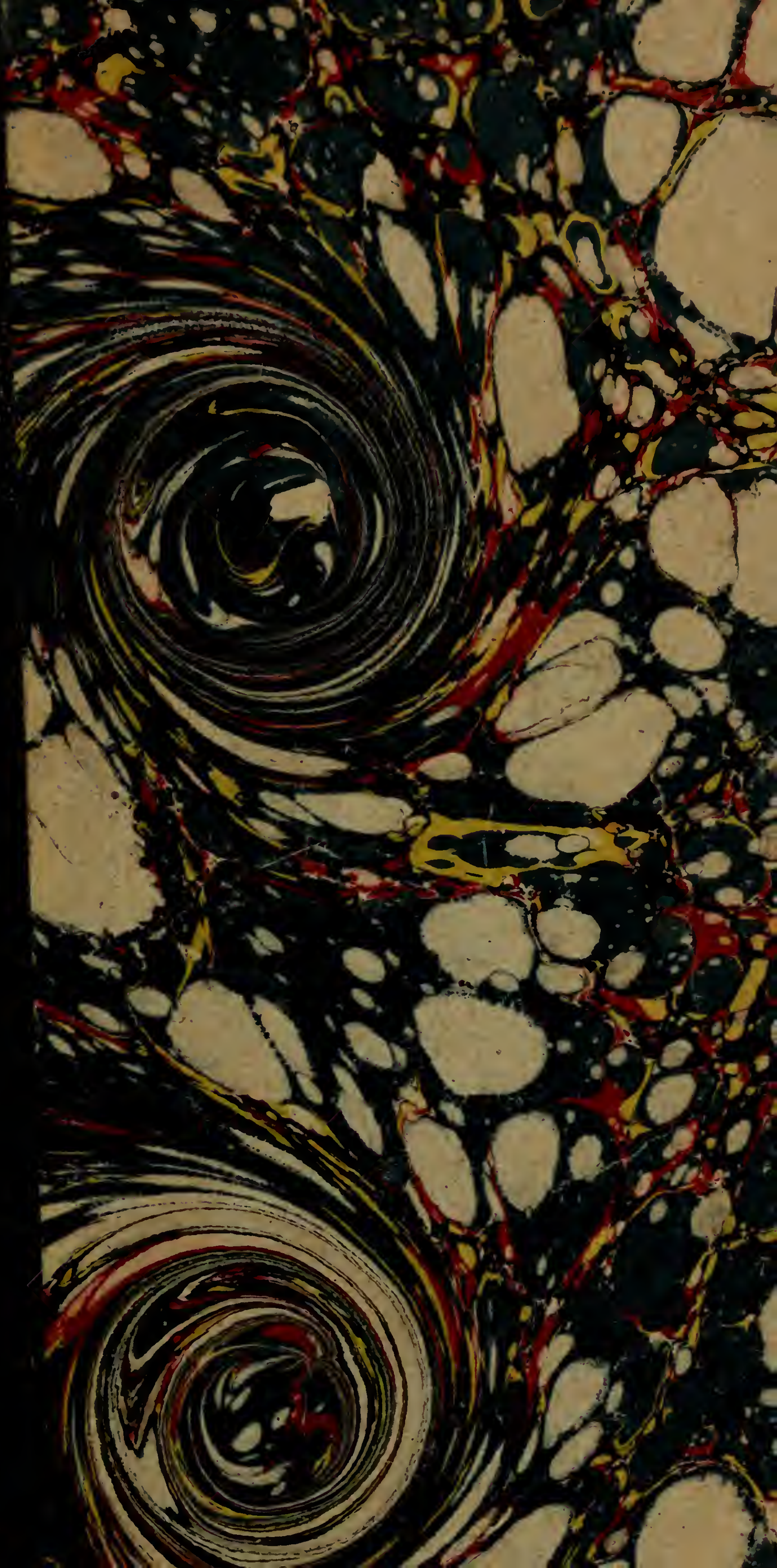






HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE LA

GRÈCE MODERNE

II

HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE LA
GRÈCE MODERNE

PAR

A.-R. RANGABÉ

II



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1877

LIVRE DEUXIÈME.

POÈTES.

CHAPITRE I.

J. RIZÒ NÉROULOS. P. SOUTSOS.

Que le peuple grec, privé par quatre siècles d'esclavage des bienfaits de la civilisation qui l'avaient fait autrefois primer dans le monde, ait voulu, avant de prétendre rien produire d'original, rentrer dans l'héritage des lumières dont il avait jadis doté les autres nations, il n'y a pas à s'en étonner. On doit même lui tenir compte et de sa prudence et de sa retenue. Les ouvrages de la nature de ceux que nous avons énumérés dans le premier volume portent, à peu d'exceptions près, moins l'empreinte de l'individualité du peuple qui les a produits que celle des circonstances qui les ont fait naître. Ils témoignent que le génie national des Grecs pliait sous l'esprit des temps, qui était celui de l'utilité publique.

Cependant il y a des facultés de l'âme qui, lorsqu'elles existent, n'attendent pas une culture soignée pour

se développer. L'imagination brille souvent de tout son éclat au milieu des ténèbres mêmes de la barbarie, et la poésie s'épanouit sous tous les cieux et dans toutes les atmosphères. On pourrait à juste titre déclarer les Grecs d'aujourd'hui destitués des plus belles qualités de leurs ancêtres, et ne voir en eux, comme certains utopistes l'ont déjà fait, que des restes abjects de quelques hordes barbares, déshérités par la nature, si la servitude avait complétement étouffé en eux tout germe de ce génie poétique qui avait charmé le monde ancien, si le nouveau souffle de la liberté n'en avait allumé dans leur âme aucune étincelle.

Ils n'ont pas mérité ce reproche. Sur leur sol taché de sang et couvert de ruines, sur cette terre profondément remuée par le travail de la régénération, la fleur de la poésie a cependant trouvé moyen d'éclore, bien qu'elle n'y rencontrât que peu de conditions propices à son épanouissement.

Cette poésie des tout premiers jours de la renaissance ne peut pas être celle d'un peuple qui, comme les Grecs d'autrefois, s'exalte à la conscience de sa grandeur et de sa gloire. Elle ne respire pas non plus les brises âpres des montagnes, comme les chants clephtiques d'avant la révolution; car la vie nationale avait quitté ces asiles sauvages de l'indépendance pour descendre dans les plaines et dans les villes, et pour y fleurir au souffle de la civilisation. La Muse essaye de reprendre vers les hauteurs qui ne luit sont pas incon-

nues l'usage de ses ailes long temps paralysées; et bien que son essor se brise encore contre les distractions d'une société toute préoccupée de sa propre reconstruction et qui n'a pas le loisir de l'encourager d'une sympathie soutenue, elle n'en réveille pas moins les échos du Parnasse d'accents qui, s'ils ne sont pas à comparer avec ceux qui y retentissaient aux jours glorieux, présagent cependant une nouvelle ère dans la littérature.

Ce que nous avons à dire des écrivains contemporains n'est pas sans difficulté. Nous manquerions au but que nous nous sommes proposé si nous omettions de parler de quelques uns des hommes dont les travaux reflètent en grande partie le mouvement intellectuel de la Grèce depuis le changement de ses destinées; mais plusieurs d'entre eux sont encore vivants. Envers eux nous ne nous sentons pas toujours entièrement libres. Des relations sociales et d'autres considérations nous imposeront souvent la nécessité soit d'adoucir la critique, soit de modérer, ou même quelquefois de supprimer l'éloge. Dans ces cas, pour tourner l'écueil, nous nous permettrons de remplacer les appréciations par de simples analyses et par des extraits, sur lesquels le lecteur pourra fonder son jugement.

En même temps c'est de propos délibéré que nous passerons sur plusieurs écrivains, bien qu'ils ne soient pas indignes de mention et d'éloges; mais le nombre s'en est multiplié à tel point dans les derniers temps, que force nous est de nous arrêter sur les principaux

seulement, sur ceux qui ont un caractère distinctif, ou qui se font remarquer par des qualités particulières.

J. RIZOS NÉROULOS.

Parmi les hommes qui avaient travaillé avec le plus d'ardeur pour faire entrer leur patrie dans la lice où elle a reconquis sa liberté, il y en a qui ont continué après son émancipation à enrichir sa littérature. De ce nombre était Jacques Rizos Néroulos, que nous avons vu briller à la tête des poètes de l'époque dernière. Ayant activement participé à l'œuvre du soulèvement, il a joué dans le nouvel état, durant le reste de sa vie, un rôle prépondérant comme ministre très-influent et comme diplomate, sans jamais se soustraire au service des lettres.

En 1821, ayant dû quitter la Moldavie où il remplissait les fonctions de premier Ministre, il se réfugia en Russie, tandis que son fils combattait pour son pays dans le bataillon sacré, et de la Russie s'étant décidé à se rendre en Grèce, il s'arrêta quelque temps à Genève. C'est là qu'il composa, ou plutôt qu'il improvisa un livre qui brille de tout l'éclat de sa poétique pensée. C'est un cours de littérature de la Grèce moderne qu'il fit en français devant un auditoire choisi et enthousiaste. Cet ouvrage, aussi remarquable par les beautés du style que par la profondeur des vues, a eu plusieurs éditions; il a été traduit en allemand, en italien et en hollandais.

De la Suisse s'étent rendu en Italie, où l'arrêta le Prince J. Caradja, il y composa, également en français, une histoire des premières années de la révolution grecque, dans laquelle ou retrouve toute la verve du poète tenue en frein et guidée par le sens pratique et sérieux de l'homme d'État.

Pendant ces longs loisirs il n'a pas non plus cessé de cultiver la poésie. M. le Marquis de Queux de St. Hilaire a publié[1]) une dixaine de ces poèmes, qui datent de cette époque. Quelques uns d'entre eux étaient inédits; mais îl y en a dans le nombre qui étaient déjà connus. Les deux meilleurs sont une ode à la Grèce régénérée, et une élégie sur son fils, mort à la fleur de l'âge. Ces pièces ont toutes les qualités qui distinguent les compositions anciennes de l'auteur, le même éclat d'imagination, avec une égale vigueur d'expression, et un choix non moins heureux de mots; mais on y retrouve aussi le même défaut, celui de quelques négligences de style, qui les déparent.

C'est en 1827 que Rizo se rendit enfin en Grèce à la suite du Président Capodistrias. Dès ce moment, avec un patriotisme digne des plus beaux jours de l'antiquité, il mit au service de son pays sa haute intelligence et ses vastes connaissances, et contribua un des premiers à sa nouvelle organisation. Alors non plus l'homme d'État n'oublia pas l'homme de lettres. Mais

---

1) Annuaire de la Soc. pour l'encourag. des lettres Gr. en Fr. Anné 1875, p. 252. — 1876, p. 194.

la Muse se vengea d'être traitée en accessoire. Dans ses moments perdus Rizo écrivit deux comédies en prose, intitulées «*le Pressophobe*» (ὁ ἐφημεριδοφόβος) et «*la famille questionneuse*» (ἡ ἐρωτηματικὴ οἰκογένεια) dont le mérite est nul. Le style, tout en s'élevant audessus de l'idiôme vulgaire, est incolore, sans caractère et dépourvu en même temps de cette rigueur grammaticale et de cette élégance pour lesquelles dans ses autres productions en prose, dans quelques pièces oratoires par exemple, Rizo est sans rival. Froides et banales, ces comédies ne rappellent pas non plus le talent du poète qui a le premier frayé les sentiers vers les plus hautes régions du nouveau Parnasse. Il les a publiées sous de fausses initiales, et il a eu raison. Elles ont passé presqu'inaperçues, et prouvent seulement que Rizo n'a pas su renoncer à la Muse avant qu'elle ne renonçât à lui.

P. SOUTSOS.

En tête des poètes qu'a produits la Grèce régénérée brillent les deux frères *Soutsos.* Issus d'une des principales familles de Constantinople, ils firent leurs premières études au collége de Chio, et les complétèrent dans les universités de France et d'Italie. Leur patrie se trouvait alors engagée dans la lutte suprême; leur frère aîné était glorieusement tombé à sa défense, les armes à la main. Eux-mêmes quittèrent les écoles et accoururent sur le sol agité partager le sort de leurs concitoyens.

Panaghioti, le plus jeune, y occupa différents postes considérables; il fut préfet et conseiller d'état. Doué d'une grande sensibilité et d'une imagination brillante et féconde, il dut aussi à l'étude approfondie des vers purs et limpides de Lamartine et de la mélodie chantante de Métastase le charme d'une versification harmonieuse et coulante.

Il a écrit des odes, des drames et des romans; mais quelle que soit la forme que revêt sa muse, sa poésie, et même sa prose, est toujours essentiellement lyrique. Dans ses poèmes, qui contiennent souvent de grandes beautés, il étudie et châtie son style en artiste. Pour rendre sa langue digne d'exprimer de nobles pensées, il a recherché le purisme, et plusieurs de ses compositions pourraient être citées comme de brillants modèles à cet égard. Malheureusement, abondant en dernier lieu dans son propre sens, il a dépassé la mesure, et s'est créé une langue qui, sans être le grec moderne, n'est pas encore et ne sera jamais le grec littéral.

Mais cette exagération de son système, ce travers de son jugement, n'a eu qu'une faible influence sur sa carrière poétique, car il avait déjà presque dit adieu à la muse avant d'avoir adopté ce style impossible. Il a même écrit à ce sujet tout un livre, qu'avec une prétention regrettable il a intitulé: «*La nouvelle école.*» Le savant Assopios a réfuté cet ouvrage avec toute l'autorité de son grand savoir. Dans un volume qu'il appelle *les Soutsia*, il prouve que beaucoup de ce que

Panaghioti dit n'est pas nouveau, et que ce qu'il dit de nouveau n'est pas correct.

Soutso a donné un égal soin à la construction du vers, et il y a dans ses œuvres de beaux passages qui ont exercé l'influence la plus salutaire sur la versification de la Grèce moderne. Concis et nerveux dans son style, brillant d'images, souvent original, toujours enthousiaste et courant après le sublime, qu'il outrepasse quelquefois, il ne lui manquait pour accomplir sa destinée de poète que de la poursuivre sérieusement. L'art est jaloux, et la poésie surtout. L'esprit de Dieu veut du dévouement. Quiconque l'abandonne est abandonné par lui. P. Soutso donnait une rivale à sa muse; c'était la froide politique, dont les calculs glaçaient l'inspiration et à laquelle il voulait souvent forcer la poésie de servir d'instrument. Elle s'y refusait, et l'instrument se brisait dans les mains du poète en brillants éclats. La plupart de ses ouvrages, et surtout ses drames, sont comme un amas de matériaux précieux, entassés pour servir à la construction d'un bel édifice, mais que l'architecte, préoccupé d'autres soins, aurait négligé d'assembler et de coordonner.

Le plus ancien et le meilleur de ses poèmes est son *Voyageur*, un drame lyrique, auquel Manfred a servi de modèle: Un jeune Grec de Constantinople, chassé par les noires furies que L. Byron a évoquées sur la terre, la mélancolie misanthropique et le remords indéfini, va sur le Mont-Athos pour expier ses crimes. Il

est vrai que ces crimes, du moins au su du lecteur, consistent tout simplement en ce que, ayant entendu le clairon de l'indépendance sonner dans l'Attique et dans le Péloponnèse, il avait abandonné sa fiancée pour aller se battre au service de sa patrie. Cette abnégation patriotique aurait pu lui être comptée plutôt pour une vertu que pour un crime; mais n'importe! il fallait absolument que crime y fût; on n'est pas intéressant à moins dans un certain genre de littérature. Le *Voyageur* pleure donc ses forfaits imaginaires ainsi que son amante, qu'il suppose morte; il s'adresse au ciel, à la terre, aux cîmes élevées, au vaste Océan, et chante ses douleurs sur toutes les notes de la lyre de Lamartine, lorsque son amante, qui n'est pas morte, reparaît inopinément au couvent du Mont Athos. Ceci, disons le par parenthèse, pèche contre la règle austère des anachorètes de la montagne sacrée, qui n'y admet pas même la femelle d'un animal, pas même une poule, à plus forte raison l'heroïne d'un drame romantique. Elle y vient cependant, et inspire une grande terreur à son fiancé, car elle lui apparaît déguisée en fantôme! Revenu de son épouvante, le voyageur qui poussait si loin ses scrupules de fidélité, ne s'en prend pas moins à faire la cour à la belle encapuchonnée qu'il ne reconnaît pas. Ce nouveau crime comble la mesure de ses iniquités. Son amante meurt en le maudissant, et il se tue à son tour.

On voit que l'invention n'a rien de bien neuf, que le plan n'est pas combiné avec beaucoup d'art. Il y

règne un faux sentimentalisme, et les situations sont forcées et exagérées. Mais si le tissu est informe, la trame en est brillante, et l'on y trouve tant de beaux vers, tant de mélodieuses tirades, qu'on ne s'inquiète presque pas si elles sont dites à propos, et qu'on est tenté d'oublier l'ensemble pour les détails.

Voici la première apparition du voyageur.

Deux moines sont en train de s'entretenir de lui, lorsqu'il paraît tout à coup assis sur un rocher, et débute en ces termes;

«LE VOYAGEUR.

«Vois-tu cette rivière qui roule une onde trouble? Vois-tu ce roseau qui tremble et qui se penche? Le roseau c'est moi, la rivière, c'est ma vie, et les sables de ce désert aride sont mon avenir. Ta vie, ô voyageur, est noire et terne, et les montagnes et les nuages sont tes seuls compagnons. Tes amis t'ont abandonné dans les déserts; les lèvres de ta fidèle amie se sont fermées à la mort. Tout a changé, la nature, les hommes, le temps; mais le créateur n'a pas changé; lui seul est inaltérable. Le monde t'a tendu des piéges trompeurs; mais lui reste toujours ton père et ton protecteur. Que dans son sanctuaire, au milieu des arômes, ta vie s'épure comme la fumée de l'encens. Semblable à toi, le phénix, oiseau mélodieux, pressent sa mort, et se choisit dans le désert un endroit qu'aucun pied n'a foulé, pour se préparer un bûcher dans les forêts sèches et odoriférantes.»

— — — — — — — — — — —

«PAISIOS (un moine).

«Sois le bienvenu, moine? Je vois tes yeux ternis

de larmes, comme un soleil d'hiver plongé dans les nuages.»

«LE VOYAGEUR.

«Je suis comme les ombres noires des nuages, qui courent chassées par le souffle des vents.

«PAISIOS.

«Ton manteau de bure, ô anachorète, cache-t-il des passions mondaines, cache-t-il des remords cuisants? Je possède une ample provision de remèdes de l'âme. Dis-moi, as-tu creusé la tombe de ton prochain? Le ver du péché te ronge-t-il le cœur?»

«LE VOYAGEUR.

«Ce long chapelet aux cent grains suffit-il pour compter mes péchés?»

«PAISIOS.

«Que mon âme l'avait pressenti! Mon regard de vieillard voit loin. Le bâton d'expérience de ma froide vieillesse . . .

«LE VOYAGEUR.

«Prends-le en main, vieillard aux sourcils neigeux, et porte ailleurs tes remèdes et tes conseils.»

«PAISIOS.

«Pardonne à ma hardiesse. Pense que depuis trois jours nous sommes ensemble, sans que ma main ait osé toucher à tes plaies. Ton sombre regard lance des rayons qui scintillent. Le sang qui coule dans tes veines n'est pas du sang ordinaire. Ou je me trompe, ou tu n'as pas été fait pour être moine. Ce sont tes passions que tu es venu renfermer dans le temple. Qui es-tu? quel est ton père? quel Dieu adores-tu?

«LE VOYAGEUR.

«Qui je suis, quel est mon père, pourquoi t'en en-

quérir? Le passé s'est évanoui; ne le rappelle point. Je me suis trouvé un passager dans l'auberge du monde. Les hommes couvrent le chemin de la vie.

«PAISIOS.

«Ton visage a vieilli, et cependant tu es jeune.

«LE VOYAGEUR.

«Sont-ce les années seules, ô mon père, qui vieillissent les hommes? La douleur aussi plie les genoux et ébrèche les dents. (Après une pause.) Avant de tendre la nappe au banquet de la vie, j'ai pris une coupe dans la main; mais le destin me l'offrit empoisonnée. Je l'approchai de mes lèvres, et je meurs dans les douleurs.

— — — — — — — — — — — —

«Les années fleuries de mon printemps sont passées; les flocons de la vieillesse sont tombés sur ma tête. Les espérances, les erreurs, les désirs de la jeunesse m'ont abandonné, mes passions se sont tues, mon corps s'est courbé; mais mon cœur montre encore dans ses feuilles brûlées les traces de l'amour, de même que le papier dévoré par les flammes conserve les caractères que la main y a imprimés.»

C'est sur ce ton que continue tout ce dialogue, et toute cette pièce. Elle n'est qu'une suite de variations du même thème, un centon de beaux fragments d'odes. Tous les personnages parlent un langage très-beau et très-poétique, mais qui manque d'à propos et de caractère.

Un autre ouvrage dramatique de P. Soutso, qui mérite également d'être relevé, est le *Messie*, ou la passion de notre Seigneur. On comprend les difficultés immenses d'un pareil sujet. Le poète avait à faire, non plus

à la muse facile, qui se laisse souvent prendre aux fleurs dont on la pare, mais à des puissances sévères, à l'esprit qui a terrassé Jacob, aux mystères de la divinité. A cette tâche une vie entière de méditations et de dévouement ne saurait suffir. Pour avoir chance de l'accomplir, il faudrait consumer son cœur de l'amour de Dieu, s'abîmer dans sa contemplation, il faudrait se faire martyr et prophète après David et après Klopstock.

L'œuvre de Soutso a des beautés incontestables; mais que sont-elles devant celles de l'œuvre de Dieu, devant la grandeur de l'évangile, qu'il ne fait souvent que transcrire? L'eût-il fait jusqu'au au bout, dans l'ensemble et dans les détails, il eût produit un drame inimitable. Ses vers, tout mélodieux qu'ils sont, font regretter la prose sublime du livre sacré.

Ce drame a cela de commun avec celui que nous avons analysé d'abord, que tout en ayant de magnifiques tirades, il pèche essentiellement par la construction et par l'économie. La scène s'ouvre sur Hérode et Pilate, qui se communiquent leurs inquiétudes au sujet des idées nouvelles qui commencent à se répandre en Judée. Survient J. C. qui harangue le peuple de fragments tirés de l'évangile. La scène est ensuite occupée par Livius, fils d'Hérode, qui raconte à Aurélie, fille de Pilate, ses voyages par toute l'Europe, et particulièrement à Rome et en Grèce, et adresse de longues apostrophes à ce dernier pays. Ce dialogue est interrompu par les Hé-

breux, qui sortent du temple en chantant les louanges de Dieu.

Au commencement du second acte, Annas et Caïphe offrent les trente deniers à Judas, qui, après quelques courtes hésitations, finit par les accepter, et Caïphe avoue à Annas, que tout en haïssant la domination romaine, il veut aussi la perte de Jésus Christ, qui ameute le peuple contre les puissants et les riches. Les deux interlocuteurs sont ensuite remplacés par J. C. et ses disciples, aux quels le maître divin dévoile qu'il sera livré par Judas, après quoi il se retire à l'écart, et prie sur la montagne des Oliviers, où il montre peut-être un peu plus de répugnance pour la torture et la mort qu'il ne nous serait permis de lui en supposer. Survient Judas, qui le livre au grand-pontife. Alors *le ciel s'ouvre, on voit le Créateur attristé assis sur son trône, dont partent des éclairs, des cris et des tonnerres. Un arc-en-ciel entoure le trône.* Un chœur d'anges chante les louanges de Dieu.

Le troisième acte est le jugement de J. C. Satan, assis au milieu des démons, exhale sa fureur contre le créateur. Le tribunal des pontifes s'assemble, et les démons l'entourent *sous une forme invisible* (*!*). Caïphe débute par un éloge de l'ordre qu'il préside. Lorsqu'il entame l'accusation, on amène J. C., qui condescend à se défendre avec bien plus de paroles qu'il ne l'a fait d'après les évangélistes. Cependant, comme on sait, l'insistance inique du tribunal l'emporte sur les hésitations

de Pilate, et J. C. est condamné, tandis que Barabas est absous.

Cette scène, d'un intérêt si hautement dramatique en elle-même, se borne à quelques harangues de J. C., empruntées à d'autres parties du livre saint. Livius accourt pour reprocher aux Hébreux de traiter J. C. comme les Athéniens avaient traité Socrate, et de condamner celui qui enseigne l'immortalité de l'âme. Son discours ne couvertit que Judas, qui en quatre vers résout d'aller se pendre.

Le quatrième acte est celui de la passion même. On voit le Golgotha. Aurélie raconte à Livius un rêve où J. C. lui est apparu dans toute sa gloire. Elle parle encore, lorsque le ciel s'obscurcit, la terre tremble et se fend, on entend J. C. gémir sur la croix, crier et pardonner, et Aurélie est saisie d'une sainte fureur. Judas, après avoir exhalé son repentir, sort pour aller au gibet. Les anges et les démons chantent autour de la croix; les apôtres racontent les circonstances de la passion, et l'on voit enfin le peuple qui porte J. C. au tombeau.

Le cinquième acte nous représente Pilate en proie au remords et au délire, lorsqu'on vient lui annoncer que notre Seigneur est ressuscité. Pilate s'enfuit hors de lui-même, et à sa place vient Aurélie, qui fait part à Livius, son amant, de la décision qu'elle a prise de se retirer au désert et de se consacrer au service du Seigneur. Elle le persuade de l'aider dans l'accomplissement de son vœu sacré, en la fuyant lui-même. La

dernière scène est occupée par les apôtres, qui s'entretiennent de J. C. et de sa résurrection, lorsqu'il leur apparaît lui-même, les bénit, les envoie instruire la terre, et s'élève aux cieux au milieu des hymnes des anges.

On le voit, dans cette pièce, de même, point de plan, excepté le plan général et sublime qui appartient à l'évangile. Hors de là, nulle situation amenée avec art, nul développement de caractère, sans parler de la mise en scène, qui dénote une ignorance complète des vraisemblances et même des possibilités théâtrales. On ne peut lui contester des mérites; mais ils sont dans les détails, et point dans l'ensemble de l'œuvre poétique. La versification y est presque toujours irréprochable et mélodieuse. Quelques harangues, — car de dialogue il peut à peine être question dans les drames de ce poète, — et les chœurs des anges et des démons, ont de sublimes beautés lyriques, dont cependant une partie revient de droit à David. Il est peut-être aussi à regretter qu'une trop grande recherche du style chargé d'images donne dans ce drame une teinte trop matérialiste aux pures conceptions chrétiennes.

Voici comment Livius plaide en faveur de J. Christ déjà condamné.

«La crainte, l'espérance, le mensonge et l'intérêt, une foule d'autres passions plus ignobles, ont imposé à la terre des dieux monstrueux ou ridicules. L'inepte Indou adore des étoiles et des soleils(?); le peuple romain, le ci-devant peuple Roi, l'ennemi des rois, divinise aujourd'hui les Césars; l'Égypte se prosterne devant l'Apis

et le crocodile, et la Grèce devant Jupiter et Bacchus. Jésus vient briser les temples des faux dieux et faire cesser leur règne.

«Vous poursuivez Jésus comme l'hérésiarque d'un dogme fondé sur l'immortalité! Songez que la contemplation immense d'un avenir infini, la vaste conception de l'éternité, plus puissante que les lois écrites par les hommes, épouvante le malfaiteur et le retient. Quand Rome se courbe devant César, comment seule l'âme de Caton reste-t-elle debout? C'est que Platon l'a déclarée immortelle, et que sur la foi de sa parole le grand Romain meurt en se déchirant le flanc. O vous, vrais Romains, fils des victimes immolées sur le grand autel de la patrie, Jésus prêche à vous, à tous les peuples asservis, une doctrine libératrice.»

C'est en ces termes que, par un anachronisme historique, il décrit la décadence de Rome:

«AURÉLIE.

«Les richesses et les grandeurs de Rome ne t'ont-elles pas étonné? Ton regard doit s'y être attaché plein d'admiration.

«LIVIUS.

«Comme les pyramides de Memphis Rome attire l'admiration par ses dehors; à l'intérieur elle n'est, comme elles, qu'un tombeau renfermant des ossements et des cendres, et élevé avec des sueurs et des larmes. Des affranchis occupent les siéges d'un sénat servile et prévaricateur. La vue du cirque ensanglanté, des lions qui se disputent des lambeaux humains, plaît à un peuple lâche, qui avait été grand par le passé, de même que l'intempérance de la jeunesse flatte les vieillards impudiques. Tout noble élan y a disparu; la vertu y est morte, ainsi que l'amour de la patrie. Où êtes-vous, ô

couples de demi-dieux, les deux Catons et les deux Brutus? Le sombre Tibère a par ses proscriptions plongé Rome dans le silence des tombeaux. Je suis sorti d'une nuit sombre lorsque j'entendis le cri généreux de la liberté, et que je rencontrai le Christ parlant aux assemblées publiques, et consolant les peuples qui gémissaient dans les fers.»

Il est inutile d'insister sur les détails des trois autres drames du même poète, intitulés *Vlachavas*, *Caraïscakis* et l'*Inconnu*. Ils portent le même cachet que les deux premiers, et ne contiennent que des fleurs lyriques brodées sur d'informes canevas de tragédies, des scènes impossibles, sans intrigue et sans dénouement, des dialogues improbables, des personnages sans jeu de passions et sans caractère. Ce ne sont pour la plupart que des couplets mis bout à bout, et très-souvent même des couplets traduits d'opéras italiens. Le farouche Sélim roucoule comme un Roméo, son amante échange avec sa suivante des strophes pindariques; Palladius, le Prince grec du Phanar, est un tyran de mélodrame, offrant à sa jeune femme le poison ou le poignard. Mais tous ces lieux communs maladroitement compilés, souvent empruntés à des œuvres de nulle valeur littéraire, sont exprimés en des vers qui, pour la mélodie et la grâce, l'emportent sur ce que la littérature de la Grèce moderne a encore produit de plus parfait.

On comprend que le drame n'est qu'un effort pour le poète, et une aberration de son talent. Son véritable élément est la poésie lyrique. Il a publié plusieurs *odes*,

et toutes celles qui ne sont pas des pièces de circonstance, et où sa muse ne sacrifiait pas à des puissances mondaines, tiennent un haut rang dans la littérature. Son style est figuré, ses images sont grandes, et s'il aime à faire dans ces compositions aussi des emprunts aux littératures étrangères, ce scnt toujours les plus grandes beautés qu'il implante d'une manière habile sur le sol national.

Nous voulons donner, comme échantillon de sa poésie lyrique, une ode que nous avons osé traduire en vers, dans l'espoir de mieux reproduire le mouvement de ses strophes :

«ODE

«sur la mort de l'amiral Miaoulis.

«Non, il n'est pas tombé lorsqu'armé de la foudre
il chassait devant lui cent vaisseaux orgueilleux;
et les débris fumants de la frégate en poudre
n'ont point enseveli ses restes glorieux.

Cependant il fut grand à son heure dernière.
Lorsqu'il eut reconnu la barque des enfers,
il la vit sans trembler, de cette mine altière
dont il fixait jadis les forts mouvants des mers.

Notre Roi, déposant l'éclat de la couronne,
vint embellir l'horreur de ses derniers instants.
Le héros tend la main, digne soutien du trône,
et lui dit: Protégez la Grèce et mes enfants.

Patras de ce grand jour conserve la mémoire,
lorsque seul, combattant les flottes de Tahir,

il vit sous les boulets et sous la flamme noire
l'horizon s'embraser et le ciel s'obsurcir.

Debout sur le tillac de sa barque intrépide,
d'une main il réglait son sillage incertain;
de l'autre, aidant le brave, exhortant le timide,
il opposait au nombre un courage d'airain.

Il n'est plus! Couronné de laurier et de palme,
son front de ses hauts faits garde le souvenir.
Ennemi, ce beau front est immobile et calme.
Pour la première fois viens le voir sans pâlir.

De notre liberté le grand pilier succombe.
Veuve, l'antique gloire, au milieu des débris,
pour chacun de ses fils voit s'ouvrir une tombe
que l'étranger hautain contemple avec mépris.

Des faits de tes aieux conserve la mémoire,
jeune race, étrangère à leurs guerriers exploits;
et si leurs monuments tombent en poudre, crois
à l'immortalité du livre de l'histoire.

Rouges de notre sang, couverts de nos lauriers,
périront-ils ces champs et ces riches campagnes?
Ces cimes, ces vallons, ces géantes montagnes,
ce sont les monuments de nos fastes guerriers.

L'astre brillant des cieux, dans sa course éternelle,
reflétera ces temps toujours grands, toujours beaux,
et prêtera toujours une splendeur nouvelle
aux rayons immortels qui couvrent le héros.

Il est là; près de lui Thémistocle repose.
On dit qu'on voit errer leurs ombres dans la nuit
sur la grève, où le flot que la mer y dépose
raconte leurs exploits à chaque flot qui fuit.

Ci-gît le fils des mers. Qu'on grave sur ces pierres
cent vaisseaux ennemis à sa poupe liés,
déposant devant lui leurs superbes bannières,
et l'Asie éplorée et l'Afrique à ses pieds.

L'histoire a réservé sa plus brillante page
à votre grande gloire, Iscos[1]) et Miaoulis.
La mort vous réunit sur cette aride plage,
et l'immortalité vous a de même unis.

Après de longs efforts la nature épuisée,
les ayant enfantés, rentra dans le repos.
Sa force créatrice entre eux s'est partagée,
et leur patrie en vain cherchera leurs égaux.

La comète ainsi qu'eux de splendeur s'environne;
de ses traces de flamme elle allume les cieux.
Superbe elle apparaît et disparaît aux yeux,
et la terre long-temps s'en souvient et s'étonne.»

En 1823 P. Soutzo publia à Paris une collection de poésies *(Odes d'un jeune Grec)* en français, qu'un descendant de Racine ne désavouerait pas. Harmonieuse, comme celle de ce grand poète, fleurie, comme celle de Lamartine, sa poésie exhale en même temps un parfum oriental qui lui donne un type tout particulier, et qui a attiré sur ces odes l'attention et les éloges de la presse française au moment où elles ont paru.

Ce poète s'est aussi essayé dans le roman; mais là encore il n'a fait que de la poésie lyrique en prose.

---

[1]) Caraïscakis.

CHAPITRE II.

A. SOUTSOS.

Un autre poète, qui se partage avec Panaghioti les hauteurs du Parnasse grec, est son frère, Alexandre Soutso, que nous avons déjà eu occasion de citer comme auteur d'une excellente histoire des premières années de l'insurrection, écrite en français. L'influence des deux frères sur la littérature de leur pays a été également grande, mais leurs titres à la renommée poétique ne sont pas les mêmes. Avec l'imagination moins exaltée, Alexandre ne vise pas autant que son frère au sublime. Il est plus égal et plus mesuré; il ne se laisse pas facilement emporter par un enthousiasme désordonné, et reste plus près des règles du bon goût. Aussi, cherchant à plaire par des voies moins ambitieuses, arrive-t-il plus sûrement à la popularité. Il a voué sa vie à la muse avec bien plus de persévérance que Panaghioti, il s'est essayé dans plusieurs genres de poésie; mais c'est la poésie satirique à laquelle il s'est de préférence attaché, et qu'il a cultivée avec le plus de succès.

Il a, pour y réussir, l'esprit incisif et caustique, et surtout il a de l'esprit. Son style est souple, tout aussi vigoureux et concis, mais moins recherché que celui de son frère cadet. Il emploie souvent le dialecte familier,

et en exploite avec habileté toutes les locutions usitées, mais il sait en même temps l'élever de manière à le rendre digne d'exprimer de nobles pensées. Ses vers sont purs, coulants et harmonieux, sans chevilles et sans redondances.

A toutes ces qualités, qui sont élémentaires pour tout bon poète, il en joint d'autres, qui appartiennent particulièrement au poète satirique. Il sait manier le ridicule sans l'outrer. Ses saillies sont vives et souvent brillantes ; son humeur indépendante et presque sauvage le dispense de tous les ménagements qui gêneraient sa muse mordante; et même le peu de cas qu'il semble faire des hommes le met à l'aise à l'égard de leurs opinions, et lui donne pleine liberté de les railler toutes également sans épargner ni le pour ni le contre. Plutôt que de laisser tomber un de ses traits à terre, il le décocherait contre son idole d'hier. Son arc est tendu, il lui faut un but; tant pis pour qui s'élève au-dessus du niveau. Aussi dans l'ordre politique se trouve-t-il toujours aux avant-postes de l'opposition, quelle qu'elle soit, il en épouse tous les griefs, il puise à pleines mains même dans ses injustices, et fait cause commune avec toutes les opinions du moment les plus violentes et les plus outrées. Dans l'ordre moral, ce n'est pas toujours aux véritables travers de la société qu'il s'attaque. A défaut de vices réels il en suppose pour les châtier. Il met aussi souvent à contribution des satiriques étrangers, qui parlent d'autres temps ou d'autres mœurs. Tout

lui est bon, pourvu qu'il y trouve matière à rire ou à gronder.

Nous avouons que ce n'est pas tout à fait ainsi que nous entendons la mission de la satire. Elle est une puissance qu'on peut tourner à l'avantage de la société, et dont on ne doit pas abuser. On n'a le droit de l'armer du fléau du ridicule que si on la met au service des grands principes de la vertu, de la justice et de la vérité. Prenant sur lui de venger la société, le satirique contracte le devoir de s'élever audessus des passions et des erreurs qu'il entreprend de combattre. Plus les coups qu'il porte peuvent être sensibles, plus il doit mettre de soin à n'en frapper que le mal, pour faire d'autant mieux ressortir le bien dans tout son éclat. Les prodiguer au hasard, c'est leur ôter toute portée sérieuse, et faire de la satire, au lieu d'un moyen moralisateur, un jeu d'esprit plus ou moins agressif, plus ou moins agréable.

En politique surtout, le poète satirique doit être non le grand exécuteur, mais le grand juge de l'opinion, dont il ne doit appliquer les arrêts, souvent inexorables, que s'il les croit équitables. D'Alexandre on ne pouvait attendre autant. Avec un jugement peu sûr lui-même, il épousait les animosités des autres, et surtout celles de son frère, qu'il exagérait, jusqu'à ce qu'il eût fini par prendre un pli de haine aveugle contre toute autorité, et même contre la société, qu'il fuyait sans que rien l'y forçât.

Mais si la satire de Soutsos n'est pas toujours mar-

quée au coin de la justice, et a même quelquefois plus nui aux intérêts publics qu'elle ne les a servis, elle possède une qualité qu'on peut rarement lui contester, celle de plaire tout en portant ses plus rudes coups. La perfection et la beauté de ses vers est relevée par la spirituelle vivacité des sallies, dont quelques unes portent un brillant cachet d'originalité. Il y en a même qui, découlant de sa propre verve, et exprimant d'une manière heureuse les idées et les sentiments des temps qui les ont produites, ont presqu'acquis la popularité du proverbe. Tet est le refrain de la satire *du journaliste*:

«Je suis un patriote intraitable et brutal.
Qu'on me donne une place, ou j'écris un journal.»

Et cet autre de la satire sur *la liberté de la presse*:

«La presse est libre, à moins qu'on ne veuille médire
des ministres, de leurs commis,
des préfets et de leurs amis.
La presse est libre, à moins qu'on ne prétende écrire.»

A. Soutsos a commencé sa carrière poétique en 1824 par la publication d'un petit recueil de satires contre les hommes et les choses du jour. Le moment était peut-être mal choisi pour chanter, et surtout pour tendre l'arc de la moquerie contre ceux qui mouraient les armes à la main. Mais on ne prescrit pas à la verve quand elle doit éclore, et même dans ces temps si tristement sérieux il y avait assez de travers pour inspirer un poète satirique qui ne s'est jamais beaucoup

distingué par l'appréciation de l'à propos. La langue de ces premiers essais de sa muse était encore négligée; mais on y voyait déjà poindre les lueurs de son génie.

Depuis, il n'a cessé d'accompagner de ses chants tous les changements politiques que la Grèce a eus à subir. Nous ne pouvons pas, sans nous exagérer son rôle, affirmer que ses poésies ayent toujours exercé une influence marquée sur l'opinion publique. Pour se mettre à la tête de l'opinion il ne s'élevait pas assez au-dessus d'elle; il la suivait bien plus qu'il ne la guidait. Cependant il n'est pas moins vrai que ses satires ont toujours attiré l'attention, et qu'elles ne cessent jamais d'être lues avec plaisir, à cause de leur perfection littéraire aussi bien que de la malice piquante qui les caractérise. Nous dirons aussi que sans être la reproduction fidèle des temps auxquels elles se rapportent, car elles sont loin d'en embrasser l'ensemble on de les apprécier toujours avec équité, elles n'en reflètent pas moins un des côtés, en ce qu'elles sont l'écho de tous les mécontentements, de toutes les colères du moment, et resteront toujours des monuments que l'historien national qui voudra rendre l'esprit de l'époque, devra prendre en considération.

Ses premières productions poétiques l'exposèrent à des animosités qui le déterminèrent à quitter la Grèce, et à se rendre à Paris. Il y publia son histoire de la révolution. Revenu dans sa patrie sous le gouvernement du comte Capodistrias, c'est contre lui qu'il vida

bientôt les traits les plus acérés de son carquois satirique.

Dans ces nouvelles compositions aussi son pinceau est trempé dans le fiel des haines de parti; ses tableaux sont des charges. Mais il a si bien su rendre les Grâces complices des fureurs politiques dont il se faisait l'organe, qu'on dit que le Président de la Grèce rendait lui-même hommage à sa verve, riant tout le premier de ses spirituelles attaques.

Nous en donnons un échantillon, qui fait voir le genre, en même temps que la violence de ses compositions.

«COMPTE-RENDU

de Capodistrias à l'assemblée nationale.

«Représentants du peuple, mon auguste tribunal, je viens vous rendre compre de la légalité de mes actes. La Grèce, grâce au ciel, ne s'est pas courbée sous le joug. Si Samos et Candie ont été remises à l'ennemi, si, en tergiversant pendant quinze mois, j'ai réussi à ne pas me faire rendre les forts de Negrepont et d'Athènes, j'avais des raisons majeures: Les cabinets... moi-même ... le peuple ... considérant d'une part et de l'autre ... J'avais beaucoup à vous dire encore, mais que voulez-vous? Les grandes puissances alliées m'empêchent de parler.

«Si par l'astuce ou la violence j'ai réussi à brûler votre flotte précieuse; si j'ai fait verser à Poros le sang grec sous le glaive mercenaire de mes satellites; si j'ai voulu vous châtier par la férule d'une puissance étrangère et vous brouiller avec toute l'Europe, j'avais des raisons majeures: Les cabinets... moi-même... le peuple

...considérant d'une part et de l'autre... J'avais beaucoup encore à vous dire, mais que voulez-vous? Les grandes puissances alliées m'empêchent de parler.

«Je suis un républicain ardent; je meurs d'amour pour la constitution. Si cependant vous m'avez vu pendant trois ans en saper les bases, manquer à mes serments, intercepter les lettres et poursuivre la presse, violer nuitamment l'asile des maisons, exiler les citoyens et les punir sans les avoir jugés, j'avais des raisons majeures etc.

«J'ai enrichi le peuple. Voyez plutôt mes frères et quelques uns de mes affidés qui regorgent de richesses. Mais si les principaux citoyens sont dans la misère, si j'ai laissé les filles de Botzaris, les enfants de Caraïscos, vivre du produit des quêtes et du pain de la charité, j'avais etc.

«Le créateur lit au fond de mon cœur; l'amour de la patrie y est seul gravé. Mais si j'ai éteint les lumières, si j'ai corrompu les mœurs, si l'or a coulé à des milliers d'espions, si j'ai voulu vous ruiner tous, grands et petits, et si j'ai désiré la mort des plus grands citoyens, j'avais etc.

«J'ai la confiance de vous avoir prouvé que je suis irréprochable. C'est moi qui suis votre constitution; n'en demandez pas d'autre. Montrez-vous dévoués comme à Argos, accordez-moi, comme vous avez fait là, la dictature, et je jure par la vie de mon frère Viaros, que, si j'y parviens, je vous attacherai tous mains et pieds, les hommes instruits aussi bien que les ignorants. J'ai des raisons majeures, etc.»

On comprend que sur ce ton de récriminations générales on pourrait écrire des volumes, et qu'il n'y a pas de gouvernement qui serait épargné.

Les cinq derniers décrets du Président, sa *circulaire*, son *discours au conseil des Ministres*, la *pétition d'un citoyen au Président*, l'*espion*, et généralement toutes les satires dictées au poète par le mauvais vouloir qui existait, et qu'on alimentait même du dehors, contre le Comte Capodistrias pendant les derniers temps de son gouvernement, comptent sans contredit parmi ses plus belles compositions, bien qu'elles soient le plus souvent plus amusantes que justes. Mais avoir par ses chansons excité à l'assassinat du Président Capodistrias, ou l'avoir excusé, est un fait des plus regrettables pour la moralité politique du poète, et que la beauté de ses vers ne suffit point à racheter.

Cependant toutes ses pièces qui datent de cette époque, et qui ont été recueillies dans deux petits volumes sous le titre de *Panorama de la Grèce*, sont loin d'avoir la même caractère d'originalité. Il y en a bon nombre qui ne brillent que d'un éclat d'emprunt, et ne sont que le pâle reflet du génie de Béranger. Ce n'est pas qu'elles manquent pour cela de beautés, et qu'elles ne puissent plaire encore à quiconque n'en connaît pas l'original; mais ce fut un tort du satirique grec que d'avoir essayé d'imiter le poète le plus inimitable du Parnasse français, et de s'être placé si près du grand chansonnier, qu'il puisse prêter à une comparaison nécessairement écrasante.

Il est vrai que ces imitations sont souvent faites avec beaucoup de liberté; mais ce n'est pas là ce que nous

pouvons surtout dire à leur éloge. On doit ou s'abstenir d'imiter Béranger, ou bien se résigner à le copier. On n'y peut rien changer ni en rien retrancher, que ce ne soit une beauté. Ainsi par exemple, en comparant la pièce intitulée *Ma vie de Diogène* de notre poète avec celle de Béranger qui a pour titre *le nouveau Diogène* et qui lui a servi de modèle, j'avoue que je préfère, et de beaucoup, ces beaux vers de cette dernière:

> Dans mon tonneau sur ce globe qui tourne
> je tourne avec la fortune et le temps,

à leur traduction, on ne peut plus libre en effet:

«Diogène, je m'enquiers peu de gloire et de richesse, et je dis: que la fortune tourne sa roue à son gré.»

A cet autre vers du chansonnier français:

> Devant ma tonne on ne viendra pas dire:
> Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

A. Soutso a substitué cette strophe:

« Tous ceux qui, manquant de tête, traînaient autrefois une queue après eux, et qui cherchent aujourd'hui à s'attacher une nouvelle queue, (le poète veut parler des chefs de parti, qui avaient perdu leurs adhérents après l'arrivée du Président Capodistrias), viennent jusqu'à l'ouverture étroite de ma tonne, y frappent et y frappent encore, et me demandent: de quel parti es-tu? Veux-tu bien nous le dire? — Je suis Diogène, leur criéje en réponse, et je ris du monde entier.»

La strophe suivante:

> N'ignorant pas où conduit la satire,
> je fuis des cours le pompeux appareil;

de vains honneurs trop enclin à médire,
auprès des rois je crains pour mon soleil.

reçoit une application directe et haineuse au Président de la Grèce, et est rendue par les mots suivants :

«Je ne fréquente pas, comme les autres, la cour du tyran. Je m'étends au soleil et j'y lis. Si le despote de la Grèce passe devant moi et m'intercepte le soleil, je m'écrie en Diogène courroucé: Homme, ne vois-tu pas que tu me prends ce que tu ne peux me donner?«

Enfin, au lieu de cette strophe piquante:

Lanterne en main, dans Athènes moderne,
chercher un homme est un dessein fort beau.
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
c'est qu'aux amours elle sert de flambeau,

la chanson grecque contient cette autre plus froidement sérieuse:

«Si tu prêtes attention aux allures de chacun, tu verras que tous ont des prétentions et croient être quelque chose. L'un est un Mirabeau, l'autre un Metternich, un grand homme d'état. Moi au milieu du jour j'allume ma lanterne, et je parcours les rues en cherchant un homme.»

Tel est le genre d'emprunts que le satirique grec fait à la muse française. Si l'on compare encore son *Vieil habit*, ses *fausses interprétations*, son *hymne à la liberté* aux chansons de Béranger intitulées *l'Habit*, *Halte-là*, *la Déesse*, on trouvera partout la même distance entre les deux poètes.

Soutso a l'allure plus sérieuse et moins anacréontique. Chez lui la chanson est la forme, la satire est le fond·

Ses attaques sont véhémentes, sa raillerie est pleine d'aigreur, mais ce n'est pas cette verve pétillante, qui jaillit en gerbes d'étincelles de chacun des couplets de son modèle. Ses vers sont très-beaux d'ordinaire, mais il n'a pas cette élégance de pinceau, cette délicatesse de touche, pour laquelle nul ne rivalise avec Béranger.

On peut aussi lui faire le reproche que, voulant puiser dans un poète chez lequel les beautés foisonnent, et où il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir des chefs-d'œuvre, il a eu la maladresse d'y prendre quelquefois justement ce que repoussent les sentiments les plus respectables. Nous ne nions pas infiniment d'esprit à la pièce de Béranger intitulée *le Bon Dieu*. C'est même à force d'esprit qu'elle rachète en partie le ton leste et tant soit peu choquant. Eh bien, il faut l'avouer, dans la traduction c'est justement l'esprit qui s'est évaporé. Le refrain Grec:

«Si ce peuple fou sait ce qu'il fait, que je ne sois pas un Dieu,»

est trivialement impie. Toute la pièce n'est qu'une paraphrase décolorée. Soutso réussit mieux toutes les fois qu'il se livre à ses propres inspirations plutôt qu'aux inspirations des autres.

Après l'arrivée du Roi Othon il semble avoir quitté Béranger pour Barthélemy. L'arme fine, maniée par la grâce, et exigeant des ménagements de forme et de l'étude, le gênait, et ne suffisait plus à son humeur aigrie. Il lui fallait le fouet de la furie vengeresse. A

la chanson badine il substitua l'inexorable satire. Une aveugle colère l'animait en tout et contre tous. Elle lui était inspirée par un patriotisme ardent, et qui manquait de discernement; mais surtout le poète était mécontent des autres parcequ'il l'était de lui-même. A l'arrivée du Roi en Grèce il fut nommé tour à tour professeur de littérature à l'université, historiographe du royaume et poète lauréat. Il ne fut à la hauteur d'aucune de ces fonctions, qu'il commença par accepter: les unes étaient au-dessus de ses connaissances, les autres peut-être au-dessous de son talent. A côté des succès politiques que son frère obtenait, il ressentait sa propre incapacité pour marcher dans la même voie, il s'en irritait sans se l'avouer, se croyait misanthrope lorsqu'il n'était qu'aigri de son humiliation, et s'en prenait aux autres, à le société entière.

Mais même dans cette phase de son activité poétique, au lieu de se fier à ses propres forces et à la spontanéité de son esprit, il a eu le tort de vouloir imiter, et de provoquer des rapprochements qui ne pouvaient pas toujours être à son avantage. Sa *Balance grecque* fut annoncée comme un journal poétique, qui devait renouveler le merveilleux tour de force de la Némésis de Barthélemy; mais dans l'éxécution elle ne présenta rien d'extraordinaire. Six cahiers seuls en furent publiés dans l'espace d'un an, et encore la moitié était-elle en prose.

Ces six satires ne furent pas les seules que le poète

ait fait paraître depuis l'avènement du Roi Othon. A chaque changement politique, à chaque nouvel événement d'une importance tant soit peu générale pour la Grèce, A. Soutso, comme s'il était l'esprit mystérieux des révolutions, arrivait, on ne sait d'où, jetait son cri poétique sous la forme d'une ode ou d'une satire, et disparaissait aussi subitement qu'il était venu. Ces nouvelles poésies sont: *La Ménippée; Le portefeuille poétique; La révolution du 3 septembre*; *Le panorama de l'assemblée nationale; Le miroir de 1845*; Aperçu politique de la Grèce; *Dithyrambe au peuple grec*; *Athènes*; *Marathon; La véritable phase de la question d'Orient*, et une foule d'autres de moindre importance, qu'il serait trop long d'énumérer. Elles se distinguent ordinairement par la qualité générale de tout ce qui sortait de sa plume, la beauté de la versification et la concision classique du style. La langue est en progrès sur celle du Panorama; elle est plus pure et plus rapprochée de sa source. Le ton général est moins enjoué, plus grave et plus agressif. Le poète trempe sa plume dans le fiel des haines populaires, et ne recule pas devant les exagérations auxquelles l'esprit de parti se laisse entraîner. Il se fait à son insu l'écho des passions régnantes; mais plus souvent encore il puise ailleurs ses griefs : il se laisse guider par les idées et les sympathies de son frère cadet, que sa muse encense toujours avec une affection touchante. Cependant, quelle que soit l'influence qui le domine, on reconnaît toujours

en lui un patriotisme ardent et un noble penchant pour l'indépendance, qui constitue la véritable unité de ce qui peut paraître inconséquent ou contradictoire dans ses compositions.

Et ce n'est pas seulement pour les idées politiques qu'après avoir marché sur les traces de Béranger et de Barthélemy il s'est laissé égarer sur celles de son propre frère; il en fit malheureusement autant pour la forme littéraire. Quittant son sentier habituel de la chanson et de la satire, il a voulu s'élever aussi aux régions où le Pégase sans frein de Panaghioti prenait son vol, et il a essayé de l'ode, du drame et du poème épique. Mais il avait beau renier la satire; elle le suivait comme son ombre, et le faune montrait le bout de l'oreille sous le voile de Thalie et de Melpomène.

La plus ancienne et la meilleure de ses comédies a pour titre *le prodigue* (*ὁ ἄσωτος*). Elle contient des beautés inimitables de style et de versification. Plusieurs scènes sont écrites avec beaucoup de verve; mais l'honneur en revient souvent à Molière, que le poète a pris ici pour modèle. Le principal reproche à faire à cette pièce est le manque d'actualité. Elle s'attaque aux riches qui prodiguent leur bien dans les débauches, aux coquettes qui en profitent, aux parasites, aux médecins charlatans, aux avocats qui abusent de la bonne foi de leurs clients, et aux poètes qui s'entre-déchirent par jalousie de métier. Or en 1830, lorsque cette comédie fut publiée, Nauplie, où la scène se passe, alors capi-

tale du petit État, n'était qu'un amas de vieilles masures tombant en ruines; ses habitants, sortant d'une guerre d'extermination, étaient pauvres comme Job, et ne songeaient qu'à mettre leur tête à l'abri. Il n'y avait alors ni millionnaires qui se livrassent à des prodigalités folles, ni tout l'essain des hommes ou des femmes qui bourdonnent autour des riches et s'appliquent à les sucer. Les avocats et les médecins étaient bien plus rares que les besoins de la population ne l'exigeaient, et, en fait de poètes, il n'y avait guère que celui qui en faisait l'objet de ses railleries et son frère. Il est donc naturel que ses traits, pris dans des carquois étrangers, et lancés contre des buts imaginaires, tombassent à terre sans atteindre la société que la satire et la comédie aspirent à corriger.

Cette pièce n'est pas moins défectueuse par l'invention, par le plan et par l'arrangement des parties:

Un richard est donc en train de se ruiner par ses débauches en Grèce, à Nauplie, en 1830. Sa maison ne désemplit pas de députés, de ministres, de parasites de tout rang, qui font la cour à sa cassette, tandis que lui-même la fait d'un côté à une coquette surannée, qui complote avec des coquins pour le dépouiller, de l'autre à la fortune d'une riche héritière (espèce qui n'abondait pas non plus à Nauplie en 1830), qu'il veut, malgré tous ses ridicules, épouser pour sa dot. La situation se complique par l'apparition soudaine d'une femme que le Prodigue avait séduite à Naxie, et dont il avait as-

sassiné la mari! Elle se présente à lui dans l'espoir de réveiller ses remords. Mais le Prodigue médite un nouveau crime: il veut l'empoisonner. Elle n'échappe à ce danger que par le scrupule d'un domestique; mais elle renie le monde, et prend le voile. Cependant la coquette donne un bal au Prodigue (un bal à Nauplie, en 1830!) avec le projet de le voler au jeu. Avec ses complices elle réussit à l'enivrer, et lui fait signer à son insu des traites pour toute sa fortune. Au milieu du bal une femme masquée se présente tout d'un coup à la riche fiancée du Prodigue, lui dévoile la conduite de son promis, la décide à se détacher de lui et la sauve. Le lendemain, le Prodigue, ruiné, va être conduit en prison pour ses dettes. Il se décide à se suicider. Au moment d'exécuter ce projet sinistre, il voit entrer encore la femme séduite, qui lui donne un sac d'or, et part pour s'ensevelir dans un cloître. Ce dernier trait de générosité finit par le toucher et le convertir.

Tout cela n'est ni vrai ni probable. C'est un canevas tout bariolé de mélodrame et de comédie, des héroïnes de son frère, de personnages de Molière et de scènes de Victor Hugo. Tout y est outré et s'éloigne de la nature, le comique aussi bien que le tragique. Le premier est de la satire, ou est emprunté à celles des scènes de Molière qui approchent le plus de la farce, le second est du dithyrambe. De la grande comédie, qui, comme dans le Tartuffe, comme dans le Misanthrope, tire toute sa valeur de la peinture des carac-

tères, des situations, et de l'analyse du cœur humain, il n'y a pas ici la moindre trace. On y trouve cependant des vers vigoureux et charmants, des tirades entraînantes, et une gaieté vive, franche et spirituelle, partout où le poète ne s'est pas laissé aller au genre larmoyant.

Trois autres comédies du même poète, *Le premier ministre*, *le poète indompté*, *l'école constitutionnelle*, ne sont, à tout prendre, que des satires de circonstance dialoguées. On y chercherait vainement des qualités dramatiques, l'économie du sujet, l'intérêt, le développement, un dénouement ménagé et l'art du dialogue. Les personnages y sont pour la plupart des portraits chargés, et tout ce qu'ils disent porte l'empreinte de l'exagération et dépasse la vérité. Comme les drames de Panaghioti ne sont que des odes juxtaposées, de même les comédies de son frère sont des groupes de satires, mais des satires toujours pétillantes d'esprit, et écrites en vers d'une rare beauté.

Le drame seul n'a pas suffi à l'ambition de notre poète. Il a rêvé aussi la gloire épique, et a écrit deux épopées, *L'Errant* (ὁ περιπλανώμενος), dont les trois premiers chants ont paru en 1839, le quatrième en 1852, et *la Grèce combattant les Turcs* (Ἡ τουρκομάχος Ἑλλάς), un poème qui devait avoir 12 chants, mais qui s'est arrêté au quatrième. Il a vu le jour en 1850. La forme de ces productions de la muse d'Al. Soutso est plus sérieuse que celle de ses satires et de ses comédies; mais, nous n'hésitons pas à le dire, le fond, surtout de

la première, est absolument le même. Ce sont toujours des pamphlets et des odes politiques, d'après la manière de Barthélemy, arrangées dans un cadre plus large. Le dialogue et les incidents qui ont un caractère différent ne sont que des accessoires qui servent à les souder ensemble.

Le premier chant de l'*Errant* commence par une diatribe métrique, qui répéte et résume tous les griefs contre le gouvernement d'alors et contre les Bavarois, contenus dans les précédentes satires d'A. Soutso. C'est un adieu lancé à la Grèce par un citoyen qui la quitte «*pour aller où? — Où va d'un pas rapide la vague qui l'accompagne, où va l'oiseau maritime, qui change mille fois sa route dans les airs.*» C'est ce que dit le poète; mais ce n'est pas là où va son héros; car, après avoir adressé une ode à la mer, une ou deux doléances, très éloquentes toujours, à la Grèce, le Child-Harold grec aborde en Italie, qu'il salue en strophes empruntées la plupart à son aîné d'Albion, et se rend droit à Rome, dont la gloire bien ancienne et bien souvent chantée, lui donne occasion de redire ce que personne n'ignore. Ici des amis qu'il avait quittés depuis six ans l'accueillent avec joie et l'entourent. «*Mais il les tient à distance; le doigt du silence ferme ses lèvres. Il est arrivé comme le nuage qui court et qui couve des orages dans son sein*». C'est qu'il était très-pressé de revoir son amante, une grecque établie à Rome; il avait même appris, je crois, qu'elle

était malade. Il court donc chez elle; elle n'y est plus! Nul ne sait lui dire où elle est allée avec ses parents. Sans songer à se renseigner à la police, il se voit réduit à errer dans Rome, et à chanter, faute de mieux, la basilique de St. Pierre, «*qu'on dirait construite par les doigts de Dieu qui ont construit les Alpes*» (Qui ne connaît: *which vies in air with earths chief structures*, ect.?), le Panthéon, le Colisée, la fontaine de Trèves. Soudain il jette un cri déchirant, il reste comme frappé par la foudre. Il a aperçu dans les flots de la fontaine l'image de son Aglaé. Son amante lui adresse des reproches amers de ce qu'il l'avait trahie et abandonnée pour aller se battre au service de son pays. Assailli de terribles remords, se sentant le cœur déchiré *comme Caïn*, il s'évanouit, et elle disparaît.

Nous croyons avoir déjà entendu cette même histoire quelque part. N'est-ce pas le *Voyageur* de son frère qui a aussi abandonné son amante pour aller combattre en Grèce, et qui reçoit d'elle également de terribles reproches? Les héroïnes des deux frères ont l'amour bien peu patriotique. L'autre aussi s'est évanoui, et son amante a disparu de même comme un fantôme. Cependant le héros d'Alexandre n'est pas long-temps sans recevoir une lettre anonyme, qui lui dit qu'Aglaé a été conduite à Paris par ses parents. Des considérations politiques sur l'Italie, sur la Suisse et sur le reste de l'Europe, que l'*Errant* traverse sur les pas de la fugitive, terminent le premier chant.

Des considérations politiques sur la France et sur la Grèce ouvrent le second. Notre *Child* est arrivé en France. A Ermenonville il rencontre un soir son Aglaé se promenant toute seule à cheval. Dans une entrevue amoureuse, où tous les deux s'accusent, tous les deux veulent mourir, elle lui avoue que ses parents la marient à un riche romain, mais elle ajoute qu'elle ne donnera jamais son consentement, aussi long-temps qu'il y a un rocher sur les montagnes pour s'en précipiter, une vague dans les torrents ou la mer pour s'y noyer, ou une goutte de poison dans la coupe pour en recevoir la mort. En attendant, le père d'Aglaé apprend l'arrivée à Paris du dangereux amant, et veut hâter l'union de sa fille. Voici comment cette scène est amenée:

«Il entre dans la chambre de sa fille malade. Livrée au trouble de ses pensées, elle tenait les regards fixés sur un livre.

«— Je t'interromps, ma chère, lui dit-il. Tu lisais.

«— Restez, mon père; je quitte avec plaisir ma lecture. Depuis long-temps l'univers est un livre blanc dans ma tête. Plusieurs lettres se sont évanouies de mon alphabet.

«— Je voulais te parler.

«— Parlez, mon père. Que me voulez-vous? Je tremble.

«— Que crains-tu? Écoute-moi. Ton fiancé, le Romain . . .

«— Mon père, n'allez pas plus loin. Vous le voyez, je respire à peine. Vous voyez que je frissonne, que je tremble.

«— Pourquoi tant de haine contre lui? Ma fille, tu

me caches quelque chose. Quelle est l'idée secrète qui occupe ton cœur?

«— Elle s'y cache comme une urne enfouie dans la terre.

«— Consens à tourner tes yeux sur lui; peut-être pourras-tu surmonter ton aversion.

«— Plutôt que de fixer mes yeux sur lui, je veux qu'ils perdent leur lumière.

«— Consens à l'écouter; peut-être fléchira-t-il ton âme.

«— Plutôt que d'entendre une seule parole de lui, je veux que la terre de la tombe ferme mes oreilles.

«— Mais tu lui es promise.»

La malheureuse a beau prier; son père termine par ces mots:

«— Je te plains, mais c'est en vain. Ton hymen sera conclu infailliblement, et bientôt.»

Si nous traduisons ce passage, ce n'est pas que nous le considérions comme un des meilleurs du poème. Il s'en faut. Nous avons au contraire voulu montrer combien le dialogue et le drame y tiennent une place secondaire, et combien peu c'est en eux qu'il faut chercher le mérite de ces compositions.

Les rudes paroles du père sont un coup de foudre pour la pauvre Aglaé. Elle lutte contre la mort, et, d'après les conseils des médecins, les parents congédient le fiancé romain, et appellent notre héros. Il faut qu'elle change de climat, il faut qu'elle revoie la Grèce. Ici, une nouvelle ode au Pnyx, au Parthénon, à Démosthènes, une nouvelle satire contre les Bavarois.

Le troisième chant commence par une autre ode à Athènes et par une autre satire contre les Bavarois. Mais voilà que nos *Errants*, car maintenant notre héros plus fortuné erre avec la famille de sa fiancée, partent pour les climats plus chauds de l'Egypte et de la Palestine. Aglaé est avec son amant sur la montagne des Oliviers. Elle parle de sa mort prochaine. «Que sont devenus depuis les deux amants, et Aglaé est-elle encore en vie?» C'est le poète qui se fait ces questions, et tout ce qu'il en sait dire, c'est que trois ans après, un ermite, établi près d'Arimathée, a vu arriver un matin dans sa cellule un *Voyageur*, qui venait «d'où viennent les nuages lorsque le vent les pousse sur un ciel noir.» Cet étranger, qui veut fuir les hommes, qui veut s'enterrer dans les déserts, qui voudrait être «un tronc d'arbre roulé par les cataractes du Nil», qui chante la nature, le désespoir et les orages de l'âme, et qui, «*pénétré de cuisants remords*», consent à s'en confesser à l'ermite, n'est pas, comme on est peut-être tenté de le croire, le *Voyageur* de Panaghioti Soutso, mais bien notre héros, très-malheureux parceque son amante est morte, mais pas plus réellement coupable que l'autre, ou plutôt coupable au même degré et du même crime, de ne pas s'être marié aussitôt que celle-ci l'eût desiré, et d'être allé d'abord se dévouer à la défense de son pays. Il termine sa confession par une ode à la Grèce et par une satire à l'adresse des Bavarois.

Dans le quatrième chant il arrive à Athènes au re-

tour de l'Amérique, où il paraît avoir été entre deux chants, et se plaçant au centre de la place du palais, il adresse une ode à la Grèce et une satire si virulente à son gouvernement, qu'elle constitue un délit prévu par le code, et que, appréhendé au corps, l'*Errant* est jeté dans les cachots de Chalcis, d'où on le passe à la tour génoise de l'Acropole. Il est vrai que cette tour n'a jamais servi de prison d'État, et que depuis qu'elle a été entre les mains des Grecs elle n'a pas même eu de porte. Mais nous ne voulons pas chicaner le poète pour si peu de chose. Il avait besoin de placer son prisonnier si près de l'Acropole pour lui ménager la permission de sortir souvent de la tour, de se promener au milieu des ruines des Propylées, de s'asseoir sur les débris du Parthénon, et d'adresser de là des odes à la Grèce et à ses monuments et des satires contre son gouvernement. A la fin d'une de ses promenades il s'approche du bord de l'Acropole, et se précipite sur les rochers. L'ermite d'Arimathée se trouve là pour le recueillir et lui prodiguer des consolations. L'*Errant* expire dans les bras du vieillard, en prononçant le nom d'Aglaé.

L'invention et l'intrigue de ce poème ne soutiennent pas la critique. La fable en est banale et forcée, et les lieux communs y abondent. A. Soutso a parcouru lui-même l'Italie, la Suisse et la France, l'Égypte et la Palestine, et avait envie d'en parler; mais il n'en dit rien qui n'ait été mille fois répété. Du reste il a beau faire;

il veut décrire Jérusalem, il veut parler des pyramides, *il vent chanter les Atrides*, mais les cordes de sa lyre résonnent toujours de la satire politique. Sa langue est noble et élevée dans ce poème, mais, au point de vue grammatical, elle n'est pas toujours irréprochable. L'harmonie du vers et de la strophe qu'il a adoptée est d'une monotonie fatigante. Les trochées se succèdent à travers les deux mille vers du poème sans la moindre interruption. Le poème n'en est pas moins rempli de belles images et de magnifiques tirades sur le passé, le présent et l'avenir de la Grèce.

Quant à *la Grèce combattant les Turcs*; c'est une chronique en vers, ce n'est pas un poème: c'est de l'histoire rimée, mais dépouillée de ces détails qui la rendent attachante et dramatique, de ces développements par lesquels elle est comprise et elle instruit. Une multitude de faits passent devant l'esprit du lecteur comme dans un kaléidoscope. On ne peut s'arrêter ni s'intéresser à aucun. Le poète dit dans sa préface que son héros est la Grèce; c'est à elle qu'on doit s'intéresser. La Grèce inspire sans doute l'intérêt le plus vif à tous les nobles cœurs, à toutes les hautes intelligences; mais c'est un intérêt tout politique, ce n'est pas celui qu'on cherche dans un roman ou dans un poème épique.

Ce qui ajoute encore à l'insuccés de ce poème, c'est que Soutso a adopté pour l'écrire une strophe dont l'harmonie est défectueuse, et qui, en tout cas, serait bien plus adaptée à une chanson qu'à une composition sé-

rieuse et de longue haleine. De cette prétendue épopée on peut du reste porter exactement le jugement que nous avons prononcé sur son *Errant* et sur ses comédies. C'est un assemblage de chansons cousues ensemble, et même quelquefois décousues. Cependant, tout en péchant contre toutes les règles de l'art, ce poème aussi partage avec toutes les compositions du poète le mérite d'une grande élégance de style et de plusieurs passages qui, considerés à part, brillent par de rares beautés.

Le publiciste distingué M. Jules Roussy, dont je suis heureux de trouver l'occasion de citer le nom parmi ceux des hommes qui ont aidé à la gloire et à la prospérité de la Grèce, nous apprend l'éxistence d'un autre poème d'Al. Soutsos, qui devait être le plus considérable de tous. Dans un article littéraire publié dans le Journal *l'Union* [1]) il dit avoir aidé Soutso à traduire cette épopée, qui avait pour titre: *La guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences.* M. Roussy s'exprime sur cet ouvrage poétique en ces termes:

«Le côté descriptif et pittoresque n'y a pas été la principale visée du poète, quoiqu'il ait peint des couleurs les plus vives les grandes batailles et tous les incidents de cette lutte formidable. Le point de vue a été plus élevé, plus moderne en quelque sorte, que le point de vue ordinaire des poèmes héroïques. Il a voulu exprimer, avec le prestige de la poésie, l'action politique

1) Paris, 31. Oct. 1863.

des cabinets européens sous la pression de l'élément révolutionnaire.»

Ce poème, que M. Roussy paraît avoir beaucoup admiré, n'a jamais paru, et il est à craindre qu'il ne soit perdu sans retour.

A. Soutso a aussi écrit un roman, qui porte le même cachet que ses poèmes, et est inspiré par le même esprit.

Nous ne saurions mieux finir ce chapitre sur ce poète remarquable que comme M. le Marquis de Queux de St. Hilaire finit son excellente dissertation sur lui[1]), en reproduisant ici sa traduction d'une pièce que Soutso intitule *Mes derniers vers*, et où il se juge lui-même avec un sentiment intime:

«Allez, mes derniers vers, vêtus de deuil! Allez, tristes échos d'une lyre mélancolique! Dites adieu, mes enfants, et pour toujours, à la patrie, à mes amis, à la gloire et aussi à l'espérance. Si avec le temps vous trouvez par hasard quelque ami fidèle, désireux de connaître quel était le cœur de votre père, montrez-lui seulement son zèle incommensurable pour la liberté. C'était un poète comique, diront quelques gens, qui s'est permis de railler tout, même Dieu, le poète de la création! il a répandu toute la bile d'Archiloque contre les vivants. La mémoire du satirique, votre père, est méprisée chez nous. Répondez alors à ces méchants: «Il était ennemi du mal et non des hommes». «Son âme, ajouteront-ils, eut-elle donc une pensée généreuse? Tant de

---

1) Annuaire de l'Association pour l'encourag. des études grecques. Ann. 1874. p. 405.

sarcasme avait-il un but utile? Ce railleur impitoyable a-t-il donc eu pitié de quelqu'un?» Répondez: «Lorsqu'il voyait la frêle barque de sa patrie voguer au milieu des écueils et loin du port, lui aussi, il savait pleurer.» O vous, mes rares contemporains, dont j'ai pu tourner la sympathie vers les malheurs de la patrie, ô vous, protecteurs de ma lyre, ne laissez pas tomber dans l'oubli ce rôle tragique que j'ai joué. Dites à vos enfants que moi aussi j'ai souvent donné des louanges et des larmes à notre malheureuse patrie.»

Errant comme toujours, et toujours sans raison, A. Soutso est mort à Smyrne, d'où quelques années après ses restes furent transportés à Athènes par une société littéraire de cette ville, et déposés sous le monument que lui-même avait élevé dans la place de l'université aux mânes de son frère Démétrius, et à ceux des guerriers tombés à ses côtés dans les rangs du bataillon sacré au début de l'insurrection.

CHAPITRE III.

A. R. RANGABÉ.

Nous avons long-temps réfléchi pour savoir si nous ne passerions pas sur ce chapitre. D'après le cadre que nous nous sommes tracé, nous avons cru ne pas en

avoir le droit. Nous devons au lecteur un tableau d'autant plus complet de ce qui a été écrit en Grèce, que le temps a manqué à ce petit pays depuis sa résurrection pour beaucoup écrire. Du reste ce n'est pas des hommes, c'est des œuvres que nous avons à parler, même de celles qui, à défaut de qualité, se recommandent à l'attention par la quantité. Cependant on comprend que dans ce chapitre nous nous placions à un point de vue beaucoup plus objectif et plus impartial que dans toutes les autres parties de cet ouvrage. Nous citerons les ouvrages, nous dirons ce qu'ils contiennent. mais nous nous abstiendrons de toute appréciation. L'éloge ne se trouvera pas au bout de notre plume; on nous permettra de laisser à la critique des autres de formuler le blâme.

Alexandre Rizo Rangabé est fils de Jacque R. Rangabé, dont nous avons déjà parlé et qui nous occupera encore. Élève de Vardalachos et de Gennadius, il compléta ses études à l'école militaire et à l'université de Munich. Dans son pays il fut d'abord officier d'artillerie, plus tard conseiller au ministère de l'instruction publique et à celui de l'intérieur, professeur d'archéologie à l'université, ministre des affaires étrangères, député, et plus tard représentant de son pays auprès de différentes cours. Ses travaux littéraires correspondent aux diverses phases de sa carrière.

Ouvrages didactiques et scientifiques.

A la position qu'il occupait au ministère de l'instruction publique se rattachent plusieurs livres d'enseignement que nous avons déjà cités. Tels sont *une chrestomathie grecque*, avec sc. BYZANTIOS en 5 volumes; une *encyclopédie française*, une *grammaire du grec moderne* en français; un *dictionnaire français-grec* conjointement avec deux autres collaborateurs; une *histoire de la Grèce ancienne.* Il a aussi fait, en vue de l'éducation de la jeunesse, la traduction de quelques uns des livres pédagogiques de *Kampe*, tels que la *Morale pour les enfants*, *Robinson Crusoé*, la *découverte de l'Amérique.*

Ses études militaires l'ont conduit à composer avec Ch. SOUTSO la *collection des problèmes mathématiques* de *Meyer Hirsch*, dont il élabora le second volume, traitant de la géométrie.

Le fruit de ses études archéologiques est d'abord une *histoire de l'art antique* en 2 volumes avec un atlas de gravures. Posant en principe que le *beau* n'est que la conscience de l'harmonie de l'âme avec le monde extérieur, il trouve le peuple grec plus sensible que tout autre à cette harmonie. C'est en quoi il voit le triomphe de l'art grec, auquel il consacre le premier volume. Le second traite, avec moins d'étendue, de l'art romain, et de celui des peuples de l'Asie et de

l'Afrique qui ont, dans l'antiquité, atteint un certain degré de civilisation.

Deux autres ouvrages, consacrés aussi à des sujets archéologiques, une *histoire des constitutions des états helléniques dans l'antiquité*, en 2 volumes, et une *épigraphie*, ou théorie des inscriptions grecques avec des planches, sont sous presse.

Les *Antiquités helléniques*, en deux très-gros volumes in 4°, sont un recueil de toutes les inscriptions antérieures à la conquête romaine qui avaient été trouvées en Gréce depuis sont émancipation jusqu'à la publication de cet ouvrage (1855). Le premier volume, de 400 pages, contient 375 inscriptions antérieures à Euclide; le second, gros de 1090 pages, en contient 2125, qui vont de cette époque jusqu'à la prise de Corinthe. Les textes sont complétés, traduits en français et accompagnés de longs commentaires dans la même langue.

A cette même catégorie appartiennent trois Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles lettres de France, et publiés par elle dans la Collection des mémoires étrangers. L'un traite d'un *voyage en Arcadie*, l'autre d'une *tournée dans l'Eubée méridionale*, et le troisième des anciennes *mines de Sunium*. Il en est de même de quelques *dissertations* insérées dans le journal archéologique de Paris, dans le bulletin de l'Institut de Rome, une autre en allemand sur les fouilles du *temple de Junon* près d'Argos.

En fait d'ouvrages politiques, outre deux *brochures* en français, traitant de l'état intérieur et de la position extérieure de la Grèce, nous avons à citer sa collaboration au *Spectateur d'Orient*, rédigé pendant trois ans en Français par un comité d'hommes de lettres à Athènes, et l'*Eunomie*, un journal politique que l'auteur rédigea pendant trois ans, à une époque postérieure.

Belles lettres.

Ses productions dans le domaine de la belle littérature ont été réunies dernièrement en une édition de plusieurs volumes, dont les sept premiers contiennent les œuvres poétiques.

A. Poésie lyrique.

Le premier voulume, de 500 pages, est consacré à la poésie lyrique. Il contient des hymnes religieuses et des odes, des chants patriotiques, des poésies légères, des fables, des idylles, des poésies politiques, des épigrammes et des distiques sous forme d'un langage des fleurs, quelques traductions, et quelques pièces en langues étrangères. Plus de quatre-vingt de ces pièces ont été publiées aussi à part, avec accompagnement de musique. Un petit nombre est écrit en langue vulgaire; les autres aspirent à la pureté du langage élevé.

Nous mettons quelques exemples sous les yeux du lecteur:

a. Hymnes religieuses.

«Hymne à Dieu.

«Tous les êtres visibles ou invisibles te glorifient, ô créateur!

«Les hymnes chantées par les langues, les sentiments exaltés des âmes, te portent le tribut de tes propres œuvres.

«Tu as dit, et le soleil et les étoiles, et le ciel et la terre, sont sortis du néant.

«Tout t'adore; l'amour des cœurs est ton temple.

«La vie est ton don magnifique, et, Seigneur, tout ce qui respire chante tes louanges.

«Tu as suspendu au ciel le soleil comme un grand luminaire, et tu y as semé les étoiles.

«Tu as réglé les saisons: Quand tu souris, les prairies se couvrent de fleurs;

«Dès que ta main divine s'ouvre, la terre se remplit de tes présents;

«Le monde tremble devant ta colère, dont l'hiver est l'image.

«Toute la nature est un temple, sur le quel rayonne un seul mot: *Dieu!*»

b. Poésies patriotiques.

«ODE

«sur la mort de Th. Colocotroni.

«S'abattant coup sur coup, le tranchant du faucheur infatigable a enfin terrassé le grand chêne aussi. Il t'a moissonné, ô soldat du Christ, ô le premier des braves!

«Les flots du peuple se pressent derrière ton cercueil dans la voie du deuil, comme autrefois, quand

tu menais les myriades à la gloire, et qu'elles te suivaient pleines d'enthousiasme.

«On t'enterre. Le laurier poussera spontanément sur le sol où l'on te dépose, et la porte des cieux, couronnée de rayons, s'ouvrira pour te recevoir. Mais attends. Ne te presse point.

«Assieds-toi au seuil du tombeau; arrête-toi au bord de l'éternité, avant de te plonger dans les ténèbres, et tourne ta face vers la vie.

«Jette sur la carrière que tu as fournie un dernier et long regard, comme un rayon qui s'éteint, et montre avec fierté aux légions des morts les traces que tes pieds ont imprimées sur la terre.

«Un siècle de nuits d'hiver et un linceul de neige s'étendent sur ta patrie. Où les Muses formaient autrefois des danses, des furies hurlent aujourd'hui, respirant le carnage et le feu.

«Le démon de la désolation et de la mort y promène sa rage, et la ronce croît sur les parvis des temples dorés.

«Les chefs-d'œuvre de l'art ne sont plus que de la poussière et des monceaux de pierres informes. Une nuit immense a couvert la terre de la lumière, et l'oubli règne sur la patrie de la gloire.

«Gémissant, traînant avec désespoir leurs chaînes ignobles, les fils des anciens héros fuient en tremblant au fond des cavernes et des forêts.

«Cependant, au-dessus de la terre asservie rayonnent des cîmes élevées, comme des phares qui dominent l'Océan. C'est là, ô vigilantes sentinelles, qu'on entendait vos armes gronder, comme le tonnerre au milieu de l'orage.

«C'est là que, voisins des astres, vous leviez la tête

au-dessus des tempêtes, et vous attendiez que le premier rayon de la liberté vînt dorer l'aurore.

«Oui, le pressentiment de vos nobles cœurs ne s'est pas démenti. Quand l'heure a sonné, la Grèce couverte de fer, les yeux tournés vers Dieu, s'est relevée à la vie.

«Elle s'est relevée. Mais sur les sommets des montagnes et le long de leurs précipices s'avance une armée en noirs replis. Le tonnerre et le feu partent de ses flancs. On dirait un nuage immense, qui couve des éclairs.

«Voyez! Des forteresses massives se balancent sur le miroir rayonnant des mers, et la foudre qu'elles lancent réveille les étendues immenses.

«L'Asie lâche ses Harpies, et l'Afrique ses hordes noires. O Grèce, tu en es inondée. Ils secouent leurs sabres insatiables qui dégouttent de sang.

«Le superbe Spahi t'insulte et te foule à ses pieds. L'heure a-t-elle donc sonné où tu seras effacée du livre de la vie? Ton sort est-il consommé?

«Ton œil rouvert à la résurrection, s'est-il aussitôt éteint dans les larmes, et l'hymne triomphal de la liberté ne fut-il que ton chant de mort?

«Non, la Grèce ne meurt point; elle n'est pas au bout de sa glorieuse carrière. Elle vivra encore pour semer parmi les peuples le germe généreux des grandes pensées.

«De l'Orient au Couchant son ciel a jeté des éclairs, son sol s'est réchauffé, et il a poussé soudain des lauriers des Thermopyles et des roses de Marathon.

«Et toi, lion de l'Arcadie, lorsque tu vis la terre frissonner et le ciel se couvrir de ténèbres, tu sortis des

cavernes de ta montagne en secouant ton épaisse crinière.

«Dès que ton pied eut frappé les flancs du Taygète et les rochers du Ménale, il en surgit une race guerrière, les intrépides ouvriers de la grande entreprise.

Où dormiez-vous, glorieux moissonneurs de Marathon, combattants de Salamine? Vous voici de nouveau. Eclatants de vaillance, vous reparaissez sur les rochers couverts de trophées et sur les mers fameuses dans l'histoire.

«Du Parnasse, du Lycée, de l'Ida et de l'Olympe vous vous avancez en brandissant vos glaives; vos trirèmes, les voiles au vent, fendent les mers et les couvrent de flammes.

«Tu étais esclave, ô ma patrie. Voilà ceux qui t'ont élevée sur le trône d'une Reine, ton Aratus-Colocotroni, ton Thémistocle-Miaoulis;

«ainsi que tous ces hommes au cœur de lion, ces destructeurs des tyrans, qui ont voulu égaler les hauts faits de leurs ancêtres, et furent les premiers champions ou les premiers martyrs de la lutte glorieuse.

«Oh! quelles luttes à jamais célèbres! La terre en fut spectatrice et y applaudit avec étonnement. Dieu les vit avec complaisance du haut des étoiles et bénit les nobles triomphes.

«De son trône il sanctifie les armes qui combattent pour le Christ et pour la patrie, et appelle près de lui, dans les flots de lumière éternelle, l'âme du combattant fidèle qui s'envole.

«Tout le peuple est debout. Le prêtre se fait soldat; le laboureur arme son bras; la Grèce vomit du feu; elle le lance de toutes ses rades, de chacun de ses sommets.

«Les jeunes accompagnent les vieux; tous se jettent en avant pour vaincre ou pour mourir. Tu t'avances le premier de tous, ô toi qui es jeune par la bravoure, vieux par la sagesse.

«Le cimier de ton casque[1]) flottait en flamboyant au-dessus des combattans, comme un météore qui préside aux tempêtes de l'Océan.

«Où les balles sifflaient, où les guerriers se heurtaient et le sang coulait, tu te jetais comme la foudre. L'épée dans ta main lançait des éclairs, et tu marchais sur des cadavres.

«Quand le Libyen féroce infecte la terre de Pélops, tu combats le monstre corps à corps, et tu écrases sa tête noire sous ton talon.

«Et lorsque, te délassant des combats, tu déposes le couteau du sacrificateur, alors, législateur à la pensée profonde, tu t'assieds au milieu des élus du peuple et de ses directeurs.

«Car en se frayant noblement une route à travers les combats, la Grèce n'a pas recherché une liberté sauvage; elle s'est soumise au sage régime des lois.

«Les peuples qui l'avaient vue avec étonnement vaincre comme aux temps de son antique gloire, furent saisis d'enthousiasme en l'entendant de nouveau proclamer des décrets du haut de son Pnyx.

«Repose en paix, ô brave, et laisse dormir ton épée. Tes os sont déposés dans la terre d'une patrie libre et heureuse sous le sceptre des lois.

«Dans le tombeau qui t'a reçu au bout de ta noble carrière, de glorieux rêves viendront te représenter les fruits de tes exploits.

---

1) Colocotroni aimait a se couvrir dans les batailles d'un casque antique.

«Tes brillantes victoires entoureront ta couche, et au milieu d'elles s'avancera ta patrie couronnée de rayons, et te payant le tribut de sa reconnaissance.

«Vois sa figure martiale et noble, son regard jetant des flammes! Elle serre la croix et le glaive, et sa tête porte une couronne de reine.

«Les peuples l'applaudissent et l'entourent de leur admiration, et elle est en pleine jouissance des bienfaits inappréciables de la civilisation.

«Les Muses exilées retournent avec des paeans et des danses sur le Parnasse et sur l'Hélicon délivrés.

«Les destinées de tes concitoyens sont ancrées au trône, à un sol immuable. Ne crains plus pour eux et dors tranquille dans les bras de Dieu.

«Mais si dans ton sommeil tu entends soudain l'appel de la trompette, lève-toi alors, et viens en brandissant ton glaive étincelant.

«Invisible, du haut des airs conduis les légions héroïques, et trace leur la route à travers des triomphes vers le but qui leur est prescrit.

«Tel est le dernier salut que je t'adresse. Agrée cette larme furtive qui mouille ta pierre blanche, ainsi que cet hymne silencieux.

«Car l'hymne n'a pas été écrit par ostentation et pour les vivants. Il ne doit être entendu que par les victimes des glorieuses batailles et par leurs tombes muettes.»

c. Poésies légères.

«Elle.

«Pélerin lassé et spectateur froid de la vie, je marchais sans but, ne soupirant que pour le repos, quand

je vis sa forme briller devant moi. Elle était toute douceur et toute sympathie, la sœur si belle des anges.

«Ma route passait sur des précipices, et au loin l'horizon était orageux et sombre. Mais elle sourit, et soudain la nature sourit, les fleurs poussèrent, et le ciel redevint serein.

«Je promenais sur le monde un regard éteint; les ténèbres m'entouraient, une brume épaisse obscurcissait ma vue. Elle tourna sur moi son œil paisible, et mon sang coula de nouveau chaud dans mes veines, et la face du monde reprit sa splendeur.

«Avant, tout était incolore; une ombre funeste planait au-dessus de noirs abîmes. Je la regardai; elle rougit avec modestie, et le couchant en fut coloré, et l'aurore fut peinte d'or et de pourpre.

«Il y avait un temps où je n'entendais dans la nature que des accents discordants, que des blasphèmes de divisions et de haines. Mais à peine entrouvrait-elle les lèvres, que mon âme s'enivrait d'accords musicaux et que tout était inondé d'harmonie.

«Tandisque je reportais mon regard terne et désolé du ciel sourd à la terre, séjour des pleurs, je vis une douce larme jaillir au coin de son œil. C'était un diamant de pitié, qui tomba sur mon cœur mort et en fondit l'enveloppe de glace.

«L'univers, disais-je, n'est que de la matière. Un sort aveugle la sème sous toutes les formes, et la mort vient la moissonner. Mais j'arrêtai les yeux sur la courbe de son front, et un monde nouveau me fut dévoilé, et je compris qu'un esprit supérieur régit la matière.

«Où me mène, demandais-je, le sentier désert de la vie? Elle éleva le regard. Ses yeux profonds étaient

pleins de lumière; un arc-en-ciel de rayons qui en émanaient m'indiqua le séjour céleste.

«Des tombes béantes s'ouvraient autour de moi. La mort seule me semblait immortelle. Le deuil remplissait mon âme, lorsqu'elle se tourna, et que dans la lumière de ses yeux je vis l'augure d'espérances immortelles.

«C'est ainsi que, remplissant de vie et la terre et les cieux, de joie le présent et d'espoir l'avenir, elle traversait mon existence comme un rayon lumineux, étant pour moi plus douce que l'existence, la sœur si belle des anges!»

«Le buisson.

«A la haie verte une fleur parfumée ornait le frais buisson.

«Je m'en suis approché. Elle était bien belle; j'ai voulu y tendre la main et la sentir.

«Passe au large, dit-elle. J'ai une épine; quelqu'un pourrait s'y piquer, et cela fait mal.

«Elle riait en parlant ainsi, et il m'a semblé que du regard elle disait: Viens, quand de la voix elle disait: Va-t-en.

«Je n'ai pas passé mon chemin; je me suis approché. Malheur! Je reçus une piqûre empoisonnée.

«Méchante fleur, tu me perces le cœur. Ou rejette l'épine, ou ne souris pas si doucemeut.»

La vendange.

«Avec des chants et des rires de jolies jeunes filles se poursuivent dans les vignes. Elles font la vendange en dansant.

«Jeunes filles, leur dis-je, de grâce, admettez-moi près

de vous; je vous montrerai que moi aussi je sais vendanger.

«— Viens, si cela te fait plaisir, mais surtout, disent-elles, peu de paroles.» — «Moi? Soyez tranquilles. Pas un mot! Vous me verrez à l'œuvre.

«Qu'est-ce donc là, au milieu des fleurs? Jeunes filles, j'ai trouvé un lys. Quoi! c'était une main mollette? Je demande excuse, et j'y dépose un baiser.

«Je cours aux raisins. En voici; j'en ai trouvé qui sont rouges et muscats. Je ne les mangerai pas; rien que pour y goûter.

«Comment? Vous riez? C'étaient des lèvres et non pas du raisin rouge? Comme il vous plaira. Moi, c'est ainsi que je sais vendanger.»

Les filets.

«Une jeune fille aux yeux noirs avait jeté ses filets pour prendre du poisson. Je nageais, et je m'y suis laissé prendre.

«Quel grand poisson elle a pêché! Toute joyeuse, elle se penche pour m'attraper. Elle sourit de sa pêche, et serre bien ses filets.

«Jeune fille, détache-les; laisse-moi partir. — «Non, dit-elle, tu y es très-bien.» Je me débats, je m'acharne, je brise les mailles et m'esquive.

«Mais quand j'eus déchiré les filets, je la regardai dans ses yeux noirs. C'est alors que je fus pris, sans que tous mes efforts réussissent à me délivrer.»

B. Poésies narratives.

Ces poésies sont au poème épique ce que les Nouvelles sont au roman. Elles sont un sous-genre plus

modeste et tout moderne. Cinq de ces narrations, plus ou moins étendues, occupent la première moitié du second volume.

La première, intitulée l'*Imposteur*, et divisée en cinq chants, est écrite en longs vers à rimes alternantes.

Les prières de nuit réunissaient dans l'église tous les moines d'un couvent situé dans les gorges sauvages des monts Cérauniens. Soudain un coup de feu réveille les échos du désert, et remplit de terreur les cœurs des anachorètes. Un seul, Stéphanos, prosterné devant les images, ne se laisse pas distraire de ses exercices pieux. Cependant les détonations se répètent. A la troisième Stéphanos se lève, passe tranquillement au milieu de tous, sans qu'on sache où il va, comme on ignore d'où il était venu.

Au second chant une jeune fille, dans une tour solitaire, se livre de nuit à ses souvenirs: Elle pense à Sostis, le beau Pallicar qu'elle rencontrait jadis sur les bords du torrent, et qui depuis a disparu. Soudain des pas se font entendre. C'est Sostis même, qui l'invite à le suivre. Il ne peut attendre; un grand danger le menace. Elle le regarde et recule épouvantée. Sostis porte l'habit de prêtre. Mais ce costume, dit-il, n'est que d'emprunt. Il la presse; elle cède, va déposer un baiser sur le front de son père endormi, est jetée sur un cheval, et part avec Sostis et trois de ses compagnons, habillés aussi en moines.

Au troisième chant, des Clephtes sont réunis dans leur

bivouac. Le prêtre Stéphanos, accompagné de Parthénios, un novice, se présente à Zerbos, leur chef, et lui demande asile. Pendant son séjour auprès de ces montagnards, il leur parle de ce que la Grèce fut autrefois, de ce qu'elle serait encore s'il se trouvait des hommes courageux pour la délivrer. Au troisième jour les clephtes amènent quatre prisonniers, quatre prêtres étrangers qui portent au cou des chaînes ornées de pierreries.

«Malheur à qui toucherait à ces Saints hommes,» s'écrie Zerbos; il les accueille comme il avait accueilli Stéphanos, et les invite à lui dire qui ils sont et ce qu'ils cherchent dans ces déserts.

Là dessus ils lui racontent qu'ils viennent de Russie, où Catherine, femme inique, souveraine haïssable, avait assassiné son époux, Pierre III, chéri du peuple. Cependant une rumeur avait couru, que Pierre, échappé au poignard, errait inconnu dans des pays lointains. Ayant suivi ses traces, ils furent eux-mêmes conduits jusques à ces montagnes. «J'en connais toutes les gorges et tous les endroits les plus cachés, repond Zerbos. Votre souverain n'y est pas.»

— «Votre souverain, le voici», s'écrie Stéphanos. Il rejette son manteau de burre, et se montre couvert d'un uniforme brodé d'or et de diamants. Il raconte alors par quelle ruse il a échappé à ses assassins, comment il erre depuis par tout l'Orient, portant tantôt le fusil du clephte, tantôt l'habit du caloyer, mais toujours menacé et traqué, jusqu'au moment où il a pris refuge

auprès des braves des monts Cérauniens. Les pélerins le reconnaissent, Zerbos avec ses clephtes se met sous ses ordres, et il s'engage à soulever avec eux et à délivrer les Grecs, pour ensuite, avec leur aide, revendiquer le trône de ses pères. Tous se jettent à ses pieds, mais Parthénios se jette dans ses bras, et lui demande en murmurant si Pierre ne renie pas les sentiments de Sostis.

Au quatrième chant, deux camps, celui des Turcs et celui des Grecs sont en regard l'un de l'autre. Le second, composé d'ardents patriotes qui rêvent la liberté, est de beaucoup inférieur à l'autre, qui l'entoure de toutes parts. Pierre assis sur un tronc d'arbre, est soucieux. Son jeune aide de camp vient lui annoncer que toutes les issues sont occupées par l'ennemi. Pierre pâlit; une larme se montre à sa paupière. — «Pierre aurait peur!» s'écrie le jeune officier. «Peur? qui ose le dire? C'est pour toi seule, Irène, que j'ai peur», répond Pierre. Celle-ci ne demande d'autre bonheur que de mourir à ses côtés.

Les chefs haranguent les deux armées. Le combat s'engage, et après des prodiges de valeur les Grecs plient; Zerbos tombe. Au plus fort de la mêlée Pierre entouré, a son épée brisée dans la main. «Prends la mienne, lui dit Irène. Je ne sais pas m'en servir; dans ta main elle peut encore être utile». Pierre se saisit de l'arme, et disparaît dans la foule qui le presse. Irène croise les mains sur la poitrine, tombe sous les coups ennemis, et son sang rougit la terre.

Au cinquième chant, la superbe Catherine II., à qui l'assassinat de Pierre avait assuré la toute-puissance, préside à un bal au Kremlin. Ses complices, mécontents de la part du profit qu'ils avaient eue du crime, avaient commencé à murmurer et à comploter. Soudain une nouvelle fut répandue qui les glace de terreur. Il fut dit que leur victime avait échappé, que Pierre revenait inexorable contre ses ennemis. Aussitôt le complot s'évanouit, les plus mécontents entourent l'impératrice, et livrent leurs chefs, qui subirent le dernier supplice. C'est pour célébrer ce triomphe que Catherine donnait ce bal somptueux. Son favori, Orloff, était à ses côtés.

Elle prenait plaisir à contempler les danses, lorsqu'un colonel s'avança et mit genou à terre. «Par tes ordres, dit-il, j'ai soulevé les peuples; j'ai fait couler le sang. J'ai conservé ma vie au milieu des combats. Je viens la mettre à tes pieds». Mais Orloff est hors de lui. Il croit voir le fantôme de Pierre, qu'il avait étranglé de ses mains. Catherine l'apaise, et détachant le sabre qu'il portait, «Stéphanoff, dit-elle au colonel, en récompense de tes exploits reçois cette arme toujours victorieuse. Je te fais Général. Je te donne en même temps la jeune Alexie, ma suivante. Je sais que vous vous aimez depuis long-temps».

Stéphanoff, fier et heureux, sort des salons magnifiques donnant le bras à sa belle fiancée, et tenant à la main le sabre précieux qu'il venait de recevoir. Arrivé dans les vastes cours, où la nuit est sombre, une

main l'arrête; c'est celle d'une jeune fille. Une simple rose orne ses cheveux. «Stéphanos, dit-elle, Pierre ou Stéphanoff, ou quel que soit ton nom, tu oublies que tu me dois l'épée que je t'ai autrefois prêtée. Rends-la moi». Et tirant le sable qu'il tenait, elle l'enfonça dans son propre sein.

Un moine inconnu est venu finir ses jours au Mont Athos. Il paraissait en proie à de vifs remords. Un soir il fait appeler auprès de lui le supérieur et lui fait sa confession: Il a poussé au suicide celle qui l'aimait. Cédant à l'ambition, alléché par un vil intérêt, il a, sur un ordre reçu, versé le sang des peuples, et les a poussés à leur perte en invoquant le prestige de la liberté. Le vieillard l'engage à se repentir, à demander à Dieu son pardon. Mais la mort le prévient; il expire au moment où le tonnerre gronde au ciel.

Long-temps après on voyait au bord de l'abîme, sous un cyprès foudroyé, une pierre qui, pour toute inscription portait le nom *Stéphanos*.

Nous voulons donner de ce poème un court extrait, non pour le mieux faire connaître, mais parceque ce passage se rattache à la biographie des deux poètes éminents, Alexandre et Panaghioti Soutsos. Il est tiré du 4e chant, où est décrit le combat entre les chrétiens et les Turcs. Nous empruntons la traduction que M. le Marquis de Queux de S. Hilaire a inserée dans son article sur A. Soutso[1]):

[1]) Annuaire de l'association pour l'encour. des L. grecques. 1874. p. 420.

«Tu étais là, ô rejeton d'une illustre race byzantine, Démétrios! Tu avais été élevé dans l'indolence et la mollesse; mais, dès que tu as entendu le bruit précurseur des guerres, tu as quitté avec joie ta demeure dorée; tu es allé dans la montagne, porté sur les ailes du vent. L'amour de la patrie gonflait ton noble cœur; des emblèmes de mort couvrent tes armes; tes yeux lancent des flammes et tes regards comptent déjà tes ennemis.

«Ses compagnons s'arrêtent. Ont-ils peur? Est-ce qu'ils hésitent? Des mains de l'un d'entre eux il arrache le drapeau. En avant! en avant contre les ennemis! l'épée nue! Il s'élança au milieu du bataillon le plus épais, et avec son glaive il ouvrit le chemin à ses compagnons d'armes. De sa main il tua sept Turcs; sept blessures mortelles épuisaient ses forces, et pourtant il avançait encore. Au moment où il levait le bras pour immoler un huitième ennemi, un sauvage cavalier de Numidie, fondant sur lui, lui perça le cœur d'un coup de lame et le jeta sur l'herbe humide et ensanglantée.

«Lorsque l'on retrouva son corps, quelques jours après, sa main serrait encore la poignée de son épée brisée. Les plis de son drapeau couvraient son corps, et ses lèvres froides tenaient embrassée la croix. Dors en paix; ton sommeil est doux. combattant de la Thrace. Un printemps éternel couvre la terre où tu reposes, et souvent, dans mon sommeil, tu m'apparais en songe, tenant le casque et le bouclier antiques. Tu me fais signe avec ton épée, tu me donnes ton drapeau, tu me dis de mourir comme tu es mort. Mourir pour sa patrie, c'est vivre dans l'éternité.»

Une note ajoutée à ce fragment dit:

«La mort héroïque qui est retracée dans ce quatrième

chant, est celle de l'immortel Démétrios Soutsos, le frère de nos poètes Alexandre et Panajoti Soutsos. Ce brave jeune homme était commandant du bataillon sacré à Dragatsani, où tombèrent les premiers combattants de l'indépendance. Comme Botzaris et comme Kyriacoulis, Démétrios doit être placé par l'histoire au rang des Epaminondas, des Léonidas et de toutes les nobles victimes de la liberté.»

Démos et Hélène, un des premiers travaux de l'auteur, est une narration écrite dans le même rhythme, mais en langue vulgaire. Il y est question d'un jeune clephte qui dans la jeune fille qu'il a enlevée au harem d'un Pacha reconnait sa sœur, et son père dans l'anachorète sévère qu'il a blessé mortellement parcequ'il refusait d'unir le ravisseur à sa proie.

Voici un fragment de la fin du poème :

«Le sombre voile de la mort s'étend sur Liacos (*c'est le nom que portait l'anachorète, lorsqu'il était guerrier lui-même).* La parole s'arrête sur sa langue glacée. Il soulève le bras lentement et avec effort, bénit ses enfants à demi morts de douleur, et il expire. — O tyrans, vous que la mort enlève sur un lit couvert de dorures, quelles leçons donnent vos derniers instants! Comme alors le serpent de la conscience vous déchire le cœur! Vous allez au devant du jugement et de l'éternité. Il y a un Dieu; vouz luttez en vain contre votre conviction. Oui, il y a un Dieu; il est juste, et il sera votre juge. Vous êtes à plaindre. En un seul instant vous vengez vos victimes. Voyez comme Liacos s'éteint doucement. La paix sourit encore sur ses lèvres. Tel l'astre de la nuit disparait lentement au

couchant, laissant derrière lui une trainée d'or sur le bord céleste.

«Sur une colline voisine du hameau solitaire, de l'herbe verte a recouvert le corps du viellard. Tout autour sa fille cultive des fleurs des morts, et les arrose de ses larmes. La lune l'y trouve à son lever, et l'y laisse lorsqu'elle descend au couchant. Elle a pâli comme le disque de l'astre des nuits; la douleur flétrit ses jeunes appas, et elle dessèche comme le thym du désert.»

Un an après la jeune fille était enterrée auprès de son père.

. . . . «J'y repassai après un an encore. J'aperçus les ruines d'une cellule, et plus loin, trois monticules verts. Sur celui du milieu croissait un buisson sauvage, qui étendait sur les deux autres son ombre amie. C'était le soir. Je sentis un frisson de terreur. La lune brillait; la nature était plongée dans un morne silence; on n'entendait que le léger bruissement du buisson agité par le vent. Je passai auprès, et je fis le signe de la croix.»

La *Voyageuse* est la ballade d'une jeune fille qui meurt sur la tombe de son fiancé tué à la guerre. C'est un reflet des chants populaires. Elle est écrite dans la même langue et le même rhythme de vers, mais rimé.

Le trajet de Bacchus et le *Faucon impétueux* sont également des ballades, composées en stances de petits vers, et en langue pure. L'une a pour sujet celui de la frise du petit monument de Lysicrate à Athènes; l'autre tire le sien d'une légende américaine, d'après laquelle un jeune sauvage va en rêve à l'île des ombres

chercher l'âme de sa fiancée, mais est renvoyé par le Grand Esprit sur la terre jusqu'à ce que par de bonnes actions il soit purifié et rendu digne de la vie éternelle auprès de celle qu'il avait aimée. Pour donner une idée du mouvement de ces strophes, qui sont au nombre de 100 dans chacune de ces pièces, nous avons essayé de rendre en français, d'après le rhythme de l'original, les dix premières de celle qui est intitulée:

«Le trajet de Bacchus.

«L'Egée aux flots silencieux
dormait à l'horizon bleûatre.
Qu'on levât ou baissât les yeux,
on découvrait partout des cieux,
un ciel d'azur, un ciel d'albâtre.

«La faible brise du printemps,
dont la tiède et rare haleine
soufflait ou mourait par instants,
arrivait des sommets distants,
embaumant la liquide plaine.

«L'astre du jour, en se penchant
sur les flots assoupis qu'il dore,
couvre de flammes le couchant,
et la mer est un vaste champ
qu'un vaste embrasement dévore.

«Là bas où, caressant le flot,
le vent le brunit et le frise,
qu'est ce qui vient glissant sur l'eau?
Est-ce un navire, est-ce un oiseau
déployant son aile à la brise?

«C'est un navire. En arrivant
il montre sa noire carêne.
Il passe comme un mont mouvant,
et son grand mât déroule au vent
sa banderole tyrrhénienne.

«Il vient majestueux et lent.
L'écume en argente la quille;
et le large sillon qu'il fend
en pressant la mer sous son flanc,
accuse son progrès tranquille.

«Les marins aux muscles d'acier
vaquaient avec des cris sauvages
aux travaux du rude métier,
l'un à hisser et l'autre à plier
la large voile ou les cordages.

«D'autres, autour du mât serrés,
contemplaient l'horizon immense;
et la rame à coups mesurés
retombait sur les flots moirés,
du chant répétant la cadence.

«Le pont est large, et le devant
tremble, ébranlé par la pyrrhique.
Les pas se mesurent souvent
sur les voix, qui jettent au vent
le refrain d'un hymne nautique.

«Un homme à l'arrière est couché
sur un lit de peaux de panthère.
Sur son bras son corps est penché,
et ses trais portent le cachet
d'une beauté printanière.» etc.

A ces pièces originales succède une traduction du premier Chant de l'Odyssée, en hexamètres. Au sujet de ces vers nous croyons quelques éclaircissements nécessaires:

Nous avons indiqué plus haut[1]) l'affinité qui existe entre la versification ancienne et celle du grec actuel. C'est l'auteur qui l'a le premier indiquée dans une dissertation qui se trouve reproduite en tête du 5e volume de la collection de ses œuvres littéraires. Mais tandis que tous les autres vers antiques se retrouvent plus ou moins dans la poésie moderne, l'hexamètre dactylique en avait presque entièrement disparu. Il est vrai que même dans l'antiquité, après les temps des rhapsodes, il devenait de plus en plus rare, cédant le pas aux iambes, aux trochées et aux anapaestes. L'auteur crut que, pour le ressuciter, il suffisait d'appliquer, pour lui aussi, comme pour tous les autres, les régles de la prosodie ancienne. Son premier essai fut une narration qu'il inséra dans sa tragédie de Phrosyne. Seulement, comme la langue actuelle n'a pas autant de syllabes accentuées que l'ancienne avait de syllabes longues, force lui était de renoncer presque en entier aux spondées, ce qui du reste dans la versification ancienne était aussi plutôt une licence passée en règle, et de composer les vers tout entiers de dactyles. Cependant, trouvant cette narration

---

[1]) Part. I, Livre III, Chap. IV. P. 115.

trop pompeuse et trop lourde pour le style dramatique, il la supprima à la nouvelle édition.

La seconde fois qu'il employa l'hexamètre, ce fut dans cette traduction du premier chant de l'Odyssée, avec l'épître à N. Doucas, qui la précède. Il n'en a pas fait un autre usage dans ses poésies.

C. Poésie dramatique.

Deux volumes et demi contiennent sept pièces dramatiques, toutes puisées dans l'histoire ou dans les conditions de la vie nationale des Grecs et servant à l'illustrer. *Les Trente*, *Ducas*, *la Vigile*, *Phrosyne*, sont des tragédies, *les noces de Coutroulis*, *le mariage d'Archontoula*, *le retour de Jupiter*, des comédies. La *Vigile* et *Phrosyne* sont en vers rimés, toutes les autres pièces en trimètres blancs.

Nous avons déjà dit[1]) que le *trimètre* si célèbre chez les dramaturges anciens, avait été conservé dans quelques chansons populaires. Il ne différait du vers antique qu'en ce qu'il remplaçait les *spondées* par des *dibraques*, et qu'il n'avait qu'une césure obligée au milieu du 4e iambe. C'est l'auteur qui le premier observa ces chansons, et écrivit en trimètres un fragment inséré dans *Phrosyne*.

Depuis, il cultiva ce vers, et lui rendit sa double césure, au 3e ou au 4e pied. Ainsi remis en honneur,

1) Ibid.

le trimètre remplaça assez généralement dans le drame le tétramètre ou alexandrin, que les poètes employaient exclusivement jusqu'alors. Ayant la terminaison indifféremment longue ou courte, accentuée ou non, il peut, ou plutôt il doit échapper à la rime, cet épouvantail des versificateurs médiocres, que Boileau lui-même, le maître suprême dans l'art de rimer, affecte de redouter. Voilà ce que *Coraï*, qui n'était rien moins que poète, écrit à Cokkinaki, après avoir lu sa traduction du Tartuffe, au sujet de la rime pour la poésie grecque moderne[1]):

«La source première de gêne pour faire une traduction exacte, c'est la rime, cette rime barbare qui s'est attachée à nous comme la gale. Dans les langues barbares de l'Europe, la consonnance finale était presqu'une nécessité pour en adoucir la rudesse; mais, pour la nôtre, qui, bien que devenue barbare, est encore bien supérieure à la leur, c'est la colère des Muses qui nous a envoyé la rime. — Mais elle est agréable à l'oreille, dit-on. — Eh! qu'est-ce que l'habitude ne rend pas agréable? Les Éthiopiens ont bien leurs Vénus, comme nous autres, gens à peau blanche. Ils ont aussi des poètes, et ils ne changeraient pas le dernier des leurs pour dix Homères.

«Quoi qu'il en soit, je vous prie, vous et tous vos confrères en poésie, s'il n'y a plus moyen (et je crains bien qu'il n'y en ait plus) de chasser la rime, je vous prie de garder au moins dans la langue l'autorité des vers non rimés, et de traduire quelquefois les comédies

---

[1]) Trad. du Mis de Queux de St. Hilaire, Annuaire des L. G. 1873, p. 351.

étrangères en prose. Vous ne feriez pas mal de traduire le Misanthrope de Molière en prose, ou même de mettre en prose votre Tartuffe que vous avez mis en vers».

Ainsi écrivait le grand philologue, qui ne voyait pas que traduire les vers français en vers blancs, c'est leur enlever leur principal caractère. La rime leur est indispensable, étant seule à rompre la continuité uniforme des mêmes pieds qui se succèdent. Elle n'a pas empêché Jacques R. Rangabé de rendre en grec les vers français avec la plus grande perfection. Coraï aurait dû recommander à Cokkinaki non point de ne pas traduire Molière en vers rimés, mais de ne pas le traduire du tout, car il entreprenait ce qui était au-dessus de ses forces.

Cependant la sentence de Coraï était acceptée avec bonheur par ceux des jeunes versificateurs qui, ne sachant pas accommoder la rime comme un ornement relevant les beautés de la Muse, la sentaient plutôt comme un boulet attaché au pied de leur Pégase. Pour s'en débarrasser, ils s'empressèrent d'adopter le trimètre, et ils firent bien. Dégagé de la rime, qui réunit les vers en des groupes plus appropriés au chant lyrique qu'à la parole libre que le drame tend à imiter, le trimètre est moins raide et plus mobile que l'alexandrin. Cette même qualité lui est assurée par la double césure, qui le partage en hémistiches tantôt plus longs et tantôt plus courts, les uns iambiques et les autres trochaïques. Cette grande variété rapproche sa prosodie de celle d'une prose agréablement rhythmée.

C'est ainsi que le drame moderne rentra en possession du vers devenu célèbre dans le drame antique. Cependant l'auteur, qui a le premier inauguré ce système de versification, s'est plus d'une fois vu dans le cas de s'en repentir. Si la rime est une entrave, elle est aussi un frein et une digue. Plusieurs des nouveaux poètes en avaient besoin. De plus, en s'emparant du nouveau vers, ils oubliaient que c'était en effet un vers ancien, et qu'ils devaient en étudier la structure dans les poètes classiques ou même dans les chants populaires. Après avoir secoué la rime, ils croyaient pouvoir négliger aussi la césure, s'autorisant de quelques rares exemples ou de quelques licences des poètes comiques. Ils ne produisaient ainsi qu'une succession d'iambes, insupportable de monotonie, et qui n'a ni l'harmonie des vers ni la variété de la prose. Ceux au contraire qui considèrent la poésie comme un art, et comme le plus beau des arts, ont su éviter cet écueil.

La première des tragédies que nous avons énumérées, celle qui porte pour titre *les Trente*, est un tableau de la situation d'Athènes après la guerre du Péloponnèse. Les trente tyrans sévissent sur la ville. Critias, leur chef, invente des complots pour avoir le droit de les punir. Le noble Thrasylle lui en adresse des reproches, et est jeté en prison. Critias est en même temps le rival de Thrasylle, car il brigue la main de Callippe, la fille de Théramène, son puissant collègue; ou Callippe aime Thrasylle et en est aimée.

Mais la prison conduisait alors fatalement à la mort. Les amis du prisonnier, Socrate, Aristophane, Praxitèle, d'autres citoyens parmi les plus importants, se décident, pour l'en arracher, à faire intervenir Lamie, une courtisane, qui jouissait de beaucoup de crédit auprès de Critias. Lamie, qui aime aussi Thrasylle d'un amour ardent, arrache au tyran l'ordre de son élargissement, court à la prison pour l'en retirer, et là elle acquiert la conviction que son amour n'est pas payé de retour. Sur les instances de Callippe, Théramène aussi intervient en faveur de Thrasylle auprès de Critias, qui lui propose une union plus intime entre eux, que doit resserrer l'hymen avec Callippe. Théramène laisse pleine liberté à sa fille de décider de son sort.

Au 3e acte les principaux citoyens d'Athènes sont réunis dans la grotte des Furies. Thrasylle les y a convoqués. Il part pour Thèbes, où il doit s'entendre avec Thrasybule et les autres exilés qui doivent délivrer Athènes. Critias, qui avait eu vent du complot, survient pour surprendre les conspirateurs; mais Théramène l'avait prévenu. Il avait apparu, et à son approche les conjurés s'étaient dispersés. Critias en conçoit des soupçons.

La première moitié du 4e acte est une paraphrase du II livre de l'histoire grecque de Xénophon, qui contient les incidents si dramatiques du jugement et de la condamnation de Théramène. Pendant les délibérations on amène Lamie enchaînée. Elle a été prise à Phylé

sur le Parnés, où elle accompagnait une troupe de jeunes Athéniens venus de Thèbes pour délivrer leur patrie. Critias la fait mettre en liberté, et marche contre les insurgés. Lamie se rend auprès de Callippe, pour lui disputer le cœur de Thrasylle. Callipppe l'accueille avec hauteur, lorsque Socrate survient et lui apprend la condamnation de son père. Alors Callippe se jette aux pieds de sa rivale, se désiste de tous ses droits sur Thrasylle, et la conjure d'user de son influence sur Critias pour sauver Théramène. Lamie avoue candidement qu'elle n'a plus aucune puissance pour imposer sa volonté au tyran.

Au 5e acte on assiste aux derniers moments de Théramène. Callippe veut se tuer; Lamie l'arrête en lui disant que c'est elle que Thrasylle aimait, et qu'elle doit vivre aujourd'hui pour venger et son père et son amant, mort, lui aussi, à ses côtés, dans les rangs des défenseurs de la liberté. Mais Lamie se trompe; Thrasylle n'est pas mort; il arrive, il est vainqueur; il a tué de sa main Critias et vengé Théramène. Callippe se jette dans ses bras, et Lamie se tue.

Tel est le canevas de cette pièce, dont nous donnons un extrait du 4e acte, la scène entre Callippe et Lamie.

Les Trente.

(Fragment du 4e acte).

« Callippe.

« Que me veux-tu? N'es-tu pas allée à Thèbes?

« Lamie.

« Comment? Tu le savais? Tu savais qui j'étais? Ah! oui, je comprends. Je suis allée à Thèbes, je l'ai suivi dans la voie de l'exil. A cheval la nuit et le jour, affrontant les fatigues, je l'ai accompagné comme son ombre. Je le gardais et je le veillais comme une mère surveille son enfant. Si je ne pouvais le sauver, je voulais tomber à ses côtés. Ils occupent déjà les sommets escarpés du Parnés; ils y sont en sûreté. Je fus prise, et je m'attendais à subir le sort commun de ceux qui sont plus innocents que moi, et qu'une tyrannie féroce fait périr. Critias m'a sauvée. J'ai accepté son présent en silence, je n'ai pas repoussé la coupe de la vie, en attendant que j'apprenne de toi si c'est le miel ou si c'est le poison que j'y dois puiser.

« Callippe.

« Femme, que veux-tu de moi? Je ne te comprends point.

« Lamie.

« Je venais te redemander fièrement le bien que tu m'avais enlevé. Mais après t'avoir vue, je t'aborde en suppliante. Je te demande en grâce de me céder ce qui pour toi n'est qu'une vaine jouissance, ce qui est pour moi l'existence entière.

« Callippe.

« Si tu as quelque chose à dire, dis-le moi clairement.

» Lamie.

« Jouet d'un destin impitoyable, poussée par les passions d'un âme ardente, j'errais sans but sur l'aveugle Océan de la vie. J'y vis un port que l'amour m'y ouvrait; j'y entrai avec l'espoir d'y chercher un asile se-

cret contre le monde et contre moi-même, et j'y enfouis mon cœur sous des fleurs. Je viens te demander raison d'avoir envahi mon refuge, de m'avoir arraché le trésor de mon rêve, de m'avoir réveillée aux ténèbres de la vie et à son désert. De quel droit m'as-tu enlevé mon Élysée sur la terre, m'as-tu ravi le cœur de Thrasylle?

«Callippe.

«Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi?

«Lamie.

«Il n'y a rien de commun, comme tu dis. Voilà ce que je venais te dire, et ce que je venais te demander impérieusement. Mais ta vue m'a fait comprendre le droit terrible que tu exerces. C'est Cypris, ce sont les Grâces qui te l'ont donné. Je ne suis pas aveugle; je rends justice même à une rivale. Callippe, tu es belle; tu es plus belle que la Déesse des Jardins, dont mon grand artiste[1]) a copié les traits dans le ciel. Je comprends que les cœurs des hommes volent vers toi, que tous t'adorent à genoux. Aussi est-ce une prière que je t'adresse; je te demande le cœur de Thrasylle comme un don, non comme un droit.

«Callippe.

«Ta témérité à me tenir ce langage m'étonne. Il suffit. Va.

«Lamie.

«Ce n'est pas avec témérité, c'est humblement que je m'approche de toi pour ne te demander que le superflu de tes trésors. Fille de nobles aïeux, riche héritière, choyée et recherchée, portant la couronne de la beauté

[1]) Praxitèle.

et celle, plus éclatante encore, de la chasteté, pure comme les nymphes de l'Olympe, tu dresses ton front avec fierté, tu imposes le respect, tu reçois le tribut de l'amour et de l'admiration. Tout ce que renferme la boîte de Pandore est à toi, à toi tout ce que le destin peut donner. Jette une miette de ton festin à la pauvre déshéritée du sort, à qui nulle jouissance n'est jamais échue en partage, vers laquelle nulle main amie ne s'est jamais tendue, dont tu détournes, dont tous détournent le regard avec mépris, et à qui manque même le dernier des refuges, l'estime de soi-même. Son destin cruel ne lui a donné qu'un seul présent, présent funeste! un cœur de femme. Celle qui n'a nul droit d'exiger de l'amour, est devenue elle-même la victime et la proie de l'amour. J'ai une âme qui sent; voilà pourquoi je mérite toute compassion, et aussi la tienne. Donne-moi une goutte de l'abondante fontaine où tu t'enivres. Ce n'est rien pour toi; c'est tout pour moi: c'est le présent et c'est l'avenir; c'est le bonheur dans ce monde et la félicité dans l'Elysée. L'amour de Thrasylle, pour toi de nulle importance, est l'unique fleur de mes espérances, le seul rayon de mon soleil éteint. Laisse, oh! laisse-moi son affection, et que les Dieux te comblent de leurs faveurs!

«Callippe.

«Femme, tu portes bien haut tes aspirations. L'insecte qui croupit dans la boue prétend s'envoler vers le soleil! Comprends l'inconvenance de tes paroles; rappelle-toi qui tu es, et où tu oses porter tes regards.

«Lamie.

«Insensée, ne t'ai-je pas dit que je l'aime? L'amour purifie mon cœur; il consume tout ce qu'il y a de terrestre en lui, et envoie au ciel son sentiment sanctifié,

comme l'arôme d'un sacrifice. L'amour donne des ailes à l'insecte, et le brillant papillon s'élève vers le soleil. Je l'aime; cela doit te suffire pour que tu me respectes.

«Callippe.

«Je te plains, Lamie; j'excuse ta passion aveugle. Des Dieux ont souvent été de même aimés par des mortelles. Mais si l'amour te semble être une justification, il te suffira d'apprendre que, moi aussi, j'aime Thrasylle.

«Lamie.

«Tu l'aimes? Tu crois l'aimer? Et sais-tu seulement ce que c'est que l'amour? Les politesses banales, les manéges de la coquetterie, voilà ce que tu prends pour de l'amour! As-tu jamais senti une morsure de vipère déchirer les fibres les plus intimes de ton cœur? les flammes du Phlégéton s'attacher à toi et te consumer? As-tu passé des nuits que le sommeil désertait, et des jours de désespoir plus sombres que les nuits? Quand il approchait, ton corps était-il saisi de frissons, ta joue s'enflammait-elle? Lorsqu'il s'éloignait, l'univers te semblait-il noir et vide? Suspendue au souffle de ses lèvres, as-tu oublié ton père, tes amis, ta patrie, les Dieux même? La tunique enflammée de la jalousie s'est-elle attachée à tes chairs, et, pour l'en arracher, étais-tu prête à te déchirer toi-même et à le déchirer avec toi? Non, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Je te suis étrangère: Tu ignores que je n'ai pas toujours été aussi humble que je me présente aujourd'hui devant toi. Les plus riches et les plus puissants entouraient ma fausse splendeur; fière, je leur donnais des chaînes, et je repoussais leurs vœux. Les maîtres et les esclaves, les sages et les fous se courbaient sous mon jong. Chacun de mes regards est un ordre, ma raillerie est une puissance. Cependant

je me prosterne devant toi comme devant l'autel, et je te supplie de me laisser Thrasylle. Tu m'as entendue. Dis-moi: Le veux-tu?

«Callippe.

«Je t'ai entendue, et tu m'as fait penser à mon devoir. Lorsqu'il est fugitif et persécuté, lorsqu'il s'expose pour sa patrie, ce n'est pas à toi, c'est à sa fiancée, à son épouse, à être sa gardienne fidèle et à mourir à ses côtés.

«Lamie.

«Tu parles encore de fiancée et d'épouse! Après tout ce que je t'ai dit, tu persistes toujours à m'enlever l'âme de mon âme!

«Callippe.

«Ton esprit s'égare, ou bien ton andace ne connaît pas de bornes.

«Lamie.

«Tu ne sais pas qui je suis: Les rochers furent mon berceau; une louve m'a allaitée; j'ai vécu parmi les animaux féroces. Le venin des serpents gonfle mes veines, et l'explosion de ma vengeance brûle tout autour d'elle, et ne s'éteint que dans le sang.

«Callippe.

«Si tes prières ne m'ont point émue, ne compte guère sur tes menaces.

«Lamie.

«Tremble, et n'espère pas piller impunément l'antre de la lionne.»

Doucas, tragédie en 5 actes, est la mise en scène de la prise de Constantinople par les Croisés. Nous

voulons indiquer briévement de quelle manière cet événement bien connu a été manié pour le drame.

L'Empereur Alexius Comnène donne une chasse dans les parties de la banlieue de Constantinople qui ne sont pas envahies par les Croisés. Grand est l'émoi des courtisans, car l'étiquette paraît avoir été violée à leur détriment· Mais le grand maître des costumes, Alexius Doucas survient et les rassure: Il a débattu la grande question avec l'empereur, et il leur annonce l'invitation attendue. Lui-même cependant, il ne se fait pas illusion sur la nullité du maître qu'il sert ainsi. Il y fonde même d'ambitieuses espérances, et s'en explique librement avec l'inpératrice Euphrosyne, femme hautaine et entreprenante. Il lui montre le trône croulant, et elle même au pouvoir de ses ennemis, de l'ancien empereur Isaac qu'elle avait fait détrôner. Il n'y a qu'un espoir de salut, c'est que le trône que Comnène ne sait pas défendre, tombe en des mains amies, et il s'offre pour en devenir le dépositaire. Il répudiera sa femme, épousera Eudoxie, la fille de l'Impératrice, et régnera pour celle-ci et sous son influence. Mais Eudoxie, qui aime Léon Sgouros, un officier des armées de l'Empereur, ne veut nullement se prêter à cette combinaison. Donnée toute jeune en mariage à Etienne, Roi des Triballes, elle avait subi les derniers outrages, et soutient qu'elle ne veut pas recommencer l'expérience.

En attendant les Croisés envoient des députés à Comnène pour lui demander de rendre la couronne usurpée

à son légitime possesseur, Isaac Ange, son frère. A leur voix se joint celle de Marie, la seconde femme d'Isaac, qui décrit les souffrances de l'Empereur aveugle languissant en prison. L'un des députés, le plus jeune de tous, exprime son indignation avec une énergie qui le fait reconnaître par Doucas pour le fils de l'ancien empereur; et afin de se le rendre favorable, et de se ménager les chances de l'avenir, le ministre lui procure secrétement les moyens d'une entrevue avec son père.

Dans la prison le jeune Alexis trouve Eudoxie, qui console le vieillard. Le souvenir de leur ancienne amitié se réveille en lui; il est épris de ses charmes. Il se nomme, et Isaac le conjure de détourner de sa patrie les calamités d'une guerre étrangère. Doucas, pour capter la confiance des Croisés, travaille l'armée en faveur d'Isaac; et Alexis, dupe de son hypocrisie, lui confie son nouvel amour pour Eudoxie, à la main de laquelle cependant les canons de l'église lui défendent de prétendre. Cependant les Croisés, mécontents de l'issue de leur députation, marchent sur Constantinople. L'empereur Comnène, sur les exhortations de Léon Sgouros, qui avait été envoyé par Lascaris, le général des armées, se décide à entrer en campagne, malgré les conseils perfides de Doucas, qui craint le prestige qu'il pourrait gagner par cet acte de vigueur.

A la première rencontre l'empereur prend la fuite. Léon cherche en vain à l'encourager. Les esprits se détachent déjà de lui. L'impératrice, qui a intercepté

une lettre du marquis de Montferrat, l'un des chefs des Croisés, à Marie, la femme d'Isaac, ordonne en vain la punition de sa rivale; nul n'ose toucher à la princesse dont l'étoile paraît se lever de nouveau. Les Croisés approchent pour livrer l'assaut à la ville. Plein de terreur, l'empereur déserte sous l'habit d'un moine. Alors l'impératrice exaspérée, proclame Doucas empereur, en faisant connaître qu'elle lui a accordé la main de sa fille. Mais, plus prévoyant qu'elle, celui-ci refuse le double honneur. Il ne veut pas devenir le but des coups des Croisés vainqueurs. Il fait monter sur le trône Isaac, qui, plein de confiance en lui, remet entre ses mains le sort d'Euphrosyne et de sa fille Eudoxie, et Doucas apaise l'indignation de la première, qui l'accuse de trahison, en lui faisant comprendre qu'il ne pouvait pas autrement ni mieux servir leurs desseins, pourvu qu'Eudoxie veuille les seconder. Mais celle-ci s'y refuse de toutes ses forces. Isaac s'associe, pour gouverner, son fils Alexis, qui se croit dès lors assez fort pour ne pas faire cas des prescriptions de l'église, et aux Chefs des Croisés, réunis pour féliciter les nouveaux empereurs, il annonce qu'il épouse Eudoxie, et la fait monter à côté de lui sur le trône. Mais une voix s'élève pour y mettre opposition; c'est celle du Vicaire du Patriarche. Alexis, hors de lui, déclare ne reconnaître d'autre Patriarche que le Pape. Alors éclate l'émeute sourdement préparée par Doucas. Pour rassurer les Croisés et pour les éloigner définitivement, celui-ci

prend sous sa protection Alexis, et l'impératrice Marie, la femme d'Isaac.

C'est une tour isolée qu'il a donnée pour asile à Alexis. Il s'y rend, et l'étrangle de ses mains; après quoi il va auprès d'Isaac, lui annonce brutalement son forfait, insulte à son impuissance, et le fait mourir de désespoir. Ses affidés le proclament alors empereur. Cependant les Croisés, avertis par l'impératrice Marie, reviennent sur leurs pas. Sgouros, créé généralissime par Isaac après que Lascaris s'est retiré à Trébizonte, exhorte l'Empereur à sauver la ville. Avant de marcher contre l'ennemi, Doucas déclare avoir reçu d'Euphrosyne la main d'Eudoxie. et brise la résistance de celle-ci en lui faisant sentir qu'il tient en son pouvoir la vie de sa mère. Sgouros, tout en devinant et le crime et la violence, n'en considère pas moins de son devoir de verser son sang pour le grand scélérat qui est l'empereur et de qui dépendent les destinées de la patrie. Mais son dévouement est vain: Les Croisés s'emparent de la ville et la livrent aux flammes. Montferrat offre sa main à Marie, et permet à Euphrosyne de se rendre auprès de Comnène fugitif, à Eudoxie auprès de Doucas. Mais celle-ci déclare ne pas être la femme de l'usurpateur. Elle dévoile tous ses crimes, qu'elle avait surpris, ayant assisté, à l'insu du meurtrier, aux derniers instans d'Isaac. Montferrat condamne Doucas à être précipité du haut de la colonne de Théodose, et, sur les prières de Marie, il rend la liberté à Sgouros, le

plus redoutable des ennemis que les conquérants aient rencontrés, n'exigeant de lui que la promesse de ne plus prendre les armes contre les Croisés. Sgouros refuse, et Montferrat lui fait grâce.

Les deux autres tragédies, écrites en Alexandrins rimés, sont empruntées à l'époque de la domination ottomane. *Phrosyne* représente un acte de férocité d'Ali, Pacha de Janina, qui a fait périr dans les flots une noble jeune fille, aimée par son fils Mouktar. La *Vigile* est un tableau dramatique des aspirations du peuple grec pour reconquérir son indépendance. Cette pièce étant, ainsi que les Trente, trop longue pour la scène, parceque toutes les deux offrent des tableaux d'époques entières de la vie nationale, l'auteur a désigné à la fin des volumes qui les contiennent les vers qui peuvent être retranchés à la représentation.

Les comédies sont au nombre de trois, écrites en trimètres. La plus considérable, intitulée *La noce de Coutroulis*, fut d'abord publiée sous le pseudonyme de *Christophane Néologide.* Elle est un jeu littéraire, où l'auteur prétend appliquer aux mœurs et aux conditions de la vie actuelle de la Grèce le cadre de la comédie antique, avec ses chœurs.

Une jeune fille, pour échapper au tailleur Coutroulis, que son père lui destine pour époux, et pour se moquer aussi un peu de lui, lui déclare qu'elle ne l'épouserait que s'il changeait de condition, et s'il réussissait à se faire nommer .... ministre! L'homme simple

prend la chose au sérieux, réclame l'aide de son apprenti, et finit par croire ce qu'il désire. Il distribue déjà des grâces et des emplois, il se l'imagine au moins; il fait des jaloux parmi les plus crédules, excite une opposition et des troubles, il est arrêté. En attendant la jeune fille a été prise dans ses propres filets. Elle a ajouté foi elle-même à l'avénement de Coutrouli, et s'est laissé allécher par l'ambition. Elle l'a épousé. Lorsqu'elle a été détrompée, c'était déjà trop tard.

Ce canevas est d'une simplicité extrême qu'on peut attribuer à l'intention de mieux imiter le plan des comédies antiques. Nous traduisons une des *Parabases*, ou tirades que le chœur déclame en anapæstes lorsqu'il reste seul sur la scène, pour ainsi dire dans les entractes. Nous choisissons ce morceau par ce qu'il a trait à notre sujet même, à la littérature moderne de la Grèce:

«Lorsque tous ceux-ci sortent pour célébrer des noces et pour se livrer à des réjouissances, je n'ai pas cru convenable de me comporter en chœur mal appris, et de tourner avec eux le dos au public, laissant le rideau impertinent vous tomber devant le nez. Je reste donc pour vous dire quelques mots plaisants, et peut-être aussi quelques considérations sérieuses.

«Quand les Muses se taisaient, et que la nuit de la servitude s'étendait sur la Grèce, à chaque corde qui résonnait, à chaque cri qui s'élevait dans le bocage, les cœurs bondissaient de joie, et saluaient tout oiseau croassant comme un rossignol doré du Pinde. Ils accueillaient avec un égal enthousiasme Erophile, Erotocritos ou Méliras. Mais depuis que l'aurore de la liberté nous

sourit en dorant nos montagnes, vous vous êtes, à sa lumière, tournés vers le lucre, vous avez négligé la Muse austère. C'est en vain que ses fils légitimes, les Christopoulos, les Rizos, les Soutsos saluent de leurs accents mélodieux le nouveau jour qui avance; c'est en vain qu'une volée de gais poètes arrive sur leurs pas pour annoncer le printemps qui renaît sur le Parnasse. Vous autres vous êtes sourds à leur voix, glacés à leur apparition; vous n'adorez que la Muse des comptoires; vous plumeriez de sang-froid le cygne de Castalie comme une oie de basse-cour, et de la plume arrachée à son aile pure vous barbouilleriez des contrats hideux de solécismes. Si un insecte, dérobé sous les feuilles sèches et sous l'opprobre de l'anonyme, crie en vomissant l'invective ou des inepties haïes des Muses, vous dressez l'oreille. Mais s'il se montre un poète inspiré, qui porte honneur et gloire à la Grèce, qui sous une enveloppe de fleurs déguise de sages conseils, et vous présente des paroles d'or tressées en vers dorés, vous le laissez s'égosiller comme le coucou dans le désert.

«Mais le sage poète ne demande point de quel côté penche la balance populaire. Il chante, non pour des applaudissements ou pour entendre retentir des hourras! éphémères; il chante comme chante le rossignol, comme la brise qui souffle sur les fleurs, comme la lyre que touche l'archet doré, comme le cœur touché par l'inspiration. Son âme vole loin de vous, vers les hommes d'autres siècles, vers les nobles poètes qui dans les temps glorieux étaient soumis à de nobles juges, et obtenaient des éloges, des couronnes d'or et des honneurs enviés par des Rois. Elle se reporte aussi avec amour vers les générations futures qui, non travaillées par l'envie, non dominées par des passions basses, déposeront sur

la pierre inanimée du chantre la couronne de laurier et le tribut tardif mais juste d'une sincère appréciation.

«Néanmoins le poète qui nous fait paraître devant vous dit aussi ces mots pour sa justification: S'il a, dit-il, rangé des trimètres et forgé des anapæstes, ce n'est pas le défaut ou la peur de la double désinence qui l'y ont forcé. Il peut comme tout autre poussin des Muses atteler des paires de syllabes, et s'entend aussi bien qu'eux à entasser, à défaut d'idées, des terminaisons en *ment* et en *té*[1]). Mais il dit que dans les touffes des lauriers immortels qui bordent la fraîche fontaine de Castalie, il a trouvé la flûte brisée et muette de la poésie antique, jetée là avec colère depuis que de nouveaux Marsyas l'ont profanée. Il l'a recueillie, et cherche à lui donner un nouveau souffle, bien convaincu qu'un seul des doux sons de cette flûte sera bien plus agréable à l'ouie fine des neuf sœurs courroucées que toutes les cornemuses discordantes qui les assourdissent.»

Nous voulons aussi donner un échantillon du dialogue:

«Misthophas (entrant).

«Serait-il ici le très-noble seigneur Coutroulis?

«Coutroulis à Strovilis (son apprenti).

«Qu'est-ce que cet homme?

«Strovilis (à part à Coutroulis).

«Ne le reconnaissez-vous pas? C'est Misthophas, autrefois officier sanitaire à Syra.

«Coutroulis.

«Oui, c'est bien cela; c'est moi qui lui ai taillé, il

1) *ία* et *άζει*, en grec, des rimes faciles.

y a trois ans, son premier pantalon de costume européen. Il payait bien.

«Misthophas.

«Seigneur Coutroulis, que je suis heureux de vous revoir!

«Coutroulis.

«Oh, Monsieur!

«Misthophas.

«A peine ai-je su votre arrivée, que je me mis à votre recherche. Ce n'est qu'à présent...

«Coutroulis.

«Puis-je faire quelque chose pour vous, Monsieur?

«Misthophas.

«Il n'y a que vous qui le puissiez, et croyez-moi, je n'ai jamais recours à un autre.

«Coutroulis.

«Tout à votre service. Vous n'avez qu'à me donner vos ordres.

«Misthophas.

«Des ordres? Oh! Permettez-moi de vous adresser mon humble prière. Vous savez que notre gouvernement inique, injuste et despotique, ce gouvernement qui dévore le peuple, m'a destitué, il y a un an. Et pour quelle raison? Parceque, libéral et humain, j'ai reçu en libre pratique un navire qu'on prétendait suspect, recevant aussi, a-t-on dit, dans ma poche quelques misérables écus. Eh quoi? Devais-je repousser méchamment les prières de pauvres malades, ou les preuves de leur reconnaissance? Et c'est pour cela qu'on m'a pris ma place et mon traitement, et que je mène une vie misé-

rable et non rétribuée. Le monstre de la pauvreté m'a terrassé, me déchire à belles dents, et m'a déjà enlevé la fraîcheur de mon teint, mon heureux enbonpoint, les douceurs de mon double déjeuner et de mon souper, mon nectar mousseux de Champagne, et jusqu'à ce vieux compagnon (montrant sa redingote) qui m'abandonne, blessé en cet endroit et en celui-là.

« Coutroulis.

«Ah! je comprends. Vous voulez vous faire un nouveau vêtement. Je possède les dernières façons de Londres. Vous verrez comme je vous le ferai. Il n'aura pas un pli; il sera comme moulé sur vous.

« Misthophas.

«Hi hi! Comme vous badinez agréablement! Hi hi!

« Coutroulis.

«Mais pas du tout. Je suis le seul à recevoir tous les journaux de modes. Et qu'est-ce que cela vous côute? Si les autres vous demandent trois aunes d'étoffe, je n'en veux que trois et demie, moi; s'ils se font payer cent drachmes, je ne vous en prendrai que cent-vingt. Mais aussi quel habit ne vous ferai-je pas! Quelle coupe irréprochable! Veuillez-bien me tourner votre dos, me tendre votre bras droit et votre jambe gauche pour que je prenne mesure.

« Misthophas.

«Hi hi hi. Maintenant vous vous raillez de moi.

« Coutroulis.

«Mais non, mais non. Je disais . . .

» Strovilis (à part à Coutroulis).

«Mais, Monsieur, prenez garde. Le tailleur oublie le ministre.

« Coutroulis (bas à Strovilis).

« Ah diable! Mais, vois-tu, le sang de tailleur ne se change pas aisément en *ichor* ministériel. (A Misthophas.) C'est bien, mon cher Monsieur Misthophas; trêve de plaisanteries. Sachez que toute ma faveur vous est acquise. Dites-moi quelle place vous voulez avoir, et je vous la donne, si elle est encore disponible.

« Misthophas.

« Mon vénéré protecteur et mon bienfaiteur, la Grèce a-t-elle jamais vu des jours plus glorieux que ceux de votre ministère? Grâce à vous, ce siècle sera l'âge d'or. Quant à moi, je louerai toujours votre nom à jamais célèbre, si les rênes d'une sous-préfecture . . .

« Coutroulis.

« Des sous-préfectures, je crois en avoir encore trois ou quatre. Vous pouvez choisir.

« Strovilis (à part).

« Il n'y va pas de main morte, ma foi. Il serait un vrai Ministre qu'il ne mentirait pas d'avantage.

« Misthophas.

« Excellence, d'autres peuvent être plus capables que moi: nul ne sera plus reconnaissant.

« Coutroulis.

« Mon cher M. Misthophas, voulez-vous bien me dire: Possédez-vous toujours ce vin muscat, cet excellent vin de Chypre, vous savez?

« Mistophas.

« Je n'en ai plus, mais je sais où le trouver. J'allais justement vous prier d'en agréer deux petits tonneaux, que vous boirez à ma santé.

« Coutroulis.

« Pourquoi vous déranger? Mais dites-moi, je vous prie, votre bois d'oliviers prospère-t-il toujours? Il est magnifique. De quelle pureté est l'huile qu'il produit!

« Misthophas.

« Il est toujours tel que vous le connaissez. Si vous daignez goûter de ses produits, je me permettrai de vous envoyer quelques olives confites, qui sentent comme du musc, et une jarre d'huile.

« Coutroulis.

« Oh! Je vous remercie bien. Je sais que vous êtes toujours magnifique en tout. Cependant, avant que nous ne choisissions la place, je désirerais bien, M. le sous-préfet, entendre un peu le système d'après lequel vous vous proposez de gouvernez les bienheureux peuples.

« Misthophas.

« Mon système est simple et d'application facile: Soumission aveugle et servile à vos ordres.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Toujours et en tout je protégerai, non point les intérêts d'un basse populace, mais ceux de mon ministre.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Je me ferai aider par les petits satrapes des provinces, et les aiderai à mon tour, pour forcer le peuple imbécile à payer et à obéir.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Aux votes, aux élections, je remuerai ciel et terre, j'emprisonnerai, je rouerai de coups, j'imposerai des amendes, et par tous les moyens légaux ou extra-légaux je ferai que l'élu de mes administrés soit toujours votre Excellence.

« Coutroulis.

« Digne magistrat.

« Misthophas.

« Et s'il arrive des revenus fortuits ou casuels, des dons de gratitude ou des arrhes d'avantages à obtenir, j'en ferai le partage équitable, le célèbre partage du lion, cinq pour moi, dix pour votre Excellence.

« Coutroulis.

« Digne, très-digne magistrat! Oh mon très-cher! Depuis combien de temps nous nous connaissons! Comme je me rappelle cette bague que vous portiez alors, et que j'admirais tant! C'était une émeraude et les trois Grâces y étaient gravées. Œuvre antique! Vous rappelez-vous comme elle était belle?

« Misthophas (à part).

« Adieu, toi aussi, ma bague. (A Coutroulis.) Certainement, ô certainement. Mais à moi cette bague est inutile. Vous êtes un connaisseur d'objets d'art. On dit qu'elle est d'un très-beau travail.

« Coutroulis.

« C'est un chef-d'œuvre.

« Misthophas.

« Vous me rendriez heureux si vous vouliez l'accepter. Votre noble doigt lui servira d'ornement.

« Coutroulis.

« Jamais.

« Misthophas.

« Vous ne m'aimez pas.

« Coutroulis.

« Jamais. Pourquoi vous priver . . .

« Misthophas.

« Vous m'insultez.

« Coutroulis.

« Soit donc; je la porterai en souvenir de vous.

« Strovilis (à part).

« Mon maître thésaurise à merveille. Il est passé maître en métier de ministre.

« Misthophas.

« Je m'en vais, Excellence, et j'attendrai le haut brevet. Vous serez content de votre serviteur, et vous verrez que je n'oublie jamais mes obligations.

« Coutroulis.

« Je vous remercie.

« Strovilis.

« M. le sous-préfet est une éponge. Que nous l'ayons un peu pressuré, cela lui fait du bien. »

Le *mariage d'Archontoula* est une petite comédie de mœurs, dont un habitant de province, ignorant des habitudes et des manières de la capitale, fait tous les frais.

La troisième pièce, aussi courte que la précédente, est intitulée *la visite de Jupiter.* Du fond de la planète où il vit exilé, le père des Dieux et des hommes a entendu un poète pédant chanter chaque nuit les attraits d'une jeune fille, qu'il dit plus belle que Léda ou que Sémélé. Jupiter continue à être à quelques égards aussi curieux que par le passé. Il descend sur la terre pour voir cette merveille. Il y est rejoint par son fidèle Mercure, voit la jeune Athénienne, et la trouve digne des éloges de son chantre, digne surtout de ses propres faveurs. Il essaie de la tenter par l'étalage de tous les trésors et de tous les biens matériels qu'il peut lui offrir. Mercure endort la belle, et les chœurs des Dieux se présentent à elle dans ses rêves, et cherchent à l'attirer par leurs chants et leurs danses. Elle en est fascinée. Mais les chants d'église qui à minuit de Pâques arrivent jusqu'à elle, et lui parlent de biens d'un ordre supérieur, la ramènent à des sentiments plus élevés. Son honnête amour pour le jeune et pauvre poète prend le dessus, et elle finit par accepter sa main.

A ces drames nous ajoutons le contenu du 5e volume des Oeuvres complètes. Il contient les traductions métriques d'Antigone de Sophocle et de trois comédies d'Aristophane. Le traducteur s'est attaché à suivre tant dans le dialogue que dans les chœurs les rhythmes des originaux, en substituant, d'après le système qu'il a adopté, les syllabes accentuées aux syllabes longues. Il fait précéder ces traductions d'une longue dissertation,

où il développe sa théorie à ce sujet, et sur le rapport de la prosodie ancienne et moderne de la langue grecque.

Les deux volumes suivants (le 6e et le 7e) contiennent une traduction métrique de la Jérusalem du *Tasse*, où l'*ottava rima* a été scrupuleusement respectée.

CHAPITRE IV.

J. R. RANGABÉ. — CLÉON R. RANGABÉ. ÉMILE R. RANGABÉ. — J. R. RANGABÉ.

J. R. RANGABÉ.

Nous avons vu Jacques Rizo RANGABÉ, le père d'Alexandre, dont nous venons de parler, figurer avant la révolution comme poète-traducteur hors ligne, et se distinguer depuis parmi les hommes qui ont honoré la littérature de leur pays par leurs travaux érudits.

Alors encore il n'a pas renoncé à la poésie. En même temps qu'il travaillait aux *Hellenica*, il continuait à lui consacrer une partie de ses loisirs. Il écrivit deux tragédies en vers rimés, intitulées «*Coressus* et *Alexandre de Phérae*» et traduisit «Andromaque» de *Racine*. La précision de son style, la beauté de sa versification, ne se sont pas démenties dans ces derniers travaux; mais

ses pièces originales n'ont, au point de vue de l'invention, qu'un mérite secondaire, étant coulées dans le même moule que celles du théâtre français qu'il a traduites. L'économie en est irréprochable, mais sans un vif intérêt dramatique, et le dialogue et l'action, toujours convenables, manquent d'inspiration et de caractère. Elles ne s'écartent en rien de l'allure conventionnelle des tragédies classiques, dont la raide monotonie n'est rachetée que par le génie des grands poètes.

Une autre pièce, intitulée *le retour de Muses*, est supérieure de ton aux deux premières. Elle est allégorique, et respire le plus ardent patriotisme. C'est le chant de la délivrance mis en drame: Par un décret des Dieux la Grèce est libre, les Muses reviennent sur l'Hélicon, conduites par Apollon et par Minerve. Témoins de leurs transports pour leur rapatriement, l'Envie et la Discorde en sont furieuses. Elles soufflent la division entre les divinités qui président au chœur des neuf sœurs, et la montagne sacrée retentit de clameurs de guerre intestine. L'Olympe s'en émeut; Jupiter prononce son arrêt, le nom du premier Roi de la Grèce est écrit en lettres de feu au ciel, et les deux monstres sont à jamais foudroyés dans le Tartare. Le langage de cette pièce est digne et élevé, et la versification aussi correcte et aussi soignée que dans toutes les œuvres du poète. Les chants qui y sont intercalés sont des morceaux lyriques d'une grande beauté.

Ce petit drame débute ainsi:

« Apollon.

« Voici devant nous notre divin Hélicon, notre séjour bien-aimé. Nous en avons été privés, nous avons erré loin de lui pendant de longs siècles; nous foulons enfin de nouveau sous nos pieds son sol sacré. Reconnaissez cette terre glorieuse et belle entre toutes, la terre de notre choix. La nature y a établi son trône, et nous l'avons couronnée des rayons de notre lumière. Elle est la mère vénérable des Dieux, des grands rois, des sages et des héros. Le destin nous en a bannis; voilà qu'il nous sourit aujourd'hui, et que la lance de Mars et l'égide de Minerve nous ouvrent de nouveau le chemin de la Grèce. Gravissons ce sommet qui nous est si cher, et nous y retrouverons nos anciennes jouissances. Élevez vos voix mélodieuses, et commencez vos hymnes sacrées: reprenez ces chants qui vous ont autrefois fait triompher des Sirènes. Je vous écouterai avec délices et je vous accompagnerai des accords de ma lyre.

« Calliope.

« Eh quoi? quelle est cette contrée inconnue et déserte? Tu nous trompes, ô mon frère, ou bien tu t'abuses toi-même. Apollon, tire-moi de ce doute affreux: Jupiter nous aurait-il envoyés à un nouvel exil? Tu appelles Hélicon cette montagne sauvage, et tu veux voir la Grèce dans ce chaos? Où sont ses beaux paysages, ses forêts, ses bocages sacrés? Comment ne reste-t-il pas une trace de son ancienne splendeur? Je cherche partout ici la Grèce et ne trouve que l'image du Tartare; je cherche ses villes, des temples, des théâtres et des stades, et ne vois que des monceaux de ruines informes. Nulle part ses chefs-d'œuvre, les monuments de sa gloire ne frappent ma vue, et un vaste désert

s'étend devant moi, couvert de ténèbres et plongé dans le silence. Où est Homère, où est Pindare, où sont ses hommes renommés? N'ont-ils pas laissé au moins des descendants, successeurs de leur grandeur? Athènes, Sparte, Thébes, tout a disparu? Dis-nous, Phébus, où nous as-tu conduits?

«Apollon.

«Ton étonnement, chère sœur, est justifié; mais sache que tu cherches en vain la Grèce que tu connaissais, le séjour de l'antique gloire. Non, il ne reste pas trace de ce que nous voyions autrefois, et la Grèce n'est aujourd'hui qu'un cadavre inanimé et privé de son ancienne parure. C'est notre exil, c'est notre absence qui l'a changée en désert.

«Clio.

«Je connais ses souffrances et toutes les tristes vicissitudes par lesquelles elle a eu à passer. Depuis plusieurs siècles elle gémit enchaînée, courbée sous un barbare, et elle a tout perdu. C'est bien notre départ qui lui a porté le coup mortel.

«Apollon.

«Notre retour va la rappeler à la vie et à son ancienne grandeur. Les maux que la tyrannie lui a infligés disparaîtront sans laisser de traces. Voyez, déjà la terre fleurit sous nos pas; notre regard rajeunit sa face; touché par nos mains le cadavre respire, et à notre souffle la nuit se dissipe. Les ossements de nos adorateurs se raniment à notre apparition.»

Un travail du même auteur qui date de cette époque et peut compter comme un chef-d'œuvre dans son genre est la traduction de l'*Énéïde* en hexamètres. Lorsque

son fils eut essayé pour la première fois de ce vers, J. R. Rangabé, habitué à la mélodie du tetramètre alexandrin, se refusait à admettre la possibilité de faire revivre le vers de l'épopée antique, et ne voyait pas beaucoup plus en lui que de la prose légèrement cadencée. Cependant, s'y étant graduellement familiarisé, il finit par s'en éprendre au point de vouloir l'employer pour traduire Virgile. Il le fit avec cette consciencieuse exactitude et cette perfection soignée qui caractérisent tout ce qui est sorti de sa plume. Il ne se départ sur aucun point des règles pour ce genre de versification, et, à part l'absence ou au moins la grande rareté des spondées, qui tient à la nature du grec moderne, il ne se permet aucune de ces licences qui sont l'excuse et la preuve de la faiblesse. Avec une intelligence parfaite de l'esprit de Virgile, il a su donner à ce vers grave le caractère propre à la manière un peu recherchée de l'imitateur d'Homère. La traduction de *Théotokis* en grec ancien était un tour de force qui fait honneur à sa vaste érudition, mais qui ne pouvait pas avoir d'autre but. Celle-ci au contraire ajoute à la littérature grecque moderne un rare trésor, et l'enrichit d'une des plus glorieuses productions de l'antiquité, en indiquant la manière dont ces magnifiques conquêtes doivent être faites. Convaincu que le traducteur, surtout celui d'une œuvre poétique, n'a pas à rendre seulement la pensée de son auteur, mais aussi la forme dont cette pensée est revêtue, et qui est à la poésie ce que la couleur est à la

peinture, il s'est attaché à reproduire l'Énéïde vers par vers, beauté par beauté, et il l'a fait avec plein succés, en un style aisé et coulant, pour lequel il profite habilement et sans effort de toutes les richesses qu'il est permis au grec actuel de puiser à la langue classique.

Cette traduction, supérieure à celle de Pope et de Barthélemy en ce qu'elle est plus fidèle et plus proche de son grand original, peut soutenir la comparaison avec celle de Voss, sur laquelle elle a même l'avantage d'un langage plus naturel.

CLÉON et ÉMILE R. RANGABÉS.

Afin de compléter un tableau de famille, nous ajouterons ici un mot sur Cléon R. Rangabé, fils d'Alexandre, déjà cité comme auteur d'un traité sur la vie privée des Grecs aux temps homériques. En poésie, il a écrit de charmantes *pièces lyriques*, qui brillent par leur originalité, et accusent un grand fond de sensibilité. Epris de la langue ancienne, convaincu que l'idiôme moderne va au-devant d'elle, mais pas assez vite à son gré, il a cru pouvoir, dans ses compositions poétiques, anticiper sur les progrès à venir, et se permet d'y admettre des formes et des tournures qui sont correctes d'après la grammaire, mais qui, n'étant pas encore suffisamment sanctionnées par l'usage, font, aux yeux de quelques critiques, du tort à la souplesse de son style.

Il a aussi écrit, partie en prose partie en vers blancs, un poème dramatique dont *Julien* le Parabate est le

héros. Mécontent de son œuvre, il ne l'a pas publiée. Ceux qui l'ont vue savent que si elle pèche un peu par la forme, et surtout par la surabondance des pensées, elle peut, s'il trouve jamais le temps de la remanier, pour mettre un frein à ses hardiesses et pour la réduire aux limites que l'art prescrit, compter un jour parmi les principaux produits de la nouvelle littérature dramatique de la Grèce.

Les devoirs sérieux du service public ont de bonne heure arraché Cléon R. Rangabé aux Muses, qu'il paraît très-bien doué pour servir avec plein succés. Nous faisons suivre un exemple de sa poésie lyrique:

«Les visites de l'âme.

«Une âme venait, ce matin même, de quitter la terre. A peine la nuit avait-elle détaché sa noire chevelure, et semé de diamants les cieux sombres, que l'âme desira entendre encore une fois la voix de sa mère, et pleurer auprès de ceux qui lui étaient chers. Elle commença sa longue descente, ayant soin de ne pas se brûler les ailes à quelque flamme du ciel.

«La maison paternelle était plongée dans les ténébres, et le vent sifflait dans les platanes dénudés. Le chien de garde poussa soudain un cri plaintif et le bois craqua dans le foyer. La flamme jumelle de deux bougies éclairait un cercueil. Une jeune fille y était couchée, un bouton de rose brisé par la tempête. A côté d'elle pleuraient ses parents réunis.

«Un léger bruissement se fit entendre au dessus de leurs têtes. C'était l'âme qui avait pénétré auprès d'eux. Elle reconnut son corps, pâle dans le linceul, et déposa

un baiser sur ses lèvres. Elle vit sa mère qui, échevelée, en proie au désespoir, s'était jetée sur le corps, et demandait aussi la mort par de ferventes prières.

«Elle vit son père pleurer et courber sa tête blanche sous la douleur, et sa sœur se refuser aux douceurs du sommeil, et déchirer ses fraîches joues. Quant à ses petits frères, ils jouaient dans un coin. Hélas! Ils l'avaient oubliée, bien qu'elle manquât d'un jour seulement.

«Elle revint après quelque temps. Son beau corps gisait déjà dans le sein froid de la terre. La pluie le fouettait, l'aquilon le glaçait dans sa tombe. Une douleur tranquille et muette avait remplacé le désespoir premier. Rien n'indiquait plus l'évènement de la mort, et tout avait repris sa marche d'autrefois.

«Elle revint encore. Un bruit de rires et d'instruments de musique attira son oreille lorsqu'elle descendait. On donnait un bal dans leur maison, remplie, à l'occasion de la fête, de fleurs et de lumières. Sa sœur, pleine de gaîté, s'abandonnait au bras d'un danseur, et était des premières à se livrer au vertige bruyant de la valse.

«Seule sa mère avait encore quelque peine à sourire. L'âme versa une larme et s'envola au ciel, sans jamais, à tout jamais, reprendre le chemin de la terre. Dans les régions de l'éternelle joie, dans ces prés toujours fleuris, qui respirent le bonheur, elle se tient à l'écart, et voit en silence les autres âmes jouir de la béatitude.»

A cette belle élégie il a mis pour épigraphe ces deux vers d'Homère, qui sonnent comme un ricanement:

«Même Niobé à la belle chevelure s'est souvenue de son dîner.» Il. XXIV, 602.

«Ce n'est pas l'estomac vide que les Achéens porteront le deuil des morts.» Il. XIX, 225.

Le frère cadet de Cléon, Emile R. RANGABÉ, qui faisait son apprentissage dans l'armée prussienne et y avait atteint le grade d'officier, a été enlevé par une mort prématurée aux brillantes espérances qu'il donnait à sa patrie. A la suite de son *journal* de la part qu'il a prise à la guerre de 1870 on a publié des fragments poétiques sortis de sa plume, qui prouvent qu'il possédait les dons de l'imagination et tous les talents qui en auraient fait un poète distingué. Dans ces premiers produits d'une muse qui s'essaie, la langue est belle et figurée et la versification riche et originale. Le fragment inachevé dont nous donnons la traduction suffira pour montrer ce qu'on pouvait attendre de sa verve si le destin l'avait épargné.

I.

«Les rayons dorés se livrent à leurs ébats secrets avec la rosée cachée dans les feuilles. Les mois de l'hiver sont passés; un doux soleil réchauffe les cœurs.

«Quand une brise embaumée passe sur les prairies, qui est-ce qui consent à s'enfermer comme dans une cage? Quelle âme aussi, qui se sent à l'étroit dans son corps, ne supporte pas alors plus légèrement ses peines?

«Là bas, des jeunes filles, les cheveux flottant sur les épaules, se livrent à des danses. Mais pourquoi la fille de Stavros se tient-elle à l'écart? Qui cherche-t-elle des yeux?

«Elle a vu seize fois le mois de mai orner les collines de fleurs. Croit-elle que les chants ne conviennent qu'aux années de l'enfance?

«Elle rougit! Ah! voilà la vérité qui se fait jour.

Que voit-elle dans le buisson? Elle y rencontre un regard aigu comme la dent du serpent, et qui mord le cœur.

«La jeune fille va au buisson pour y cueillir une fleur blanche, sans penser aux épines. Un jeune homme, le teint halé des feux du midi, sort du buisson et se tient auprès d'elle.

«Elle le prend par la main et lui dit: «Te voilà, tu es venu tarir mes larmes, dont la source jaillit toujours dans mon cœur.»

«Le jeune homme la couvre de baisers enflammés: «Quand je ne suis pas près de toi, la lumière de ma vie est éteinte. La lumière pour moi, c'est un de tes regards.

«Si je touche tes lèvres, ma tête s'embrase. Je veux que nos deux âmes s'unissent, et mon mal redouble.

«Si tu veux sauver ton ami, consens à venir seule, le soir, sur la montagne déserte du Loup. Tu m'y donneras les félicités du paradis.»

«La rougeur pudique couvre les joues de la jeune fille. Elle tremble dans ses bras robustes. Il priait en paroles de flamme, et elle a promis.

«Sur le toit de Stavros s'abat une chauve-souris. Une chauve-souris! c'est un oiseau de malheur. Où il vole, il annonce des désastres et des douleurs.

«Vois comme tes trois frères t'épient cachés sous les arbres. «Malheur, s'écrient-ils au Clephte sur le rocher du Loup.»

II.

«Les tempêtes qui passent bouleversent le sein des mers. Les joies des hommes sont bouleversées par leurs passions.

«Les ténèbres couvrent déjà la montagne du Loup. Le vent se tait. Tout ici est désert le matin, tout y est désert le soir.

«Mais non; voyez! Deux figures humaines s'avancent lentement. Déjà elles se cachent dans l'ombre. L'œil ne peut plus les découvrir.

«Les voici. Observons-les. C'est toi, malheureuse Marigo. Tu t'avances, et c'est lui qui te guide. Je tremble pour toi.» . . . .

CHAPITRE V.

COUMANOUDÈS. — ORPHANIDÈS. — CARYDIS.

COUMANOUDÈS.

Un littérateur qui eût été un des meilleurs poètes s'il n'était un des philologues les plus distingués de son pays, est Etienne COUMANOUDÈS de Philippopolis en Macédoine, le savant professeur de lettres latines à l'université d'Athènes. Ses travaux archéologiques honorent non seulement la Grèce, mais la science en général.

Avant de s'y livrer exclusivement, il avait cultivé les Muses, et fut pendant les premières années de sa jeunesse un de leurs favoris. Il a écrit plusieurs poésies fugitives, marquées au coin d'un esprit fin et d'un goût épuré au contact de l'antiquité, qui pour lui n'avait pas de mystères.

Son plus long ouvrage poétique, dont il n'a publié que des fragments, est intitulée Stratis Calopicheiros. C'est l'Odyssée d'un enfant du peuple, dont les aventures n'ont rien de bien merveilleux, dont les idées et même les principes sont peu fixes et rien moins qu'élevés. Pauvre et délaissé, il ne cherche que les moyens de gagner sa vie, et les prend comme ils lui viennent. Ainsi que le commun des hommes, il est guidé par les impulsions du moment. Il aime le bien d'instinct, ce qui ne l'empêche point de faire souvent le mal. Il n'est ni un scélérat, ni un martyr de la vertu; c'est un homme, ou plutôt un gamin des plus ordinaires, peu digne d'être pris pour le héros d'un poème. Aussi ne l'est-il point en effet. Son histoire n'est que le fond sur lequel le poète a brodé une foule de digressions très-spirituelles, et qui font la véritable valeur de son œuvre. Le vrai héros est le poète lui-même, et celui-ci se montre toujours animé des principes les plus nobles, des sentiments les plus élevés. A chaque page éclatent les qualités de son cœur épris de la vertu, et la délicatesse de son esprit cultivé. On y trouve le patriote enthousiaste, le critique subtil, l'artiste éclairé, le satirique mordant, et le poète plein de grâce et de verve, et l'on s'attache bien plus à lui qu'à son jeune et obscur vagabond. Sa poésie est pleine de grâce et de malicieuse gaîté. Plusieurs de ses traits pourraient être avoués par la Muse d'Aristophane. Sa langue est souple et belle, et il en sait habilement exploiter toutes les richesses, depuis les

simples fleurs du dialecte populaire, jusqu'à ces nobles trésors que le génie du grec-moderne lui permet d'emprunter à l'inépuisable dépôt de l'antiquité.

Le vers qu'il a choisi pour ce poème est le trimètre iambique, et nous ne pouvons pas dire qu'il en ait toujours évité le danger, qui consiste, ainsi que nous l'avons déjà indiqué (p. 76), en ce que, par sa trop grande mobilité, il entraîne souvent la pensée, surtout lorsque la césure n'est pas rigoureusement respectée. Ses négligences à cet égard ont jusqu'à un certain point une excuse dans la tendance comique du poème. Coumanoudès a été du reste le premier à les abjurer et à les condamner plus tard à l'occasion d'un concours poétique[1]), dont il était le rapporteur.

Un poème épique eût exigé un vers moins léger que le trimètre. Le poète ne l'ignore point; aussi s'est-il laissé guider à son choix moins par la forme que par le fond de sa composition, qu'il n'a affublée du dehors d'une épopée qu'en guise de parodie. Voici comment il s'exprime dans le poème sur les règles techniques violées par lui de propos délibéré:

«Malheur à vous, inhabiles pâtissiers, à vous, cuisiniers corrupteurs du goût public! Vous me dites de me garder soigneusement des exceptions. Eh bien, et Homère n'est-il par tout entier une exception placée au début des siècles! O vous, maigres compilateurs de quelques règles futiles, vous croyez m'atteindre par vos critiques? C'est Homère que vous critiquez.»

1) Année 1866.

Sur sa langue il dit ailleurs :

«Que ma langue n'effarouche personne. Elle descend, il est vrai, quelquefois jusqu'aux bas-fonds où le peuple se tient. Et vous et moi ne faisions-nous pas jusqu'hier encore partie de ce peuple? Pourquoi nous pavaner aujourd'hui dans la noblesse inflexible de mots travaillés au tour, et terminés par un *n* ou par un *s?*»

Il parle enfin ainsi qu'il suit du vers qu'il a employé:

«Faites attention à mes ïambes. Ce vers n'est pas aussi nouveau que vous pouvez le croire. Sur les montagnes il a retenti dans la bouche des clephtes, et il sonne agréablement aux oreilles habituées à l'harmonie de notre langue... Si l'ïambe convient ou non à une narration épique, je vous prie de ne pas trop vous en inquiéter. Avons-nous dans la vie tellement tout réglé selon les convenances pour être en droit d'exiger la même exactitude de nos vers?»

ORPHANIDÈS.

Théodore Orphanidès, originaire de Smyrne, étudia à l'université de Paris les sciences naturelles, et surtout la botanique, qui avait le plus d'affinité avec la tendance poétique de son esprit. Comme Gœthe, il chantait la nature, dont il pénétrait les mystères. Professeur de botanique à l'université d'Athènes, il fit une étude approfondie de la flore hellénique, explora les recoins les plus reculés du sol classique, et enrichit la science de nouvelles découvertes, qui sont de précieuses additions à l'ouvrage de Siebthrop.

Comme poète, Orphanidès a écrit un grand nombre

de pièces lyriques qui respirent le patriotisme, et quatre poèmes épiques, dont l'invention témoigne d'une vive imagination, et d'un véritable sentiment dramatique. Dans ses descriptions on devine l'amateur et le connaisseur de la nature. Il s'est formé à l'école des Soutsos, et surtout d'Alexandre. Son *Apatris* (l'homme privé de sa patrie) est un écho de l'*exilé* de l'un et de l'*errant* de l'autre. La *tour de Pétra* est écrite en hexamètres très-corrects et très-soignés. C'est le récit de vicissitudes plus romanesques que probables d'un jeune Grec, qui poursuit jusqu'en Italie celui qui a séduit et assassiné sa fiancée. Découvrant que son rival est un échappé du bagne, il le fait arrêter, se constitue son bourreau pour assouvir sa vengeance, et va ensuite s'enfermer dans un couvent. Ce sont les détails de ce poème qui méritent surtout des éloges. *Chios esclave*, le troisième poème, est aussi écrit en hexamètres. Il traite de l'époque où les Génois étaient maîtres de l'île, et a pour sujet les amours coupables de la fille d'un zélé patriote pour le fils d'un des oppresseurs de son pays. Le quatrième poème enfin, *le St. Minas*, écrit en stances rimées, est un tableau tiré des scènes de massacre et de dévastation dont la même île a été le théâtre pendant la guerre de l'insurrection grecque. Cette composition, qui contient des beautés recommandables, a le défaut commun à toutes celles qui traitent d'un épisode choisi dans une grande catastrophe. L'intérêt général absorbe et tue l'intérêt particulier.

Dans un autre domaine aussi, dans celui de la poésie satirique, Orphanidès a marché sur les traces d'Alex. Soutso, et c'est là qu'il a eu ses plus grands succès. Il a rédigé, l'une après l'autre, deux revues en vers, consacrées à la satire politique, et intitulées, l'une *la Ménippée*, l'autre *l'Archer*. C'étaient les prémisses de sa Muse. Son goût et son jugement politique n'y avaient pas encore acquis toute leur maturité, et malgré la verve dont on y voit déjà briller les premiers éclairs, il est encore trop servilement attaché à son modèle, dont il imite, comme cela arrive d'ordinaire, plus encore les défauts que les beautés.

C'est plus tard seulement qu'il a acquis toute son originalité. Ayant épuré sa poésie des personnalités blessantes, il l'a élevée à la dignité de la satire des mœurs, pétillante de gaîté et de bonne humeur. Ses deux poèmes, *Tiri liri* et *Jotas*, écrits en vers coulants et beaux et en une langue correcte et facile, sont remplis de traits d'esprit et de saillies amusantes. Ils ont le caractère trop national pour qu'il soit possible de les faire apprécier par une traduction.

Voici par quels mots il commence son *Tiri liri.*

«O Muse, accours à mon aide; je suis en danger de mort; ma tête est sur le point d'accoucher. O ma divine sage-femme, prête-moi ton aide pour que l'enfant ne soit ni boiteux ni difforme. Je ne suis pas un fils de Saturne; je crois par conséquent inutile que tu t'armes d'une hache pour me fendre le crane. Laisse la nature faire son œuvre; et si au lieu de Minerve c'est

Momus qui en sort, bénis toujours le nouveau né, et ta bénédiction sera une loi pour son avenir.»

Ce que le poète chante dans ce *Lutrin* grec, c'est une chasse mémorable, qui aurait mis en émoi toute l'île de Syra. Il interpelle ainsi cette île.

«Salut, île aride! toi qui attires les fainéants de la capitale; tu nourris dans ton sein les belles sirènes qui séduisent les épouseurs par les chants argentins des écus. Salut! Les arômes de la poix parfument ton atmosphère. Tes citoyens se livrent souvent des combats pour une obole. Salut la plage stérile, salut le rocher des rochers. Si Phérécyde est mort autrefois sur tes côtes, couvert de vermine, on y gagne aujourd'hui des fortunes, et plus d'un est venu secouer dans ton marché la vermine de son manteau. Salut... — Halte-là, s'il te plaît; me dites-vous en colère; tu ne nous a pas promis de chanter les salutations de Syra avec le ricanement d'un Satyre, mais bien de nous parler du coucou. Cesse donc, et entre honnêtement dans ton sujet. — Avec plaisir, seigneurs; et que je devienne un coucou moi-même s'il m'arrive encore une fois d'oublier mon coucou.»

C'est en effet un coucou qu'il se propose de chanter. A Syra, qu'il représente en exagérant comme entièrement dénudée d'arbres, et comme par conséquent n'étant jamais visitée par un oiseau, le bruit se serait répandu que le cri d'un coucou a été entendu. Toute la population mâle est aussitôt sur pied. Tous veulent courir à cette chasse inespérée. C'est aux incidents de la chasse, aux préparatifs, aux discussions auxquelles elle donne lieu, que le poème est consacré. Un de ces in-

cidents, l'arrivée d'un bateau d'Athènes, donne lieu à une nouvelle digression. Les chasseurs laissent là leurs préparatifs et courent au port apprendre des nouvelles:

«D'autant plus que le bruit avait couru que... un tel, j'oublie son nom, un homme depuis long-temps éteint dans le souvenir public, revenait tout d'un coup au timon, avait mis le cap sur le ministère, et que le port du succès s'ouvrait devant lui.

«Un certain Sinbad le marin de la politique me disait l'autre jour que quiconque jette l'ancre dans ce port ministériel est saisi d'émotions délicieuses, car la nature tout autour est pleine de charmes. Le sable est profond sur la plage, et ses grains sont de l'or. Pendant les jours de calme, les zéphyrs y répandent des parfums et la douce odeur de l'encens; lorsque l'inondation arrive, on voit jetées sur la plage des décorations d'États étrangers; s'il arrive une averse favorable, il y pleut des grades, des honneurs, des croix et tous les trésors de Crésus.

«Cependant ce pays de délices a aussi son mauvais côté. Tandis que son ciel est serein, et que ses bienheureux habitants rêvent tous les biens du Paradis, tout d'un coup le tonnerre retentit, la foudre éclate avec fracas et leur porte la mort. Pleins de désespoir ils se réfugient alors à l'île de l'Opposition, qui est située vis à vis d'eux. Les habitants de cette île sont en général saisis d'un trouble d'esprit qui fait que, négligeant leurs propres affaires, il n'épient que celles des autres. Ils portent des bésicles d'une fabrication toute particulière, qui découvrent tous les desseins cachés de la tyrannie, voient noir ce qui est blanc comme le lait, voient renversé ce qui est debout, et grand ce qui est petit.

«Voilà encore, cher lecteur, que je te chante des

balivernes! Mais que veux-tu? Tu pourrais tarir le Missisipi, tu pourrais renverser le sommet des hautes montagnes au moyen d'une fine aiguille, qu'il te serait impossible de tenir en frein une langue médisante et bavarde comme la mienne, surtout lorsqu'elle se propose de t'amuser et de s'amuser elle-même. Mais laissons cela, puisque tu sembles ne pas y trouver du plaisir, et revenons à la glorieuse ville de Syra, où nos étrangers sont en train de débarquer, abasourdis par les cris des bateliers.»

CARYDIS.

Sophocle Carydis, du Péloponnèse, est l'un des satellites qui gravitent autour du soleil d'Alexandre Soutso. Il est d'une fertilité prodigieuse. Ses odes, ses poésies patriotiques sont en très-grand nombre. Il a aussi écrit des poëmes de longue haleine; il a même essayé du drame. Mais c'est surtout dans la satire qu'il s'est montré inépuisable. Pendant une longue suite d'années il publia un journal, souvent même deux ou trois à la fois, écrits en entier ou en partie en vers satiriques, agressifs, s'attaquant à tout et à tous par les personnalités les plus crues, qu'il croyait se faire pardonner en commençant par soi-même cet acte de dénigration générale. Il a surtout choisi dans Soutso et outré la partie justement qu'Orphanidès a cru devoir écarter ou au moins mitiger. Que la satire ainsi maniée puisse avoir l'effet moral qui doit être le but et qui est l'excuse de ce genre de littérature, c'est ce dont il est permis de douter; mais on ne saurait contester de l'esprit et du ta-

lent aux compositions du poète, qui, lorsqu'elles seront réunies, formeront plusieurs volumes. Toutefois le style se ressent souvent de cette excessive facilité de production. Le temps et le travail sont des conditions de succès dans la poésie comme dans tous les arts.

CHAPITRE VI.

BERNARDAKIS.

Un autre poète qui a débuté par la satire est Dem. BERNARDAKIS, de Crète, ancien professeur d'histoire à l'université d'Athènes. Philologue, historien et poète des plus remarquables, il prit tout d'abord pour modèle son collègue plus ancien que lui, Coumanoudès, et dans une espèce de Batrachomyomachie satirique, «*la guerre de la vieille femme et des rats*» (Graomyomachie), et, plus encore, dans un poème comique intitulé *Péridromos*, il a imité avec beaucoup de bonheur le *Stratis Callopicheiros* de son devancier. Dans ces deux compositions, qui portent l'empreinte d'un comique de bon aloi, on reconnaît un esprit fin, original et caustique; on y sent ce miel à la fois doux et piquant que les abeilles de l'Hymette distillaient dans les écrits de Ménandre et de Lucien. Bernardakis a, comme Couma-

noudès, composé ces poèmes en trimètres, et a dû, comme lui, et même à un plus haut degré, en sentir le danger, qui consiste à entraîner et à faire déborder la pensée, surtout une pensée aussi riche que celle du poète.

De la satire Bernardakis s'éleva bientôt à la narration poétique, et se montra non moins doué pour la poésie sérieuse. Il a écrit deux poèmes en ce genre, qui tous les deux rivalisent par la pureté et l'élégance de la langue, par la beauté de la versification et par la richesse des images, avec ce que la littérature grecque moderne a encore produit de plus digne d'être signalé.

Le premier de ces poèmes, intitulé *Planès* (aussi l'*Errant*), raconte les aventures chevaleresques d'un jeune Grec, et ses amours avec la fille d'un Pacha, qui sa trouve être sa propre sœur. Cette intrigue n'a rien de bien nouveau ni d'irréprochable; et le poète, qui paraît avoir été le premier à s'en apercevoir, a laissé son œuvre inachevée. Il n'en a paru que des fragments, dont les rares mérites font regretter que l'ensemble soit resté incomplet. Voici l'un de ces fragments:

.... «J'errais sur une montagne. La chevelure des chênes flottait dans un fleuve de lumière, et la voûte profonde de l'éther resplendissait de reflets dorés.

«Soudain je vis sur un rocher une fille habillée de bleu, ayant des cheveux d'or. C'était elle, celle que j'aimais, mon étoile polaire.

«Je la vis venir vers moi d'un pas rapide. Elle s'approcha de moi, lorsque le soir projetait sa lumière magique.

«Elle s'approcha de moi; fatiguée, elle appuya son bras de neige sur la pierre, et s'arrêta toute pâle.

«Ses longues boucles dorées ondoyaient sur son cou, et la sueur de son front tombait en gouttes sur leurs anneaux, qui exhalaient des arômes.

«Elle fixa sur moi son regard. Ses yeux bleus étaient humides, semblables à deux sources limpides. La pâleur de ses joues était grande.

«Elle resta un instant silencieuse; puis, desserrant les lèvres, «Courage, mon ami, dit-elle. Mon cœur est toujours à toi.»

«J'étais immobile. Je craignais que mon oreille ne perdît une de ses syllabes, mes yeux un de ses regards. Mon âme fut transportée par ces douces paroles.

«Fuis, me dit-elle. Tes jours me sont précieux. Si le sort s'est montré hostile jusqu'à ce jour, aie bon courage; mon cœur est à toi.

«Cet orage ne sera que passager; mais si le calme ne revient point, les voûtes éthérées nous seront toujours ouvertes, ô Planès.

«C'est là que . . .» Mais la parole lui échappe; un sanglot l'étouffe, et des larmes obscurcissent ses yeux.

«Elle me présente un bouquet de lys qu'elle tenait dans sa main.» Prends, dit-elle, ce bouquet. C'est un gage d'amour éternel.

«Mais fuis; il en est temps. En restant tu t'exposes. Prends ce souvenir de mon éternelle constance, et éloigne-toi.

«Adieu, Planès, adieu» . . . Je m'élançai en avant pour presser sa main blanche contre mes lèvres brûlantes, pour m'emparer du bouquet de lys.

«Quelle déception! C'est à un phantôme que je tends

la main; je ne touche qu'une ombre composée d'air. C'était l'illusion cruelle d'un rêve!

«Elle fuit au loin dans les rochers. Je veux courir après elle. Courir? Je ne le puis. Mes genoux se dérobent sous moi.

«L'atteindre, je veux l'atteindre; tous mes efforts sont vains; mes forces m'abandonnent. Cruelle illusion d'un rêve!

«Je veux crier «Ghiulnaré!» Ma langue est enchaînée. Je me remets à courir. C'est en vain. Je la cherche des yeux. Où la trouverai-je?

«Je ne l'ai plus jamais, jamais, revue. La vision a disparu comme disparaît la fumée, l'espérance, le nuage qui passe.

«Depuis, plongé dans le désespoir, je n'attends plus rien dans ce monde. Je désire... Qu'ai-je à désirer? et je vais..., qui dira où je vais?»

L'autre poème, intitulé *Eicasie*, est de beaucoup supérieur au premier par l'invention, et il tient, par la beauté des vers faciles et coulants, aux rimes riches et nullement forcées, par l'abondance et l'éclat des pensées, une des premières places dans la poésie grecque. L'héroïne, qui a donné son nom au poème, est une femme intrépide et pieuse, qui sacrifie à Dieu l'amour que lui porte Théophile, Empereur de Byzance. Voici en quels termes Brutus, un chef de brigands, raconte à ses compagnons une solennité à Constantinople, à laquelle il a assisté:

«Le jour ardemment attendu est enfin arrivé. Les courtisans se couvrirent de leurs habits dorés. Avant le jour les rues étaient encombrées. On était impatient

de voir laquelle des dix serait favorisée par le sort pour être l'épouse élue de l'Empereur.

«Vous décrire la fête dans tous ses détails me serait impossible. L'empereur était sur son trône, ayant à ses deux côtés les *Bleus* et les *Verts*. Derrière lui se tenait toute la foule d'esclaves couverts de vêtements de toutes couleurs.

«Déguisé en moine, un loup sous la peau du renard, je me mêlai au peuple, affectant l'allure d'un vieillard, et courbant ma tête à chevelure blanche. Je promenai autour de moi un regard furtif. Toutes les richesses de l'Orient, tous les trésors des trois parties du monde étaient là étalés avec une insolente profusion. J'étais ébloui des lambris couverts de tapis de pourpre, des meubles dorés, des diamants et des pierres précieuses qui brillaient à mes yeux.» Si tu pouvais vendre, Brutus, me disais-je en moi-même, ce seul lit incrusté de perles, tu deviendrais le maître de la terre entière.»

«Je tournai les yeux une seconde fois, et vis un spectacle bien plus magnifique que le premier: Devant l'empereur se tenaient immobiles, enchaînées par la pudeur, dix jeunes filles, qui étaient aussi belles que les Grâces. Ce que je vis, je ne saurais vous le dire, ni vous décrire quelle flamme je sentis tout d'un coup s'allumer dans mon sein, quelle rage meurtrière s'empara de moi.

«J'eus envie de me ruer sur le trône, d'égorger Théophile, d'égorger ses courtisans, de promener le meurtre parmi les assistants, et de relever ces jeunes beautés de leur position humiliante. Mais ce ne fut qu'un vertige d'un moment qui s'empara de mon cerveau. Il se dissipa bientôt, et je contemplai la réalité des choses.

«Je fixai les yeux sur les jeunes filles, et je dévorai

leurs charmes. Les unes étaient blondes, et dans leurs yeux se reflétait le bleu du ciel limpide, comme il se reflète dans la source de cristal. La chevelure des autres était plus noire que l'aile du corbeau, tandis que leur peau était plus blanche que les flocons de la neige, et leurs membres semblaient coulés dans le moule du fondeur. D'autres étaient formées, eût-on dit, de miel et de lait pétris avec les plus brillantes fleurs.

«Elles étaient toutes fraîches comme des roses du mois de mai, toutes tendres comme le lys, et exhalant ses parfums. Leur œil était le soleil, leur regard le rayon. Elles étaient des êtres fantastiques, comme on n'en voit qu'en rêve. Elles avaient de quoi bouleverser l'esprit du vieux et sage Nestor qu'Homère chante dans ses vers.

«Oh, si vous aviez été là, vous autres, hommes de sang, si vous aviez vu ces charmes comme la nature n'en connaît pas de pareils, vous ne chanteriez pas vos sauvages chansons, et vous deviendriez de tout autres hommes. Oui, vous le deviendriez, car l'œil de la beauté est un piége où sont pris les tigres et les lions. Une bouche de corail, séjour des Grâces, ensorcelle les hommes de son irrésistible magie; la parole qui sort des lèvres d'une belle est un piége, c'est le chant des Sirènes, un filet tendu à l'ouie; les sourcils sont des arcs qui lancent dans le sang un poison mortel; le regard est un hameçon qui attire, et auquel pendent les cœurs palpitants des hommes....»

Voici un autre beau passage sur la prière:

«Elles sont un baume consolant les larmes qui mouillent la paupière de la beauté affligée; elles sont un arôme les paroles qu'inspire la foi et que la prière exprime. Prière, don sublime du ciel, parfum exhalé de la bouche du créateur; plus odoriférant que les fleurs,

plus précieux que l'or! Bienheureux ceux à qui tu es accordée! Durant leur vie et au moment de leur mort ils jouissent de délices dignes du paradis. Je t'adorais dans mon enfance, et j'ai été nourri de ta manne sacrée. Je n'avais alors que toi; mon cœur n'avait d'autre protection, d'autre joie, d'autre consolation, d'autre espérance ni d'autre gloire. Je t'adorais dans mon enfance, je t'invoque dans ma jeunesse, ô fille de Dieu, qui reposes dans son sein! Viens réchauffer mon esprit de ton feu divin; fais tomber sur mon sein une goutte de la rosée céleste; éclaire mon âme, épure mon cœur; Pose tes mains sacrées sur ma tête froide pour en chasser les pensées profanes, et pour rouvrir la source ancienne de mes larmes!

«Mais hélas! Comme les ailes des abeilles ne se posent que sur la fleur parfumée, de même toi, ô prière, tu n'habites que dans les âmes saintes. Ennemie des méchants, tu ne souris qu'à l'innocent. Fuyant le toit des hommes rusés et des impies, tu ne descends que sur les âmes candides et sur les lèvres des jeunes filles que la foi inspire.»

Bernardaki a aussi fait quatre drames. Deux d'entre eux ont des sujets classiques: Ce sont *les Cypsélides*, ou la cour de Périandre, tyran de Corinthe, et *Mérope*, si souvent traitée par les poètes tragiques. L'héroïne de la troisième pièce, *Marie Doxapatri* est la fille d'un des chefs militaires du Péloponnèse, qui dans le 13e siècle ont vaillamment défendu leur pays contre les Croisés, et le sujet est l'amour de cette jeune grecque pour l'un des barons que son père combattait. La quatrième tragédie enfin a pour titre *Phrosyne*, le nom de cette jeune et

intéressante victime que le féroce Ali de Janina immola à sa jalousie en la noyant.

Dans tous ces drames on retrouve la même langue correcte, choisie et limpide, et en même temps poétique et figurée. Ils brillent aussi par beaucoup de beautés de détail, et jamais l'esprit ne fait défaut au dialogue. Sur plus d'un point le poète paraît avoir tenu à imiter Shakespeare, et nous ne croyons pas qu'il ait bien fait: Les beautés de Shakespeare sont inimitables, et quant à ses défauts, on doit les éviter.

Nous voulons donner la traduction du *Thrène* ou mœrologe chanté dans le drame *Marie Doxapatri* par un rhapsode, sur la prise de Constantinople par les Croisés:

«Orient et Occident, pleurez. O lune, voile tes rayons; éteins tes feux, ô soleil, et que toute la nature s'assombrisse et pleure.

«Prenez le deuil, nations de la terre. O ma patrie, ô Grèce, porte la bure, et sois baignée de larmes. La ville des villes a succombé. Les Latins y sont les maîtres.

«Disparaissez, ô lampes du firmament. Que chaque ville gémisse et se désole; que la Grèce se couvre de noir. De son ancienne gloire il ne reste pas une trace.

«Jeunes filles, pleurez des larmes de feu; pleurez, parents privés de vos enfants, et vous, enfants restés orphelins. Pleurez, collines, forêts et montagnes. Gémissez, contrées réduites en esclavage.

«La nouvelle Rome est en sang. Le sang inonde

les rues; les maisons et les parvis des temples en sont teints.

«Le saint autel de l'église est changé en étal de boucher. Partout des meurtriers et des victimes. Tout Franc est un meurtrier, tout innocent une victime.

«Du temple de Sainte Sophie ils ont fait une écurie de mulets, où ils entassent le produit de leurs rapines, le profit de leurs meurtres.

«Des soldats grossiers profanent la table de l'autel en y jouant aux dés. Tous les recoins du temple sont souillés du sang des animaux qu'ils égorgent.

«Sur le trône auguste des Chrysostome est montée — Dieu! que ta longanimité est grande! — une prostituée, une fille des démons, et a chanté des refrains ignobles.

«Des mères, privées de leurs époux courent en pleurs, des filles échevelées fuient en sanglotant, et des vieillards désolés errent seuls loin de leurs enfants.

«C'est en vain que des vierges implorent des sauveurs contre des brigands farouches. Abandonnées, sans défense, elles expirent sous la violence, cadavres palpitants dans les bras de leurs ravisseurs.

«Vous ne pleurez pas, murs de Bucoléon[1]); mais dans votre enceinte la reine Agnès verse des larmes amères.

«Palais déserts où l'araignée tisse aujourd'hui sa toile, où les bandes de brigands se livrent à leurs orgies, pleurez; un sort funeste vous attend.»

Nous tirons du même drame cet autre chant sur la mort de Sapho, trop classique peut-être pour avoir été mis dans la bouche de la fille d'un chef montagnard

[1]) L'un des palais de Constantinople.

de l'Arcardie au treizième siècle. Nulle traduction ne peut en rendre l'inimitable harmonie.

«Tressez des touffes fleuries de chrysanthèmes, ô filles de Mitylène. Brûlez des branches de myrte odoriférant, et jetez sur sa dernière couche des couronnes de roses.

«Vêtue de bleu, une jeune fille regardait du haut des montagnes inaccessibles le promontoire désigné par le destin. Ses yeux étaient baignés de larmes.

«Dans ses cheveux, que le vent agitait, elle portait une couronne de fleurs des morts. Elle quitta la montagne, et descendit d'un pas chancelant.

«Son regard n'exprimait ni l'affection ni les peines cuisantes du cœur. Une seule larme, qui roula brillante de sa paupière, fut l'unique indice de sa souffrance cachée.

«Elle avait dans les mains une lyre. Elle la lance dans la mer, et son corps se penche sur les flots. Alors se couvrant les yeux de la main, elle dit: «Vague, reçois-moi,» et elle se précipite.

«Elle fut en un instant engloutie. L'eau se referma sur elle avec un léger bruissement, étouffant ses aspirations ardentes, et son amour.»

CHAPITRE VII.

LES BYZANTIOS. — PAPARRIGOPOULOS. BASILEIADÈS' — SALTÉLIS, ETC.

BYZANTIOS.

Un poète qui rivalise avec Bernardaki pour la beauté de la langue qu'il fait parler à la Muse est Alexandre Byzantios, le fils du philologue Scarlatos Byzantios dont nous avons eu souvent occasion de parler. Par les rares qualités qui le distinguent il eût été un des poètes les plus éminents de la Grèce, s'il n'avait préféré servir plutôt les intérêts matériels de sa patrie que sa propre gloire. Il a abandonné la carrière poétique, qui lui promettait les plus brillants succès, pour se mettre, à Trieste, à la tête du journal politique «l'*Héméra*», l'un de ceux qui font le plus d'honneur à la presse grecque. Ses productions poétiques sont en petit nombre. Nous devrions les analyser toutes, car chacune d'elles se distingue par un cachet d'originalité et par des beautés particulières. Nous nous bornerons à l'une des plus considérables, intitulée *Socrate et Aristophane.*

C'est une belle miniature tirée du grand tableau de la vie antique. Elle en a toute la noblesse et la pureté

de lignes. Aux traits larges et vrais par lesquels l'antiquité est rendue, on reconnaît l'érudit qui a approfondi, et l'homme de génie qui devine: A la représentation des Nuées, Socrate, l'objet d'injustes attaques, se lève avec une simplicité pleine de dignité, pour satisfaire à la curiosité irrespectueuse de la foule. Quelques années se passent, et le peuple, inspiré par des préventions stupides, condamne le sage à boire la ciguë. Le remords entre alors dans le cœur d'Aristophane. Il se persuade que ses traits, imprudemment caustiques, ont dépassé le but, et ont été les premiers instruments de ce crime judiciaire.

C'est là tout le poème. On le voit, il n'est pas compliqué. Par sa simplicité même il rappelle les grandes œuvres de l'antiquité à laquelle il est puisé. Cependant il ne contient pas moins de 500 vers, courts, à rimes riches, correctes et belles, et on a tout lieu de regretter qu'il ne soit pas plus long. Plus d'un détail qu'il ne fait qu'effleurer aurait par un plus grand développement ajouté aux beautés du poème. La sobriété est aussi le caractère de son style. C'est une qualité que le poète outre jusqu'à en faire presqu'un défaut. Une statue de Praxitèle est belle dans sa nudité. Elle tire tous ses charmes de l'expression et des savantes proportions. Il en est de même du style de notre poète, limpide et vigoureux, en même temps qu'il est figuré, rendant souvent toute une image par un mot toujours heureusement choisi. Cependant quelques ornements de plus ne le

dépareraient pas. On ne dira pas qu'une rose puisse nuire même à la chevelure de Vénus Anadyomène.

La donnée principale du poème, le repentir d'Aristophane, n'est pas attestée par l'histoire. Mais, si elle n'est pas prouvée, elle est probable, et en tout cas digne du génie et du cœur du noble poète, qui se vantait de ne s'être jamais attaqué qu'à des ennemis puissants, et d'avoir épargné Cléon une fois terrassé.

Voici comment le poème débute:

«La ville aimée de Minerve célèbre les fêtes Dionysiaques. Des spectateurs en grand nombre y sont accourus de toutes les parties de la Grèce.

«Ce jour est tout entier aux spectacles. A la solennité terminée succède la solennité qui commence.

«Le grand théâtre gravit le flanc de l'Acropole. Le Parthénon le domine, et réjouit les regards par sa magnificence.

«Une lutte dramatique y attire la foule. Un trépied sera la récompense du chorège vainqueur.»

Promenant le regard sur les spectateurs, le poète en désigne quelques-uns en ces termes:

«Tous les regards sont attirés par le jeune homme assis à cette place. Il est beau de figure, et son port est plein de charme.

«Sa tunique est dorée, et rehausse sa beauté. C'est toi, Alcibiade. Tu es encore au point culminant de ta gloire.

«Sa voix enchanteresse menait la foule, et par un sourire il exerçait sa tyrannie sur les Athéniens.

«Plus loin c'est Euripide qui attend le nouveau

drame. Il a l'expression douce, et porte en même temps l'empreinte du génie.

«Il verra le front d'un autre ceint par le laurier du poète, sans que le sien soit obscurci par les nuages de l'envie.

«Le pieux Nicias est assis plus loin d'un air attristé, car il croit la comédie un danger pour les mœurs.»

Après cette revue des spectateurs, le poète continue son récit ainsi qu'il suit:

«Le peuple est impatient. Par des cris et par du bruit il appelle le commencement du spectacle.

.«Le silence se rétablit Voici le rideau qui tombe. Bienheureux le chorège! Le drame a pour titre «*Les Nuées*».

«Salut, ô grand poète! Dès que tu es apparu sur la scène, un seul nom, «*Aristophane*», volait de bouche en bouche.

«L'harmonie de tes vers flatte toutes les âmes, et chacune de tes rudes saillies éveille un rire inextinguible.

«Mais d'où vient cette joie qui s'empare des spectateurs? Quel est, Aristophane, ce nom que tu livres au peuple?

«Est-ce que, ennemi implacable de la mollesse, tu fustiges les mœurs dissolues; ou bien t'élèves-tu contre les écrivains sans valeur, qui corrompent le peuple?

«Tu railles peut-être la sottise d'impudents démagogues, qui recouvrent leur joug avilissant sous les fleurs de la flatterie?

«Regarde, ô poète, là-bas Cléon qui tremble en s'attendant à recevoir un nouveau trait de toi, imprégné de poison.

«Mais non! Puissent à jamais les ténèbres de la

nuit recouvrir cette scène! Un grand poète insulte au premier des philosophes.

«Le peuple s'ennuyait; il lui fallait un amusement. Une grande gloire, Socrate, lui fut jetée en pâture.»

Et quelques stances plus bas:

«Ils ne demandent même pas à qui le drame s'attaque. Pourvu qu'elle se présente sous de beaux atours, l'injustice les charme.

«L'un des spectateurs surtout est plus amusé que les autres, et applaudit de cœur à toutes les beautés de la pièce.

«C'est un vieillard courbé. Ses yeux sont profonds, et sa figure semble illuminée des rayons qui en jaillissent.

«Il est couvert d'un manteau blanc sans vains ornements, et fixe la scène d'un œil serein.

«C'est Socrate. Ses disciples l'entourent avec respect, et assistent avec une juste douleur à cette grande injustice.»

Quelques années après cette représentation,

«Une autre solennité réunissait de nouveau les Athéniens.»

C'était la condamnation à mort de Socrate, de celui qui

«Luttant avec la nature par la force de son génie, n'était pas encore un Dieu, mais n'était plus un homme.

«Proclamant des principes encore inconnus, peut-être entrevoyait-il déjà dans l'avenir un Dieu vainqueur de tous les Dieux.

«Peut-être le culte de Judée lui avait-il été révélé, et devinait-il Jésus tout en adorant Jupiter.

«Lorsque, jeune fille rougissante, l'aurore se montre tout d'abord, avant d'éclairer les parties basses de la

terre, elle inonde de lumière les sommets des hautes montagnes.

«La populace légère parlait avec joie de sa mort, et toutes les bouches prononçaient une insulte ou une imprécation.

— «Il n'était pas l'ami des Dieux.» — «Il était le corrupteur des hommes.» — «Il nuisait au peuple par les faux sophismes qu'il enseignait.»

— «Ses paroles étaient des instigations à la tyrannie.» — «Théramène et Critias étaient ses disciples.»

Ainsi parlaient des désœuvrés, renchérissant sur les calomnies des accusateurs de Socrate. Mais Aristophane se tient à l'écart et se livre à d'amères pensées. Platon s'approche, et lui dit d'une voix émue:

«Il paraît que tu tresses de brillantes fleurs autour de mortelles épines. Tes comédies ont les dénouements tragiques.»

Aristophane désespéré demande si, en expirant, Socrate le maudissait. Platon répond:

«Ses dernières paroles témoignaient de la sérénité de son âme. Doux envers ses ennemis aussi bien qu'envers ses amis, il les bénissait tous également.

«Il avait au fond de l'esprit des pressentiments d'une vie future. Sa mort n'était pas un couchant, elle était une aurore radieuse.

«Il semblait mettre le pied sur le seuil d'un autre monde, et il a fermé les yeux en chantant un chant du cygne.

«Impassible, la coupe à la main, il continuait ses enseignements, et son dernier soupir même contenait une pensée profonde.

«Si tu avais assisté à sa mort, tu aurais uni tes pleurs aux pleurs de ses amis.

«Si tu avais entendu comme du fond de l'âme il pardonnait à ceux qui l'ont insulté, tu te maudirais toi-même pour la rudesse de tes vers;

«Car ton cœur est bon, Aristophane, et tes larmes seules, coulant en abondance, en effaceront la tache.

«Mais je te quitte. J'ai un devoir sacré à remplir. J'ai à sauver sa parole immortelle des vicissitudes de l'avenir.

«Je les recueillerai, ô poète, d'une plume respectueuse, et mon nom traversera les siècles avec le sien.

«De même que le sculpteur inscrit un nom mortel sur la statue d'un Dieu, j'écrirai aussi d'une main tremblante sur ses œuvres divines le nom de *Platon.*»

«La voix de l'ami chéri de Socrate fut étouffée par des sanglots. De peur d'éclater en larmes, il alla se mêler dans le peuple.»

Dans une des nuits suivantes, la lune en déchirant le rideau des nuages, a éclairé un homme qui suspendait une couronne à une stèle mortuaire. C'était Aristophane qui couronnait le tombeau de Socrate.

Les frères aînés d'Alexandre Byzantios, Démétrius et Anastase étaient aussi nés poètes. Celui-ci, après quelques essais qui dévoilaient en lui les qualités et d'imagination et de sentiment nécessaires pour parcourir la carrière des Muses, se voua à la politique, et précéda son frère à la rédaction de l'*Héméra*. Quant à Démétrius, c'est la mort qui l'enleva au milieu de ses études sérieuses, et qui fit taire les premiers accents de sa lyre. Le petit nombre de ses poésies publiées faisaient augu-

rer pour lui de brillants succès, s'il avait vécu. Nous en donnons en échantillon:

«A Hypatie.

«O vierge, qui sous les plis de ton pieux manteau as recouvert le tombeau des Immortels, prêtresse d'un culte éteint à la voix mélodieuse, dernier et pur rayon de leur firmament,

«Salut, fille vénérable! Lorsque la violence de l'ouragan ébranla l'Olympe, je t'ai vue, Antigone dévouée, suivre seule le vieil Œdipe.

«Pâle, tu te tenais sous les portiques sacrés. Pythie enchainée au trépied prophétique, c'était toi qui sentais vivre dans ton sein tous ces Dieux que trahissait l'indifférence des peuples.

«Tu les voyais passer au-dessus de toi dans un nuage de feu; ton cœur se remplissait d'amour et ton esprit de sagesse, et la terre étonnée t'entendit répandre des mélodies divines, qui distillaient le miel de l'Attique.»

PAPARRIGOPOULOS.

Le triste sort de D. Byzantios fut celui de plusieurs jeunes poètes, qui s'éteignirent à leur aurore, lorsque leur intelligence commençait à briller des premiers rayons du génie. Tel est Démétrius Paparrigopoulos, le fils du célèbre historien, qui, tout en appartenant au barreau, cultivait aussi la poésie avec un rare talent. Ses compositions, dont les deux principales portent le titre de *Caractères* et d'*Agora*, se distinguent par une grande originalité de pensée et de forme. Si son talent avait

eu le temps de mûrir à l'expérience, le Parnasse grec aurait salué en lui un jour un de ses coryphées.

Nous donnons une petite pièce de lui, qui paraît comme un appel au destin qui l'a moissonné.

«Mourir jeune.

«Qu'il est beau, mes amis, de mourir à l'heure de la première jeunesse, lorsque le ciel limpide du printemps s'étend au-dessus de nous, et que l'illusion couvre tout de son manteau magique!

«Il est beau, le paradis de la vie, avant que le serpent ne s'y glisse le lendemain de notre printemps, avant qu'il ne verse dans notre sang le poison qui le gonfle. Les feux du midi absorbent et dessèchent la rosée matinale.

«A l'aube de la vie nous avons assez d'un ami, et du tendre regard de la jeune fille. La voix de la gloire ne se fait pas encore entendre, et le présent seul nous suffit. Bientôt l'homme mesure du regard l'immensité de l'univers, et elle ne lui suffit pas.

C'est quand l'esprit s'abandonne à une sainte extase que la mort miséricordieuse devrait s'approcher, éteindre la vie avec le sourire des lèvres, et déposer l'âme dans l'immortalité.

«Elle est longue, la vie, elle est trop longue. Au calme succèdent des ouragans et de noires tempêtes, et nous pouvons à peine croire alors que nous avons passé par une belle matinée qui nous berçait de tant d'espérances.

«Elle est longue, elle est très-longue la vie, et le temps qui flétrit le cœur, atteint aussi l'âme avec lui. La douleur lui donne une triste nourriture, et y laisse un désespoir incommensurable.

«Pourquoi prolonger le printemps lorsqu'il est flétri? pourquoi continuer le chant, lorsque des accents de mélancolie se mêlent à sa mélodie? A quoi sert la rose, si elle a été brisée et qu'elle a perdu ses couleurs? et que reste-t-il de la vie, si nous lui enlevons le bonheur?

«A quoi sert-il que des momies embaumées trompent la mort dans des pyramides immenses, et que les hommes, sous les cendres de l'espérance, continuent à vivre comme des momies de leur printemps?

«Tout est misère! La fleur sera fanée; l'orage menace de loin le calme, l'hiver s'avance pour détrôner le printemps, et les rides avec le désespoir marchent sur les pas de l'enfant.»

Nous y ajouterons encore un fragment, qui est dicté par les mêmes sentiments.

«La lanterne du cimetière d'Athènes.

«Les étoiles forment un diadème au fantôme de l'obscurité; elles avancent dans leur carrière interminable, et brillent comme des présages de bonheur au milieu du deuil, comme des phares qui dévoilent à l'esprit les étendues de l'immortalité.

«Mais vois là, au loin, dans le cimetière, une lanterne, dont la lumière se confond avec l'horizon. Elle n'a pas la grandeur ni l'éclat mystérieux d'une étoile; mais ses rayons nous sont plus sympathiques.

«O lanterne qui veilles sur les tombeaux et qui éclaires les morts, tu es la lumière et la vie; qui t'a jetée au milieu d'un cimetière? Tu y es comme un sourire qui ornerait les lèvres d'un cadavre. Ceux qui dorment dans leur cercueil te voient-ils?

«Perce les ténèbres de la nuit, et, menaçant les vivants, projette la lumière où la terre est remuée et où

règne l'obscurité éternelle. Compte les pierres mortuaires et ceux qu'elles recouvrent. Que leur nombre est grand! Le cœur se glace lorsqu'on y pense.

«On peut compter les vivants; peut-on compter les morts? Une goutte lancée dans l'océan des siècles disparaît avant d'exister, est oubliée avant de disparaître. Le temps n'a d'autre mesure que la mort.

«Tu vis là, ô lanterne, comme un souvenir solitaire, et tu éclaires une double mort, les tombeaux de ceux qui ne sont plus, et l'oubli, cette autre mort qui les attend, ce cimetière dans l'âme des vivants.

«Oui, ils oublient; ils oublient même ceux qui vivent. L'oubli recouvre le passé comme d'un linceul. Les survivants pleurent les morts pendant un instant, et il n'y a que le cyprès qui verdisse sur les tombeaux.

«Pauvre, pauvre lumière! Tandis que tes sœurs brillent en des banquets, au milieu de la joie et de la gaîté, ton rayon ne s'arrête que sur des tombeaux, et n'éclaire que les pâles festins de Charon.

«Festin étrange! Les tables sont dressées en désordre. Elles sont en marbre, et sont surmontées d'une croix. Des inscriptions couvrent les nappes, et le silence verse l'oubli dans le cimetière.

«Ta lumière y tombe comme la pâleur des morts. Qui a jamais vu une fête aussi tranquille? Çà et là se dresse un convive de marbre. Oh! nous nous asseoirons tous à une table pareille.

«Caresse, ô lanterne, la pierre des morts, de ceux qui sont morts sans avoir eu une autre caresse. Combien qui eussent encore joui de la vie, si un regard sympathique les avait jamais caressés!

«Ta lumière, triste étoile des tombeaux, éclaire en tremblant le dernier voyage, et vacille au souffle glacé

du vent. Pourquoi, ô lumière, me fixes-tu comme si tu étais l'œil de la mort?

«Je ne crains pas cet œil. Je marche debout à l'encontre du trépas. Je ne chante pas sa puissance en demandant l'immortalité. J'attends sans émotion son baiser glacé. Qui ne désire le calme après l'orage?

«Qu'il est doux le sourire du matin! Le soleil est beau lorsqu'il envoie ses premiers rayons. Oh! J'ai partout rencontré une ombre du bonheur, mais le bonheur lui-même nulle part, pas même dans l'espoir de l'avenir.

«L'avenir! jouet du sort, ironie de la vie, mot qui n'a d'autre sens, si ce n'est que le temps s'écoule; remède que la douleur absorbe, mais qui laisse revenir la douleur le lendemain aussi intense que la veille.

«L'avenir! mot qui ne signifie que l'absence du présent; écho de nos désirs secrets, souvent simple réflexion du passé, pâle et toujours trompeuse.

«L'avenir! qui, comme l'éclair, redouble l'obscurité; raillerie du malheur, force de l'impuissance; il penche sur les tombes sa face ténébreuse, et il s'en relève sous la forme d'un nouvel espoir d'immortalité.

«Voilà ce qu'est l'avenir. C'est une ride, la première caresse de la mort; c'est la larme qui suit la larme; c'est le cri de désespoir, jusqu'à ce qu'enfin dans la bière nous croisions les mains sur notre cœur qui a cessé de battre.

«Seul, comme cette lumière dans le cimetière, je passe la vie à éclairer les tombeaux de mes désirs, les cadavres de mes rêves. En proie à une peine intime, je traîne les lambeaux de ma vie et de mon passé.

«Lanterne, quand l'huile viendra à te manquer, que deviendras-tu? Tu seras éteinte. Ce sera un bonheur

pour toi. Le destin ennemi t'a condamnée à briller sur la poussière des morts. A quoi te sert la lumière, et de même à quoi me sert la vie?»

BASILEIADÈS.

Sous le nom d'Orion, Basileiadès a publié plusieurs poésies, qui ont de la verve et du nerf. Il y avait en lui l'étoffe d'un poète, et il aurait été une des gloires de son pays, si le temps lui avait été accordé pour épurer son talent au creuset de l'expérience et d'une saine critique. Une aberration regrettable de sa Muse lui fit perdre un temps précieux à cultiver la poésie dramatique, pour laquelle il lui manquait les qualités nécessaires, et dont il ne connaissait pas les ressorts. Dans toutes ses pièces il y a de l'inspiration, une langue correcte et poétique et des idées brillantes. Mais ce sont ses poésies lyriques qui méritent surtout des éloges. Nous en donnons deux fragments:

I.

Fragment d'une pièce intitulée: *Adieu à la poésie.*

«Quiconque aime le monde d'un amour désintéressé et ne s'attache pas à la puissance des grands ou à l'éclat de l'or, sera comme Jésus, qui a eu la croix pour récompense. Toute sa vie sera sa croix à lui.

«J'ai aimé les hommes d'une affection ardente; mais chacun de mes baisers me fut rendu dans une blessure.

Si je pleurais sur les misères de la terre, on disait que j'aimais à me plaindre.

«J'ai promené partout mon esprit, je me suis élevé contre le destin, j'ai plaint les mortels. Mais qui a répondu à mes gémissements? Le créateur se taisait, la nature dormait.

«L'audacieux, qui ose fixer Phébus, n'en est pas éclairé; sa vue est éteinte, et il reste à jamais aveugle.

«C'est ainsi que quiconque veut pénétrer les secrets de l'univers, et deviner ce qu'est l'âme et ce qu'est Dieu, sent son intelligence s'éteindre, ou est tenté de se donner la mort.

«C'est l'habitude et c'est l'oubli qui gouvernent la terre. Celui qui veut s'élever au-dessus de ce qu'il est donné aux hommes de connaître, fût-il Platon lui-même, ne dit rien de sensé. Il voit les étoiles, et ne voit pas le sable à ses pieds . . . .

«Dors, ô cœur aimant et généreux; éteignez-vous, mes désirs ardents; restez inanimés, ô bras qui vous ouvriez pour étreindre l'univers, et cesse, ô mon intelligence, ton vol éthéré.

«Ai-je jamais existé, pour que mon existence cesse aujourd'hui? J'ai été un être stupide, et je le suis toujours. Que le feu allume mes veines ou qu'elles restent glacées, que trouvé-je d'enviable dans les dons que présente la vie?

«Je suis dans le courant qui entraîne tous les êtres. Je suis entraîné comme eux. Mon cœur qui vit est comme le lac qu'aucune brise n'agite. Nulle espérance ne l'éveille.

«J'ai compris où je suis et où je me dirige: Je suis le néant aboutissant au néant, j'habite un monde qui

est pour moi une énigme inexplicable, et j'y jouis et j'y agis en aveugle.

«Un changement s'opère en moi. Est-ce le réveil ou est-ce la mort? Je ne pleure point. Le repos est la suprême jouissance des Dieux. Tout est tumulte sur la terre, et c'est au-dessus des étoiles que règne le silence et le calme.»

II.

Nostalgie.

«O tombe! le cœur gros d'espérance je me suis penché sur toi, et je n'ai entendu que le silence et le repos. J'ai désiré y dormir dans le calme, comme un soldat blessé désire le lit de sa mère. Viens, mon âme, montons à la voûte céleste . . . Mais l'âme est enchaînée, et le corps est sa prison.

«J'ai vu le monde passer devant moi comme le torrent trouble de l'hiver qui coule aux pieds du pâtre. Il roulait les mensonges et les larmes, et l'espérance était son écume. Et rien de plus? J'y ai vainement plongé du régard; j'ai jeté dans les flots la sonde de mon esprit, et je n'y ai trouvé que mystère et silence.

«Hélas! combien nous sommes simples d'esprit et ignorants les uns des autres? Si les lèvres du prochain nous sourient, nous ne pouvons pas pénétrer ce qu'il renferme dans son cœur. Nous voyons les créatures et ne pouvons nous élever au créateur. Le rideau frappe nos yeux, mais l'intérieur de la scène nous échappe.

«C'est en vain que j'ai cherché à élever mon esprit aux régions où brille la lumière céleste, et que j'ai demandé à l'immensité de l'espace et à toutes les étoiles ce que je suis, le but de mon existence, pourqoi le monde existe, et pourqoi toutes les douleurs et les larmes,

les discordes et les catastrophes. Toute ma vie n'est qu'un *pourquoi.* C'est la mort, c'est le silence et l'oubli, ce sont les ténèbres qui ont répondu.

«Pensif, je me tournai alors vers mon frère, voulant deviner au moins sa nature à lui et son avenir. Il me regarda aussi d'un regard étonné; mais le frère n'a pu lire dans le cœur de son frère. . . . .

«Enfin j'ai compris le but de la vie: c'est de mourir. Comme un petit enfant, qui croit voir un revenant au-dessus de sa couche, s'endort plein de terreur, de même je fuis le monde en fermant mes yeux effrayés.

«O tombe, ma seconde et inévitable couche, trouverai-je dans ton sein la réalisation de mes rêves, le port radieux et calme de ma vie, la récompense de ma lutte, ou bien quelque chose de pire que l'illusion?

«O tombe, dans tes ténèbres glacées, dans ton étroite enceinte, où le corps est livré en pâture aux vers, trouverai-je la vie des Dieux, l'immortalité?

«Comment? La mort contiendrait ce qui est immortel? Elle aurait la nuit à sa face et l'aurore à sa poitrine? Dis, ô tombe, oh! dis-moi . . . Mais quand a-t-elle jamais répondu? Quel Oedipe a jamais deviné ton énigme?

«Es-tu — oh! si tu l'étais — une porte de fer qui sépare deux mondes, la dure enveloppe qui retient le corps, tandis que l'âme transformée s'envole vers les étoiles en chrysalide aux ailes dorées?» . . . .

N. Saltélis, Demosth. Balabanis, Xenoph. Raphtopoulos sont aussi des poètes moissonnés au début de leur carrière, lorsque leur génie prenait son premier essor. Le premier surtout, qui était un savant médecin et un ami d'Alex. Soutso, a pris celui-ci pour modèle, et ne serait pas resté au-dessous de lui, s'il avait eu le

temps de cultiver et de perfectionner son talent. Ses compositions lyriques, ainsi qu'une narration épique intitulée «*le Cydoniate*», témoignent de la force et de la richesse de sa pensée, et du soin qu'il donnait à sa langue virile. Le Cydoniate est une imitation de l'*Errant* de Soutso. L'intrigue n'en est guère meilleure ni plus intéressante; mais par contre ses vers valent souvent ceux de Soutso. Comme un court échantillon de sa poésie nous voulons donner la prière suivante, contenue dans ce poème.

«Les soleils exécutent tes saintes lois; les astres sur un de tes regards s'élancent dans leur route, dont ils ne peuvent pas s'en détourner. Ton marteau gigantesque est éternellement en travail, soit pour forger des mondes qu'il fait sortir du néant, soit pour détruire ceux qui doivent disparaître.

«La musique et la poésie célestes se font entendre; des chœurs d'anges remplissent de tes louanges l'étendue incommensurable; et l'univers, éclos en un seul instant, admire ta gloire et ta sagesse, et exalte ton nom sacré.

«Tu as assis ton trône éternel et inébranlable, sur les ailes du temps qui n'a ni commencement ni fin. Ta main tient un sceptre orné d'étoiles; tu t'enveloppes de l'éternité comme d'un manteau ; une couronne de soleils te ceint le front, et ton pas mesure l'infini.

«Du plus haut des cieux ton regard embrasse les globes, et plongeant dans les abîmes, bouleverse les enfers et en brise les portes. Tu renouvelles toujours les ressorts de la création.

«Tu es assis au sommet de l'échelle de toutes choses, où les êtres s'échelonnent à diverses distances de la voûte

céleste. De là tu vois la colombe lorsqu'elle plonge dans l'eau, tu entends les battements des ailes de l'insecte qui se noie dans le calice d'une fleur.

«Que mon âme puisse aussi s'élever à toi, et mon humble prière monter jusqu'aux pieds de ton trône! Daigne permettre que le chœur des saints qui t'entourent inscrive mon nom sur la page d'or de tes tablettes indestructibles!»

CHAPITRE VIII.

TANTALIDÉS. — CARASSOUTSAS. — VLACHOS. VIZYENOS.

TANTALIDÉS.

Une des existences les plus aimables et les plus poétiques vient de s'éteindre à Constantinople. Elie Tantalidès, né dans cette ville, en fut un des poètes les plus charmants, digne successeur de Christopoulos, qui avait lui-même hérité de la lyre d'Anacréon. Tantalidès fut un philologue savant et un profond théologien. Ame tendre et pieuse, amant passionné de la nature, il fut sevré de bonne heure des jouissances qu'elle lui procurait, car, comme Homère et comme Milton, il

fut privé depuis sa jeunesse de la lumière du ciel. Il n'en fut cependant pas empêché de se consacrer au culte des Muses; et toutes les fois que ses accents s'échappaient de ses lèvres, empreints d'une douce résignation, et même d'une gaîté qui découlait d'un fond de bonté inépuisable, ils retentissaient au fond des cœurs et en arrachaient des larmes.

Malgré son infirmité, il occupa pendant toute sa vie avec un rare talent la chaire de littérature ancienne au collége théologique de l'île de Chalké. Il en était un des professeurs les plus brillants, et étonnait par sa grande érudition, qu'il devait toute à son application consciencieuse et à une mémoire peu commune.

Isolé du monde extérieur, il rentrait en lui-même, et y trouvait une source vive et limpide de gracieuses pensées et de sentiments généreux. Comme auteur, il avait à sa disposition tous les trésors de la langue classique, auxquels il savait faire de judicieux emprunts, avoués par le goût le plus pur. Ses poèmes écrits dans la langue élevée, peuvent servir de modèles d'élégance et de pureté; mais, pour ses plus attrayantes inspirations, il préférait le langage familier, qu'il maniait avec une rare adresse.

Ayant eu connaissance de la traduction en hexamètres du premier chant de l'Odyssée par son ami A. R. Rangabé, il en voulut faire autant pour l'*Iliade*, et débuta dans la carrière poétique par la publication d'une traduction en ce même rhythme, aussi du premier chant,

qui fait regretter qu'il n'ait pas continué jusqu'au bout ce beau travail.

Son second ouvrage poétique fut un volume de *pièces de circonstance*, qui sont un monument élevé à l'amitié, et consacré aux différents membres de la famille Carathéodori, à laquelle le poète avait consacré une sorte de culte d'affection et de reconnaissance. Ces poèmes offrent peu d'intérêt général, mais ils sont très-remarquables au point de vue du mérite littéraire. La pensée et la langue y sont également fortes, serrées, monumentales, et comme taillées dans le marbre.

Mais ce sont surtout ses poésies légères qui font le plus grand honneur à sa muse. Elles brillent toujours par le sentiment, par l'esprit, et souvent par une bonne humeur qui fait voir quelle était la richesse de son cœur, et ce qu'il eût été si la cécité n'eût sitôt éteint sa belle existence. Un poème satirique, intitulé «*les huîtres*», qui est resté inachevé et encore inédit, sauf quelques fragments, donne, pour ceux qui l'ont vu, la mesure de la verve inépuisable du poète, et eût rivalisé avec l'*enlèvement du dindon* de Rizo, s'il avait été complété.

Nous donnons la traduction d'une de ses dernières chansons du genre sévère, parcequ'elle a pris un triste caractère de pièce de circonstance. A sa mort, arrivée dans l'été de l'année 1876, toute la jeunesse de Chalké, qui lui était attachée par la plus tendre affection, a suivi son convoi en chantant ces vers, qu'il avait composés peu avant sa fin:

«Chanson des morts.

«Le cœur contrit, nous nous réunissons pour reporter pieusement notre pensée vers les morts. Ceux qui nous étaient chers se sont assis avant nous dans le grand tabernacle, nous ayant précédés auprès du créateur.

«Leurs ossements odorants, qu'ils gisent dispersés sur la terre ou qu'ils soient ensevelis au fond des mers, sont sacrés et à jamais bénis. Nés de la poussière, ils y ont déposé leur enveloppe mortelle, et leurs âmes jouissent dans les cieux de la félicité suprême.

«A l'écart de la ville, les morts tiennent sous l'œil de Dieu leur réunion mystérieuse. Une étoile éclaire leurs sépulcres comme une lampe qui jamais ne s'éteint. L'air y est imprégné d'encens.

«Quel est ce bruit confus qui retentit dans la nuit sombre? C'est l'essaim des âmes qui chante l'Alleluia. La paix soit avec toi, légion des vétérans de la vie! Emplis-toi du souffle de Dieu dans les régions où le soupir est inconnu.

«Entre les vivants et les morts la limite est étroite. Nous sommes unis par l'affection et par la prière nocturne. Attendez-nous. L'un après l'autre nous vous rejoignons. Soyez heureux. Il n'y a que les méchants qui redoutent la fin de la vie.»

Nous ajoutons à la suite une autre de ses compositions sérieuses, parcequ'elle est la seule larme qu'il ait, après son malheur, laissé tomber de ses paupières éteintes. Ce n'est pas une de ces pièces de sentimentalité fausse et malsaine, par laquelle une certaine école cherche ses effets et remplace souvent les qualités poétiques;

c'est le cri d'une douleur vraie et intime, mais en même temps contenue et résignée.

« Dernier hymne au mois de mai.

« Tu reviens, ô mois de mai, secouer de nouveau le sac de tes riches présents. et réclamer le tribut des chants annuels qui te sont dus.

« Pauvre failli des Muses, je suis depuis trois ans en retard avec toi. Veuille accueillir cette fois les accents de ma lyre, quelque faibles et imparfaits qu'ils soient.

« Que tout est changé sous le bras de fer du temps! Comment étais-je quand je te saluais autrefois, et comment me retrouves-tu et me laisses-tu aujourd'hui!

« J'étais debout, ô mois de mai, le premier de tes amis, pour savourer avant le jour la pure rosée de tes feuilles.

« Avant que la voix du rossignol ne te saluât, avant que le premier rayon ne fît frissonner tes feuilles, je me faisais un devoir d'éveiller les échos par un chant nouveau.

« Volant de buisson en buisson comme le papillon joyeux, je cueillais tes roses encore en boutons.

« Les ciseaux d'un destin fatal m'ont coupé les ailes jusqu'à la racine. La mort que j'invoque m'est refusée, et la vie m'est laissée comme un surcroît de peines.

« La fête de l'existence est finie pour moi; les étendues auxquelles j'aspirais ont disparu à jamais.

« Tu n'es plus le beau mois de mai; un voile noir te recouvre; tu me refuses les clartés de ton soleil; tu ne souris plus comme autrefois

« Et en moi que vois-tu? Non plus l'ancien amant des fleurs; tu vois un cadavre, dont chaque souffle est un soupir.

«Soudainement vieilli, morose et le front ridé, je heurte chacun de mes pas contre un sol que je n'aperçois point. Appuyé sur un bâton qui m'échappe, où vais-je, si ce n'est à la tombe?

«Reçois, ô mois de mai, ce dernier adieu de divorce éternel. Je te l'adresse, les yeux remplis de larmes, le cœur gonflé de soupirs.

«Tu passes devant nous. Nous mourons chacun à notre tour, et quand nous ne sommes plus, tu reviens toujours jeune et fleuri.

«Jamais des chœurs joyeux ne cesseront de chanter tes louanges. Des jeunes gens pleins de sève te saluent et applaudissent à ton approche, tandis que nous versons des pleurs.

«Recueillez mes larmes, ô mes amis, et arrosez en les fleurs des jardins, en me pardonnant si mes lèvres au lieu d'un hymne n'ont articulé que des plaintes.»

Les quelques mots suivants nous feront voir comment le poète byzantin parle de sa ville natale. C'est un fragment extrait d'un plus long poème:

.... «Mes cheveux se dressent sur ma tête quand je te regarde, vieil et vénérable temple de la Sagesse de Dieu. Tu fus élevé comme la huitième merveille du monde; mais éborgné, comme Samson, tu portes aujourd'hui les fers des païens, et tu arraches au nouvel Israël des soupirs et des larmes. Dans ton enceinte, pleins d'une foi robuste, se sont prosternés devant Sabaoth ceux qui ont triomphé du Nord et de l'Orient. Les pères de l'église, inspirés par l'esprit de Dieu, s'y sont aussi assemblés, et y ont de même élevé leurs trophées, en prononçant l'anathème contre les mécréants.

«Tu étais un temple de gloire. Un destin envieux

a soufflé sous tes voûtes l'esprit de discorde. Quiconque feuillette ces tristes chroniques voit avec terreur le démon de controverse se dresser devant lui. C'est lui qui t'a aveuglé, ô vieux temple. Ce fut ce ver rongeur qui a couché, brisé sur la route, le chêne robuste, respecté par dix siècles. Le conquérant superbe survint alors en brandissant son sabre; à ta porte il descendit de sa cavale hennissante; et depuis ce moment, feuilles détachées de tes branches flétries, nous aussi nous sommes entraînés par le torrent vers l'abîme sombre.

«A quelque distance, désert et nu, et n'ayant sauvé de son antique splendeur que trois restes informes, s'étend l'hippodrome. On n'y voit plus trace de la vie qui l'avait animé. N'a-t-il pas autrefois embrassé ce que la grande ville contenait de plus beau et de plus merveilleux? Ne faisait-il pas la gloire des grands Empereurs?

«O géant de l'antiquité! C'est à toi, l'Egyptien, que je m'adresse. Je contemple ton sommet solitaire, et tu me fais pitié. Taillé jadis aux bords du Nil des rochers de Libye, tu as vu cent règnes de Pharaons défiler à tes pieds, et du midi émigrant au nord, tu es venu ajouter aux honneurs de Byzance.

«Les adorateurs d'Osiris et d'Isis, ayant étudié les étoiles au milieu de la nuit morale qui les entourait, ont gravé sur tes flancs des lettres mystérieuses, dont nulle tradition n'a conservé le son. Aujourd'hui, après la grande destruction, lorsque ta tête perce les ruines pour s'élever vers le ciel, et qu'étranger au milieu des étrangers qui t'entourent, tu n'obtiens qu'un regard de pitié du passant, dis, explique-nous ce qu'elles signifient. Quel est le décret des cieux sur toi-même et sur l'ave-

nir? Quel est le sens de ce hibou? que veut dire cet enfant? . . . . .»

Nous ajouterons un exemple encore de la poésie légère et enjouée de Tantalidés, car c'est le genre où surtout il excelle, faisant de la satire aussi vive et aussi spirituelle, mais beaucoup moins agressive et personnelle que celle d'Alexandre Soutso.

«Le poète.

«Voyez-vous cet homme aux yeux creux, aux sourcils élevés, aux rides froncées sur le front? Silence! C'est un poète. Il va tout fustiger de son fouet cuisant. C'est le janissaire de la poésie; il met flamberge au vent. C'est un grand satirique![1])

«Un satirique! . . . Il brandit sa plume comme si c'était la foudre de Jupiter. Il a trempé ses flêches dans les poisons bouillants de sa colère. Un double carquois résonne sur son dos. Il est Apollon à la face sombre comme la nuit. Il tend son arc. C'en est fait du monde, le diable l'emportera à son premier coup! . . . Mais

«Voilà le flux de ses vers qui s'arrête . . . Attendez; écoutez le satirique. Il se fâche, il est vexé, il trempe et retrempe sa plume; il compte les mesures sur ses vingt doigts; il change de cahier, s'essuie le front, et repousse au loin son encrier.

«De ses mots effacés il dessine des fleurs. Les rimes ne s'accordent pas; il les poursuit dans le dictionnaire. Il siffle, il souffle, il se gratte; le mot lui paraît insipide.

---

[1]) Il y dans l'original un jeu de mots impossible à rendre. *Satiri* veut dire en grec un couperet. C'est pour s'en être armé que le héros du poème serait un *satirique*.

Il efface, il écrit au hasard: il efface encore, écrit et efface . . . Oh! quelle triste poésie!

«Mais le voici! . . . Il est inspiré! . . . Voyez, ses sourcils se baissent; sa plume est en marche, son regard rit. Sa Muse est en travail d'enfantement. Le grand moment est venu trop tôt. Elle met au monde un enfant de quatre mois.

«Le poème est né. Il demande des auditeurs pour leur en faire lecture. Vite, amis, fuyons. Qu'attendons-nous? Il va nous tomber sus. Poète, lâche-nous, poète, fais nous grâce! Par la vie du nouveau-né, épargne nos oreilles. Ton poème est parfait. Quel besoin de nous le lire? En quoi avons-nous failli pour être punis?»

A Athènes Tantalidès a publié en un volume, avec accompagnement de musique. des chansons charmantes de naïveté, destinées aux enfants, d'autres, pleines de solides pensées pour la jeunesse des écoles, et plusieurs autres, pleines d'esprit et de fraîcheur, sur divers sujets.

CARASSOUTSAS.

J. Carassoutsas de Smyrne est un poète lyrique tout d'harmonie et de sentiment. Ses vers, écrits en un langage des plus travaillés, ont l'allure lente et langoureuse. Ils semblent respirer la douce mollesse des bois parfumés de l'Ionie. Une traduction ne peut que leur enlever le principal de leurs mérites. Cependant leur suave duvet recouvre des pensées assez fortes et belles, pour que nous ne puissions pas nous dispenser d'en mettre quelques-unes sous les yeux du lecteur.

Voici en quels termes il parle de sa patrie:

« A l'Ionie.

« Qui calmera mon âme? Qui donnera à mes désirs les ailes du zéphyr? Qui me portera aux contrées où coule le Mélés, radieux comme une nappe d'argent?

« Il y souffle de douces brises, et l'onde y reflète les ombres noires des platanes qui s'y balancent. Le myrte y répand ses parfums, et tout y porte à la joie et à la paix, tout, excepté la tyrannie.

« Son démon inspire la terreur; il détruit l'harmonie de la belle nature; il fane les fleurs dans leur épanouissement, et son souffle souille et flétrit l'Ionie.

« Mais, quoique dévastée par l'ouragan, elle se relève toujours attrayante, et le deuil de l'esclavage dont elle se couvre lui prête des charmes plus sympathiques.

« C'est ainsi que la rose, abattue par la pluie de l'orage qui la fouette en sifflant, se relève bientôt humide aux rayons du soleil, et dresse sa fleur plus fière et plus belle. »

Au poète dont nous avons parlé plus haut il adresse les paroles de tendre sympathie qui suivent. Nous les reproduisons, comme un complément de la notice

« sur Tantalidés.

« Je me présente à ton temple sacré, et j'élève ma prière vers toi, ô Dieu suprême, qui lis au fond des cœurs!

« Un frère, un ami à moi, est, ô mon père, victime d'un destinée injuste. Doux, vertueux et plein de sagesse, il est privé de la lumière, il est plongé dans les ténèbres de la nuit.

« Le poisson qui fend les flots, les oiseaux sur les

branches, les plus infimes insectes possèdent la vue qui les éclaire à travers la vie.

«Le vermisseau sans intelligence a son œil qui étincelle, et voit, plein de joie et d'admiration, la création s'y refléter.

«Je n'ai nulle vertu, nulle valeur, mais je l'ai connu, lui. Il avait la modestie d'un ange; il était doux comme l'agneau, pur comme le lys blanc.

«J'ai vu ce cygne mélodieux, qui devait un jour devenir un nouvel Orphée, et répandre des flots d'harmonie, et donner des jouissances sublimes.

«Aujourd'hui sa vie s'écoule en soupirs, les larmes sont sa seule jouissance depuis que dans ses yeux, où brillait la joie, les rayons ont été éteints.

«Et il avait raison, ô mon Dieu; car il était jeune, et les belles pupilles de ses yeux étaient le séjour des Grâces.

«Comment parcourra-t-il la triste carrière de la vie, privé de toute joie, à travers une nature morte et une nuit éternelle?

«Avec quels sentiments entendra-t-il autour de lui les accents de gaîté, les chants et les rires d'une jeunesse folle de joie?

«L'aurore viendra, et il ne la verra pas; la terre sera saluée par le printemps, et il ne cueillera pas les fleurs que la rosée fait éclore.

«Compatis, ô père, à ses maux. Ton plus humble fils t'en conjure. Rends-lui la vue, et fais luire dans mon âme un rayon de consolation.

«Ta puissance est grande; rien n'y met de bornes. Si le ciel est plongé dans les ténèbres, si le soleil est éteint, tu peux le rallumer d'un clin d'œil.

«Tu as voulu produire le monde, tu as dit et la

terre fut, et les astres peuplèrent le ciel, et les légions des chérubins apparurent.

«Ils apparurent; et comme un fiancé lance autour de lui une pluie de monnaies d'or[1]), tu as jeté sur toutes leurs ailes des yeux innombrables.

«Lorsqu'à ta voix ils se rangent autour de toi, leurs plumes reflètent la lumière comme autant de lustres à mille lampions d'or.»

On ne lira peut-être pas sans intérêt l'appréciation d'un des plus grands poètes français, faite par le poète grec.

«A la mort de Béranger.

«Muses et Amours, prenez le deuil. Réjouissez-vous, Jésuites et tyrans. Béranger est mort.

«Elle s'est tue, la lyre qui consolait le malheur. Le pauvre artisan voyait en lui son Dieu tutélaire.

«Il préférait l'indigence de Diogène et la simple rose de Lisette à l'ennui doré de l'esclavage officiel.

«Sa muse vengeait les faibles et abaissait l'insolence des grands. Elle était la divine justice pour ceux qui n'en craignent pas une autre.

«Dans les marais fétides de la politique il lançait, comme Apollon, ses flêches mortelles contre les Pythons venimeux.

«Par un art merveilleux, la même main tenait à la fois la lyre d'Anacréon et les traits d'Archiloque.

«Français, permettez-moi de déposer sur le cercueil de votre poète une couronne immaculée, que les Muses ont tressée sur le Cithéron.

---

[1]) Usage suivi aux noces populaires en Grèce.

«Ces violettes ont poussé sur les tombeaux de nos martyrs, et la liberté en ornait son front immortel.

«Il n'a pas, comme d'autres, renié par une palinodie la grande déesse. Il a voué à ses charmes un culte et une fidélité chevaleresques.

«Il était philhellène, comme l'est toute grande âme. Athènes était sa patrie; il l'a dit sur sa lyre.

«Lorsque Mars faisait de notre terre l'image du Tartare, et que Canaris changeait nos mers en un Cocyte qui engloutissait les âmes des barbares,

«voyant la main des puissants hésiter encore, il jeta dans la balance le poids de sa lyre dorée.

«Un chant divin, s'élevant de la contrée qui nous envoie le zéphyr embaumé, est venu plaider pour les fils d'Homère.

«Aussi sa renommée vivra-t-elle chez nous à travers les siècles, et sa mémoire restera sacrée jusque chez nos derniers descendants,

«aussi long-temps que Phébus élèvera au-dessus des nuages sa torche enflammée, et que le chœur des Heures renouvellera sa course à travers la Grèce, patrie de la gloire.

«Muses et Amours, prenez le deuil. Réjouissez-vous, Jésuites et tyrans. Béranger n'est plus!»

Nous donnerons encore un petit poème d'une nature plus subjective, qui caractérise mieux le genre de talent de Carassoutsa, et en tire toute sa valeur.

«A une étoile.

«Toi qui dans l'immensité des cieux te révèles par une lumière vacillante et douteuse, comme le coquillage qui blanchit au fond des mers et qui paraît et disparaît tour à tour,

«si tous ces points étincelants que nous apercevons sont des ornements qui brillent au pan de la tunique du Créateur, tu es donc un diamant suspendu à un de ses derniers plis.

«Ou, si ce n'est pas son vêtement que nous voyons, mais bien un autel éclairé de la lumière éternelle de milliers et de myriades de lampes, tu es donc un flambeau qui conserve sa flamme divine en dépit de la violence des ouragans.

«Si enfin la voûte du firmament, qui semble semée de pierres précieuses, d'émeraudes et de rubis, n'est ni sa tunique dorée ni son saint autel, mais bien un amas de mondes d'une étendue incommensurable,

«tu es une source vive de lumière et de beauté, un soleil autour duquel gravitent des planètes, dont chacune s'entoure de planètes moindres, comme la poule de sa couvée;

«Et tu portes donc, ô géant, sur ton large dos des continents et des mers, des montagnes, des plaines, et peut-être des myriades de cités bruyantes. Mais quels sont leurs destins, quelle est leur histoire?

«Les choses, ô monde, se passent-elles en toi comme ici bas? Y a-t-il en ton sein des myriades qui naissent et des myriades qui meurent?

«Y a-t-il la joie pour les uns, les pleurs pour les autres? Des torches mortuaires s'y allument-elles à côté des flambeaux de noce?

«Quelle est la loi qui régit tes habitants? Est-ce la liberté qui préside à leurs conseils, est-ce que ton peuple plie le genou devant des tyrans, et le faible est-il la victime du puissant?

«Au moment où mon œil te fixe, ô étoile, des troupes et des flottes te traversent peut-être. Ton sol gémit

sous leur poids, des batailles sont livrées, des armées entières sont moissonnées.

«Et tant d'êtres divers, tant de mouvement et tant de tumulte tiennent dans un si petit espace! Tout se confond en un seul point, et tout est silence au delà!

«Et ce point qui scintille là haut, qui ne change jamais d'heure ou de place, si le moment vient où il disparaîtra lui-même, que manquera-t-il à la création? Un grain de sable, une feuille de la forêt.

«Tu es, ô étoile, régulière à te lever et à te coucher; mais dans la foule des astres tu échappes à notre attention. Tu fournis fidélement ta carrière prescrite, mais nous ne nous inquiétons pas de ton existence.

«Quand la nuit vient, tu te montres comme une fille timide, la dernière parmi tes sœurs. A l'approche de l'aurore, tu es la première à te dérober derrière les montagnes.

«L'Argus qui épie le ciel t'a laissée sans nom, bien que tu te lèves toujours belle depuis le commencement des siècles. Une nuit viendra où toi aussi tu ne te lèveras plus?»

VLACHOS.

Natif d'Athènes, Ange VLACHOS, que nous avons plusieurs fois cité comme auteur de livres didactiques, a aussi cultivé la poésie avec beaucoup de succès.

Outre une excellente traduction métrique d'«Hadrien», tragédie de l'Allemand *Heyse*, et quelques petites comédies, les unes imitées, les autres traduites du français, il a entrepris un travail beaucoup plus hardi. Il n'a pas hésité à se mesurer avec le génie de Lamartine, dont

il a traduit en vers les Harmonies; et sa langue belle et correcte, et le soin minutieux qu'il donne à la polir et à la châtier, lui fournissent un instrument propre à rendre les brillantes pensées du grand poète, dont aucune plume humaine ne peut reproduire la mélodie. Il a aussi traduit quelques poésies de *Victor Hugo*, et a rendu les «Fantômes» en hexamètres irréprochables, divisés en strophes par des trimètres dactyliques. Plusieurs autres traductions de l'allemand et de l'anglais, deux langues que le poète possède comme le français, sont aussi fort réussies.

Les poésies originales de Vlachos ont été publiées en un beau volume. Elles contiennent des pensées ingénieuses, souvent neuves et toujours bien exprimées, dans une langue substantielle, serrée, et recherchant la sévérité classique. Une de ces compositions, plus longue que les autres, et n'ayant pas moins de 700 vers, est une narration, ayant pour titre *Phidias et Périclés.* Elle semble être le pendant de «Socrate et Aristophane» d'*Al. Byzantios*, et ne lui est pas inférieure comme peinture fidèle de l'antiquité. Son style est moins avare d'accessoires et d'ornements descriptifs, et ne peut s'en passer au même degré.

Comme Byzantios, il débute par une représentation au théâtre. C'est Aeschyle qui en a les honneurs, par sa trilogie d'Oreste. La poète décrit par quelques traits vifs l'Agora et le peuple qui la remplit. Un homme, s'écartant du tumulte, va s'asseoir sur un tronçon in-

achevé de colonne, près du temple de Vénus des Jardins. Les yeux fixés sur Minerve Promachos de l'Acropole, il se dit à lui-même:

«Avant que Cimon ne fût exilé, j'espérais communiquer mon idée à son esprit généreux, et voir le peuple assemblé devant une autre Minerve que celle en bronze que j'aperçois d'ici, compléter par de nouvelles décorations la splendeur de l'Agora et de l'Académie, et éterniser sur l'Acropole par l'ivoire et l'or le nom de *Phidias.*

«Les Athéniens sont ingrats. Ils haïssent les héros de leur vivant et ne les aiment que morts. Ils ne permettent qu'au lierre de couronner leur tombe.

«C'est un grand peuple, mais... c'est un peuple. Il se fait un jeu de condamner à l'exil ou à la mort ses grands hommes, dont la main puissante le gouvernait. Vivants il les proscrit, morts il les regrette.

«Il est comme l'enfant qui brise ses jouets, et qui crie lorsqu'il voit les morceaux informes auxquels il les a réduits dans sa colère.

«Oh! si du milieu de cette foule il s'élevait de nouveau une intelligence; si une main puissante s'emparait avec adresse des rênes de cette populace indomptée;

«Si un souffle d'autorité réglait le cours du flot populaire, et rappelait à la vie les ateliers de Phidias et d'Agoracrite!... Mais où est-elle, cette intelligence?»

Un jeune homme s'arrête devant lui.

«Salut, Phidias. — Salut, Périclès. Tels furent leurs premiers mots.

«Te plais-tu donc à la fraîcheur de la nuit, ou bien admires-tu les effets de la lune sur la tunique de bronze de ta Promachos?» demanda le jeune homme.

«Hier, quand j'arrivais d'Égine, ta déesse fut la première à frapper ma vue. Elle est superbe; mais Périclès rêve une autre forme pour elle.

«Souvent dans mon sommeil je la vois resplendissante d'or. Je voudrais élever à la reine de notre ville un palais radieux, dont je garderais les clefs.

«Je veux y réunir la magnifique procession des Panathénées, et dans la belle statue de la Déesse voir ma propre image et celle du grand peuple de notre ville.

«C'est là, Phidias, que tu graveras ton nom, confié aux siècles à venir. Ton chef-d'œuvre d'or sera érigé comme un symbole sublime de l'union de l'homme à à la divinité.»

«Son œil rayonnait lorsqu'il parlait ainsi, tandis qu'une larme de joie s'échappait lentement des yeux de Phidias, et donnait à son mâle visage une expression juvénile.

«— C'est là aussi, dit-il, ce qui occupe ma pensée; c'est ce que mon burin attend. Ton âme est mon âme; je désire ce que tu désires. Un même flambeau nous éclaire.»

«Chacune des idées du jeune homme se reflétait dans l'esprit du vieillard. Ils tournèrent leurs pas vers la ville, en agrafant leurs manteaux pour se préserver de la fraîcheur des nuits d'été.»

Cinq Olympiades plus tard on érigeait la statue chryséléphantine dans le Parthénon. Les fêtes et les processions qui accompagnèrent cette solennité sont décrites avec beaucoup d'art. La plume du poète suit avec exactitude et finesse le burin qui a tracé la frise du temple. Périclès est au point culminant de sa force et de son bonheur.

Cinq années se passèrent encore, et l'envie et la haine avaient réuni un parti puissant contre lui.

«Il est seul et ils sont nombreux; mais le colosse se tient debout. Mille mains ennemies sapent sa base sans l'ébranler. Ils passent en se courbant, sans oser élever le regard jusqu'à lui.»

Pour nuire à Périclès, ses ennemis font accuser Phidias par Ménon, un de ses ouvriers, d'avoir dérobé l'or destiné à la statue de la déesse, et d'avoir représenté sa propre effigie et celle de son protecteur sur le bouclier de la statue.

Dans la dernière partie du poème on trouve le grand artiste couché sur un grabat, au fond de la prison. Il rêve aux temps heureux lorsque le peuple accueillait à Olympie avec des élans d'enthousiasme sa statue de Jupiter, et exigeait de lui qu'il inscrivît son nom au bas de ce chef-d'œuvre.

Périclès survient, et Phidias en délire le prend pour le traître Ménon. L'homme d'État comprend que le trait qui atteint son ami est lancé contre lui-même, et se dit qu'il a encore assez de puissance pour sauver le célèbre sculpteur. Lorsqu'il revient le lendemain, il le trouve mort. Le cœur brisé, il prédit à Athènes de tristes destinées, qui s'accomplissent bientôt, lorsque lui-même est enlevé par l'épidémie et que l'étoile de Cléon vient à se lever.

Le dénouement paraîtra peut-être un peu précipité et pas assez dramatique; mais les beautés du poème sont d'un ordre élevé, et l'ont fait juger digne de

deux traductions en vers, l'une en italien, l'autre en allemand.

Nous faisons suivre un petit échantillon des poésies lyriques de Vlachos.

«La nouvelle vie.

«Une petite fleur des champs se chauffait tranquillement au soleil, loin du tumulte et loin des hommes.

«La rosée du ciel la baignait la nuit au clair des étoiles; à l'aurore elle étalait ses pétales, pleines de vie et de brillantes couleurs.

«Inconnue, peu vue, peu enviée, elle ignore le monde et l'existence des hommes, dont les soupirs ne viennent pas la troubler. Elle est heureuse, et sa vie est celle d'une fleur.

«Mais hélas! Un passant survient; son œil est attiré par la belle fleur des champs; il en admire les couleurs gaies et les feuilles humides.

«Le cruel la cueillit. Pour toute plainte la petite fleur versa une larme, et, vivante encore, elle fut jetée et ensevelie dans sa poche.

«Quand sa main l'arrachait, il avait sur les lèvres de douces paroles d'amour, et le soir il disait à son amie: Aime-la, je l'ai cueillie pour toi.

«La jeune fille cacha la fleur dans son sein à peine encore palpitant, et les pétales mortes étant échauffées, revinrent à la vie et s'épanouirent.»

Mais nous voulons plutôt laisser Vlachos parler lui-même. Il a essayé aussi de faire des vers français, et l'exemple que nous en donnons montrera qu'il le faisait avec succès.

« A Monsieur E... S... (Berlin, 1861).

« Pourquoi, quand ce brouillard oppresse ma poitrine,
qu'une larme furtive à mon œil vient jaillir,
mon front, qui tristement sous la brume s'incline,
s'élève au souffle frais et doux d'un souvenir
de la patrie?

« Pourquoi, quand dans ce ciel je cherche en vain une île
riante, un petit coin doré par le soleil,
sont-ce mes souvenirs qui me prêtent asile
dans une aurore d'or, dans un couchant vermeil
de la patrie?

« C'est que je suis un pauvre étranger qu'on coudoie,
un inconnu perdu dans un monde indolent,
qu'on regarde souvent, hélas! sans qu'on le voie,
et qui voit partout, lui, le tableau consolant
de la patrie.

« Oh! c'est votre amitié qui pour moi fit éclore
quelques fleurs du pays dans mon désert d'exil...
Vous partez, mais j'aurai leur souvenir encore,
pour en faire un bouquet avec nos fleurs d'avril
dans ma patrie. »

VIZYÉNOS.

Un autre poète, qui tient son rang à côté des précédents, est G. M. VIZYÉNOS, de Thrace. Il a écrit des poésies lyriques, les unes sérieuses, les autres gaies, spirituelles et fines productions, dignes de figurer à côté de celles de Christopoulos et de Tantalidès. Son long poème intitulé *Codrus* et divisé en stances, a des vers

d'une grande beauté, aux rimes riches et qu'on dirait trouvées sans avoir été cherchées, à la langue pure, sonore et colorée. Comme Byzantios et comme Vlachos il a le sentiment de l'antiquité, qu'il sait rendre par des accents dignes d'elle. L'intrigue de son poème, tissue d'éléments de l'histoire, est habile et intéressante.

Un jour les Athéniens en s'éveillant voient leur campagne couverte d'armées doriennes. Une grande inquiétude s'empare de la ville. L'oracle prédit la victoire à ceux qui perdraient leur tête. Codrus explique l'oracle: «C'est son propre sacrifice que les Dieux demandent pour sauver Athènes. Mais son fils Médon pense que c'est à lui, plus jeune, et non au vieillard, à mourir pour sa patrie. Sous le prétexte qu'il est plus apte à faire face au danger qui menace la ville, il veut que son père abdique et que les Athéniens le proclament lui-même Roi, afin qu'il ait le droit de se sacrifier. Codrus, voyant le peuple prêt à céder, se hâte de le prévenir. Médon avait sous sa garde la porte qui s'ouvrait sur la campagne envahie. Thelxinoé, sa fiancée, après bien des hésitations, naturelles à une jeune Athénienne, se décide à l'y aller trouver dans la nuit pour le détourner de son fatal projet. Codrus profite de cette entrevue qu'il a épiée, et du trouble où elle jette Médon, pour passer la porte, deguisé en pauvre paysan, qui prétend aller à la recherche de ses enfants. Arrivé au camp des Doriens, il les provoque et il est tué. Minerve annonce son action héroïque aux Athéniens, qui,

lorsqu'ils reviennent de leur consternation, envoient à l'ennemi une députation pour demander son corps. A la nouvelle que l'oracle a eu son accomplissement en faveur des Athéniens, les Doriens prennent la fuite, et le peuple d'Athènes, ne trouvant plus personne digne d'occuper le trône de Codrus, abroge la royalité, proclame Médon magistrat à vie, et lui donne Thelxinoé pour femme.»

Le poème commence par une invocation à la Muse en ces termes:

«Muse, fille du ciel, quitte pour un instant l'Hélicon, et viens me dévoiler le siècle où vivaient des hommes semblables aux Dieux. Eclaire mon esprit de ton flambeau, et déchire le voile qui couvre le long passé. Sur les bords du Céphise prête-moi ton Pégase, et ceins ma tête d'un laurier du Parnasse.

«Touche de tes doigts immortels les cordes de ma lyre, et chante par ma voix l'hymne de l'amour de la patrie. Conte la mort héroïque du grand Athénien; redis à quel prix il acheta le salut de ses concitoyens, et comment il est mort, laissant à sa patrie la liberté en héritage.»

Toutes les parties du poème sont également recommandables. Nous faisons suivre le passage où Thelxinoé et sa nourrice se rendent pendant la nuit auprès de Médon:

«Enveloppées de voiles noires, elles marchent sur la pointe des pieds, comme des biches effarouchées, qui craignent d'être vues à la lumière. N'est-ce pas Hécate qui erre de nuit dans les carrefours? ou sont-ce plutôt

des ombres de morts qui privés de sépulture, viennent à travers les ténèbres demander le dernier repos au parent oublieux?»

«Il n'en est rien. L'une d'elles, appuyée sur le bras de l'autre, comme une liane s'attache au tronc d'arbre, a les yeux pleins de larmes, et son sang est glacé. Cependant la douleur ne ternit pas la fraîcheur de ses joues. C'est ainsi que le ver qui pénètre au cœur de la pomme en épargne la couleur.

«L'autre, qui porte le fardeau de plusieurs lustres, a accumulé dans son esprit une large moisson de sagesse. C'est là qu'elle puise ses conseils, et elle dit à la jeune fille: «Considère, ô ma fille, la vie comme une planche jetée sur un lac obscur, et ayant pour ancres l'espérance et la patience.

«Tantôt le calme y règne, tantôt l'onde est agitée, et puis survient la tempête, et puis . . . le nautonier verse du vin dans sa coupe et boit en chantant. Pourquoi cette aversion pour la vie? Demain tout aura peut-être tourné au mieux.» C'est ainsi que la prudente nourrice parlait à sa maîtresse chérie. La jeune fille incline la tête comme une fleur, et prononce des paroles sans suite.»

CHAPITRE IX.

ZALACOSTAS. — CALLIVOURSÈS.

ZALACOSTAS.

G. Zalacostas, après s'être distingué dans les rangs des défenseurs de la liberté, a servi comme officier de comptabilité dans l'armée royale. Les chiffres qui faisaient l'occupation, et, nous devons le dire, la torture de sa vie, avaient de quoi tuer les neuf Muses à la fois; cependant la sienne est restée robuste et fière; elle n'y a rien perdu de sa vigueur ni de sa fraîcheur, et dans tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions prosaïques, il lui empruntait des inspirations dignes des plus beaux temps de la littérature nationale. Il a écrit des chansons, des odes et des poèmes ou nouvelles en vers, qui contiennent des beautés de premier ordre. Sa langue, soit qu'il emploie le dialecte vulgaire, soit qu'il s'attache au style plus pur et plus élevé, est toujours noble, correcte et substantielle, et comme inspirée par l'esprit sain de l'antiquité. Il donne le plus grand soin à son vers, et le travaille en artiste. Son imagination est riche et ardente, mais il sait la tenir en frein, et en modérer les élans de manière à donner à ses productions la mesure et la forme dont l'art ne peut se passer.

Le fragment suivant, tiré d'une de ses pièces patriotiques intitulée «*l'embouchure de Prévéza*» est une réminiscence des faits belliqueux dont il fut lui-même un des acteurs. L'inspiration du poète s'y allie à l'enthousiasme du patriote.

«Déesse des grandes pensées, toi qui crées les héros, dis-moi, quel est ce bruit qui se fait autour des hommes de mer? Une foule en armes les a entourés. Etends sur eux ta large chlamyde pour les protéger.

«La rage de l'ennemi ne connaît pas de frein. Le plomb fait voler en éclats le flanc du navire et arrête sa marche. Les rames cessent de battre les flots.

«Feu! feu!» crie le commandant, et les canons aux larges gueules vomissent le tonnerre; les boulets volent en tout sens, et l'air mugit au loin.

«La flotte des infidèles s'arrête. Une barque s'en détache et aborde le navire. Elle est pleine d'hommes qui brandissent des sabres avec des cris féroces.

«Sèche, ô Muse, ta larme divine, et retiens les battements violents de ton cœur. Bien des siècles ont passé sur nous, pleins de souffrances et de pleurs.

«C'est à nos tyrans à pleurer aujourd'hui. Pénètre dans la chambre mortuaire du navire, où un jeune Grec expire de la mort non pleurée du brave.

«Voyez; Andrée dort. Autour de lui ses amis sont rangés en cercle. Il dort; mais on dirait qu'une dernière menace erre sur ses lèvres muettes.

«Les marins le regardent, tristes et silencieux. L'un d'eux semble anéanti. Il se tient près de lui immobile, et les bras croisés sur la poitrine.

«Ses lèvres bougent seules; il attache sur le mort

un regard fixe et étrange. Ses pleurs ne coulent point... C'est son cœur qui est rempli de ses pleurs.

«Verse, toi, ô Muse, une larme amère, avant que mes cordes gémissantes n'aient fini leur chant. Couronne de tes fleurs le marin mort, et couvre-le de tes parfums.

«Laisse-moi suspendre ma lyre à la branche d'un saule, et n'y touche point avant qu'une grande voix pleine de tempêtes ne retentisse dans les cœurs d'une jeunesse ardente.

«C'est alors que je redemanderai mes armes d'autrefois. Alors chaussant de nouveau mes brodequins de montagnard, je volerai avec toi là où l'Achéron précipite ses flots rapides.»

Une de ses plus belles compositions poétiques, intitulée «*Missolonghi*», commence ainsi:

«Bien que j'aie voué ma vie à une occupation haïe des Muses et que j'aie déjà fourni la moitié de ma carrière, je descends cependant encore dans la lice. Mon âme est jeune. J'entreprends de chanter une grande histoire.

«Une déesse auguste soulève le voile du passé, me tend du ciel son bras de feu, et me transporte aux flancs dénudés du Mont Kérasovon.

«Une douce teinte rosée trace la ligne du matin, et l'œil de l'aurore, suspendu à l'horizon, projette ses rayons tremblants. Les autres étoiles s'éteignent, mais la face de la nuit est encore noire.

«C'est l'heure des amours, un mélange mystérieux de lumière et de ténèbres. C'est le moment où la rose s'épanouit, où la nature active le drame de la vie.

«Le ciel, la terre et la mer, tout dort; oui, tout dort ailleurs; ici plane le démon de la mort. Ici veillent

des combattants endurcis aux fatigues, des moissonneurs sur les champs meurtriers de la guerre.

«Missolonghi ... Voyez, cette étroite enceinte, ce monument élevé à la gloire, décimé par la famine, oppose encore à l'ennemi sa légion de martyrs.

«Missolonghi, un brasier sur lequel des combats sanglants sont livrés! Il dresse son front altier, couronné de dix bastions fiers de leurs noms illustres. Chaque bastion souffle l'ouragan et vomit des tourbillons de flammes.

«Il dirige vers le lac le feu jamais éteint de ses mortiers. L'éclair succède au tonnerre, et Missolonghi flotte dans une mer de fumée et de feu . . . .

«Les bouches des dragons d'airain, qui lancent des éclairs, parlent un langage mystérieux. Leur concert éclate en un bruit immense. «Rendez-vous, disent à la garnison les canons qui la ceignent. Rendez-nous les clefs.» — «Elles sont au bout du glaive,» crie Missolonghi par ses cent bouches. Ce terrible dialogue retentit jusqu'aux extrémités de la terre.» . . .

Ce poète, plein de vigueur, est inimitable lorsqu'il fait résonner les cordes tendres de sa lyre. Nous faisons suivre un des poèmes de ce genre, écrit dans le style populaire avec une charmante naiveté.

«Le poète.

«La douleur se refuse au sommeil. Le ciel jette sur la colline sa lumière vacillante. Les forêts, les montagnes et les rochers sont encore plongés dans le crépuscule.

«Les herbes boivent la rosée de la nuit, le rossignol

fait retentir sa douce chanson, et un zéphir caressant ride la surface de l'eau.

«Des Néréides invisibles tressent des couronnes d'or sur le sommet de la montagne. Des anges président à cette heure mystérieuse.

«C'est l'heure délicieuse du matin, où la nature jette ses parfums sur les fleurs et les feuilles, une heure bénie par tous les cœurs qui ne plient pas sous la douleur.

«Assis au bord de la fontaine, un jeune poète promène ses regards autour de lui. Tout lui paraît terne; il soupire et adresse ses plaintes à la nature déserte.

«Triste nuit, dit-il, tu es sombre comme mon âme. Avec quelle joie je te saluais autrefois à côté de celle que j'adorais!

«Ecoute comme les oiseaux chantent deux à deux sur les branches. Et moi dans ma douleur, je cours après un fantôme, je cherche une ombre à travers les forêts solitaires.

«Ces forêts étaient autrefois le paradis pour moi. J'aimais tant cette fraîche fontaine. Insensé qui compte sur les joies de ce monde!

«Des rêves m'ont égaré, et mon cœur a cru à des félicités célestes. Oiseaux des montagnes, vous connaissez l'histoire de mes peines.

«Si l'un de vous se plaint de son isolement et d'avoir perdu sa compagne, que de sa voix musicale il répète ma souffrance.

«Elle s'appelait Chrysô; elle brillait de jeunesse et de beauté. Elle était la reine de la danse et la première à l'église.

«Ses sourcils étaient tracés comme au pinceau; ses yeux bleus n'avaient pas leurs pareils, pas plus que ses lèvres de corail.

«A quoi lui ont servi la beauté et la grâce contre la mort inexorable? Charon le cruel, Charon, le chasseur des âmes, la vit et l'emporta.

«O vous qui l'avez connue, oiseaux, fleurs des champs et fontaines, ne me croyez pas insensible si je puis continuer à vivre sans elle.

«Pâle cadavre, vain fantôme errant sur la terre, je veux que mon âme s'y consume; car la vie m'est un enfer, et la mort me serait une fête.

«La mort l'a entendu. Les amandiers de la campagne n'avaient pas refleuri une fois encore, que le malheureux fut enlevé, et dort dans la terre à côté de sa Chrysô.

«Deux arbres, plantés sur la double tombe, les couvrent de leur ombre mystérieuse. Lorsque la brise souffle, ils se donnent le baiser fraternel.»

CALLIVOURSÈS.

Le savant médecin P. Callivoursès, dont nous avons déjà cité les travaux et les découvertes scientifiques, est aussi un poète distingué et original. Ses ouvrages poétiques appartiennent surtout au genre didactique, et brillent tout autant par l'imagination que par un style vigoureux et richement figuré. Sa langue est d'une pureté et d'une correction irréprochables, à moins qu'on ne veuille lui faire un reproche de l'exagération même de cette qualité. Si les vulgaristes restent au-dessous de l'état actuel de la langue parlée, notre poète s'élève souvent beaucoup au-dessus d'elle. Il écrit comme on a parlé autrefois, ou plutôt comme, sur la foi de la grammaire, il espère qu'on écrira un jour. Fidèle aux

règles, il ne se heurte parfois qu'à une seule, celle de l'usage, qui n'est pas rarement dans son tort. Comme il puise à pleines mains, et sans ménagement, dans le vocabulaire antique, le sens de ses vers en devient souvent obscur et difficile à saisir même pour les plus érudits, auxquels seuls il s'adresse pour le moment, en attendant que le reste de la nation s'élève jusqu'à lui. Il y a cependant une circonstance qui s'oppose à cet espoir: C'est que les langues sont, comme les peuples, capricieuses de leur nature, et qu'elles se laissent moins guider dans leur développement par l'exemple d'un seul, aussi autorisé qu'il soit, même par les arrêts d'une académie, que par la pratique générale, qui est arbitraire, sans cesser toutefois d'être conséquente. Le trop grand archaïsme de Callivoursès dégénère aussi quelquefois en défaut dans ce sens, que la construction de sa phrase, sans jamais être défectueuse, devient forcée en quelques circonstances, et ses vers y perdent leur harmonie habituelle. Mais la beauté des pensées, qu'ils expriment toujours d'une manière poétique et neuve, compense et fait oublier ces rares et légères imperfections de la forme.

Le plus considérable de ses poèmes est celui qui a pour titre: *«Poésies insulaires» (Νησιωτικὰ ἔπη).* En près de mille alexandrins rimés il chante la belle nature et l'ancienne gloire des îles de la mer Égée. Après avoir parlé longuement et avec amour de Naxos, sa propre patrie, il introduit ainsi qu'il suit la description des autres Cyclades:

«Voyez ces nymphes si belles et si gaies, qui entourent leur sœur ainée, comme à une de ces rondes qu'exécutent les jeunes filles de ces îles mêmes. Le voile qui va de l'une à l'autre et unit les mains des danseuses est ici tissé par la main de Dieu, et a pour trame l'argent et pour chaîne l'émeraude. C'est la mer aux vagues étincelantes.

«Un collier de diamants brille au cou de chacune; c'est son antique gloire. Elles ont toutes leur symbole distinctif, comme celui que l'artiste grave sur l'agate ou l'onyx de la bague.»

Il passe toutes les îles en revue et énumère avec des couleurs souvent saisissantes tous leurs titres à la renommée. En parlant de la petite *Oliaros* ou *Antiparos* et de sa magnifique grotte de stalactites, il se rappelle que le Marquis de Nointel, ambassadeur de France en Turquie, y a fait célébrer, en 1673 une messe de minuit selon le rite catholique en latin. Nous traduisons les termes dans lesquels le poète exprime à cette occasion sa prédilection pour le grec. Nous choisissons ce fragment moins pour le mérite poétique que pour l'intérêt littéraire qu'il présente:

«Combien, s'écrie-t-il, le spectacle eût été plus grand si le clergé oriental avait célébré cette fête, en habits dorés, chantant les mélodies de Cosmas et de Damascène, en langue hellénique, cette langue divine, qui plus que toute langue parlée sur la terre convient aux hymnes adressées à la gloire de Dieu. Ses beautés sont les échos de la mélodie des anges qui chantent le Très-Haut. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«Il parlait le grec celui qui proclamait Athènes l'auguste avant-courrière de Jérusalem. Il le parlait aussi, le divin Socrate, lorsqu'il initiait les peuples aux lois d'une morale toute chrétienne, et qu'il déclarait l'âme immortelle, recevant la ciguë pour prix de sa sublime doctrine, comme la grande révélation valut à l'Homme-Dieu la torture plus douloureuse des clous. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«Ils parlaient le grec aussi ces artistes qui faisaient des statues et des temples non égalés par les modernes. Dans leurs Parthénons la divinité était célébrée en langue hellénique. C'est cette même langue, enviée par les rossignols, qui exprimait l'admiration pour ces œuvres inimitables, et sa beauté semblait ajouter à la leur. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.

«C'est en Grec que les Évangélistes ont écrit leur ouvrage inspiré, et c'est aussi en grec que les Synodes ont discuté le droit sacré. Ils ont préféré, ô Grèce, ta langue à toutes les langues de la terre pour écrire les canons qui gouvernent le vaisseau de l'église. C'est encore en grec qu'ont été écrites les paroles dorées des trois grands orateurs de l'église du Christ, dont les Bossuet même n'ont pas atteint l'éloquence. Aussi les chants en langue grecque sont-ils plus agréables à Dieu que ceux en tout autre idiôme.»

C'est une belle tirade que celle où le poète invoque tour à tour toutes les divinités de l'Olympe pour qu'elles lui procurent le spectacle de la procession de l'ancienne fête de Délos, et lorsqu'enfin la Vierge de Ténos lui

accorde cette joie, le poète, aidé de l'antiquaire, en fait la plus magnifique description.

Nous ne pouvons pas consacrer à tous les poètes de la Grèce actuelle une attention égale, et nous nous voyons forcés de passer sur un grand nombre de ceux qui n'ont pas un caractère distinctif. Il y en a cependant plusieurs encore dont les travaux méritent de ne pas être livrés à l'oubli, recommandables qu'ils sont, soit par la beauté de leurs vers, soit par le sentiment, ou l'inspiration poétique. Tels sont entre autres:

Gorges PARASCHOS, qui met au service d'un patriotisme ardent et des plus nobles sentiments une langue robuste et des vers d'une grande perfection. Il a écrit, outre des pièces lyriques, quelques scènes d'un drame patriotique, qui respirent l'air des montagnes et l'amour de la liberté. Sa traduction en vers de «Hernani» de *Victor Hugo* mérite le plus grand éloge: Elle est digne de l'original.

J. SKYLISSIS de Smyrne, publiciste que nous avons déjà cité, est un poète de talent et de goût. Il a traduit en vers «la Mort de Socrate» de *Lamartine*, et les plus belles comédies de *Molière*, qu'avec un rare succès il appliqua aux mœurs et aux circonstances de la Grèce. Il a en outre écrit, en imitation de l'ancien poète Musée, une tendre et jolie Idylle sur *Héro et Léandre*, et plusieurs odes et chansons, toutes imprégnées des arômes de l'Ionie.

A. Cantacuzène, un neveu du savant Coumas, a écrit des fables en vers et de jolies chansons, dont il a aussi composé la musique.

Ph. Oeconomidès de Thessalie, sa sœur, et son père, qui a publié une traduction en vers rimés d'«Hécube» d'*Euripide;* Samarzidès de Constantinople, et sa mère, Euphrosyne Samarzidès, Provilégios, de l'île de Siphnos, deux Campouroglous, tous deux de Constantinople, ayant le même nom sans être parents entre eux; Antoine Manoussos de Céphalonie, un ancien officier qui s'est bravement battu pour l'émancipation de l'Italie, sont aussi des poètes qui, ainsi que plusieurs autres, méritent à divers titres d'être cités et d'être lus, ou donnent de bonnes espérances, s'ils n'abandonnent pas la carrière des lettres.

CHAPITRE X.

POÉSIE ÉPIQUE.

ANTONIADÈS. — STAVRIDÈS, ETC.

L'épopée est la première histoire des peuples. Elle naît des traditions et des croyances intimes, exploitées par le génie. Son caractère est la naïve fraîcheur et

la grandeur sans apprêt, qui appartiennent aux inspirations des peuples bien doués pour la poésie. Elle est la végétation robuste et spontanée que la nature produit et que l'art n'a pas encore altérée. Aux époques plus avancées des sociétés il peut y avoir des imitateurs et des plagiaires plus ou moins habiles, il n'y a plus de poètes épiques. Rome a Virgile, elle n'a pas Homère.

La Grèce moderne, se réveillant de sa torpeur de plusieurs siècles, n'a pas eu à traverser de nouveau une période de naïve et crédule enfance. Elle est rentrée dans la lice de la civilisation tout armée. Elle n'a pas passé par l'ère de l'épopée. Sa poésie avait des précédents; elle devait reconnaître les exigences de l'art et le frein des règles.

Cependant il ne s'en est pas moins trouvé des écrivains qui ont consacré de longs loisirs à composer des poèmes épiques.

Tel est A. J. Antoniadès, professeur de grec au Collége du Pirée, auteur de deux épopées qui, s'il était permis de n'avoir égard qu'à la seule étendue, devraient être mises à côté de l'Iliade et de l'Odyssée. Elles ont pour sujet la chute héroïque de *Missolonghi* et les guerres de *Crète.*

L'épopée n'est pas un genre de poésie aussi facile que se l'imaginent tous ceux qui invoquent Calliopée. L'art ne peut pas aisément rendre ce qui tire ses principales qualités de l'absence de tout art. L'intérêt dramatique, qui anime la ballade ou la narration poétique

des temps modernes, fait défaut à l'épopée, qui doit se soutenir par des qualités intimes et d'un ordre plus élevé. Son essence est le sublime, qu'on peut parodier ou contrefaire, qu'on ne peut pas imiter; et de même qu'il ne suffit pas de rimer un roman pour en faire un poème comme Child Harold ou le Giaour, on ne fait pas une épopée en alignant en vers l'histoire ou la chronique. On ne fait alors ni de la poésie ni de l'histoire.

Cette critique s'applique moins à un autre rhapsode, Stavridès de Thrace, qui a écrit deux poèmes, moins longs, ayant pour héros, l'un *Skenderbey*, l'autre l'*Armatole*, en alexandrins blancs. Sa versification est belle, sa langue puissante et poétique, et ses épisodes, pleins d'intérêt, sont amenés avec art. Mais des deux poèmes c'est le second qui l'emporte sur le premier, surtout par le mérite de l'invention. L'épopée de Skenderbey raconte une victoire du héros épirote contre l'un des lieutenants du Sultan. Or la vie de Skenderbey est une suite continuelle de grands exploits, et la poésie qui se borne à n'en raconter qu'un seul le rabaisse au lieu de le relever. L'histoire, en quelques lignes, nous le représente comme le grand homme de guerre, le libérateur de son pays; en 4000 vers le poète nous le montre remportant un succès banal. Il est brave, le poète l'appelle toujours «Skenderbey le vaillant»; mais tous les Chrétiens et plusieurs des combattans Ottomans ne le sont pas moins. Des deux côtés la mort est donnée et reçue. Il n'y a pas de raison suffisante pour que la

balance des combats penche irrésistiblement d'un côté plutôt que de l'autre; aucun acte particulier ne tranche sur l'action générale, aucun trait distinctif ne relève assez un personnage au milieu des autres, ou n'y attache un intérêt exceptionnel. Le poète n'a pas même eu soin de mettre la justice de la cause ou des moyens du côté de son héros; car si les Turcs pillent le pays et se montrent cruels envers les hommes, impies envers les établissements sacrés, le Sultan dit de son côté, sans être contredit:

«J'apprends que Skenderbey s'est jeté avec rage sur mes provinces, qu'il a livré au pillage le pays jusqu'à Perlipi, qu'il a enlevé et traîné en captivité des hommes, des femmes et des enfants, et que sa fureur ne s'assouvit point.»

Cependant pour donner à ses récits cette teinte du surnaturel, dont Homère savait tirer un parti si sublime, mais que le scepticisme moderne a atteint jusque dans la poésie, Stavridès y fait intervenir la divinité; seulement il la revêt de mesquines passions humaines, qui lui enlèvent toute sa grandeur. Dieu est courroucé contre le Satrape Ottoman, non parcequ'il asservit les chrétiens, ou parcequ'il promène le meurtre et le carnage sur les innocents, mais parceque, transgressant l'étiquette céleste, il a offensé la dignité divine: Il a dans son serment invoqué le nom de Mahomet avant celui de Dieu!

Du reste la présence de Dieu dans le poème ne sert pas beaucoup à développer l'action. Elle l'embarasse

plutôt, ainsi qu'on en peut juger par le passage suivant. Si Dieu est courroucé contre les Turcs, il est encore plus indigné contre le Chrétiens. Le poète dit, rappelant jusqu'à un certain point des accents du Tasse:

«C'est ainsi que s'accomplissaient les volontés suprêmes du créateur, qui fut saisi de colère en voyant la race humaine amollie dans les plaisirs, insulter à la justice, persécuter la vertu, et se livrer à des passions féroces et à des discordes religieuses, où, avec une rage coupable, elle cherchait à pénétrer des mystères inconnus aux anges eux-mêmes.

«Le créateur vit avec peine ce spectacle que la terre lui présentait, et détourna de nous sa face courroucée. Il appela Amurat son serviteur. Au son de sa voix un éclat de trompettes retentit à travers les cieux, et la terre trembla jusque dans ses fondements, et la mer fut secouée dans son lit comme l'enfant nouveau-né dans son berceau. «Je suis, dit-il, l'Alpha et l'Oméga, celui qui d'un clin d'œil ai tiré du néant la terre, la mer, le ciel et tous les êtres; je suis le Dieu des puissances, le seul Dieu que les peuples adorent par des solennités variées. Lève ton armée, mène-la aux combats; frappe ceux qui m'outragent, inspire aux nations la terreur, et sois l'instrument fidèle de ma vengeance. Je suis avec toi, et un de mes anges, brandissant une épée de flamme, marchera au-devant de toi et te conduira à la victoire. Tu seras fort à la guerre et tu soumettras une contrée où coule du miel et du lait. Tes descendants en conserveront l'héritage pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que le moment vienne où ma colère sera épuisée. Telle est ma volonté. Que les peuples apprennent à redouter toute offense, car son résultat est fatal à quiconque s'en

rend coupable. Qu'ils reconnaissent leur Seigneur, qui vit et qui la venge.»

Lors donc que le Dieu de justice déclare que les Chrétiens l'ont outragé, ces Chrétiens cessent de mériter qu'on s'intéresse à leurs succès. Et lorsque le Dieu puissant dit au Turc: «Je suis avec toi,» on ne peut plus s'inquiéter de l'issue de la lutte, car elle est connue d'avance. Et encore, le poème tout entier est-il à tel point un incident secondaire dans le grand drame de la conquête des Turcs, que cette parole divine ne s'accomplit même pas à son dénouement, et que c'est le Chrétien qui triomphe.

Mais à côté de ces défauts, qu'on a beaucoup moins lieu de reprocher au second de ces poèmes, tous les deux contiennent des beautés dignes de la poésie épique. Le poète est un connaisseur de l'antiquité, et il y retrempe sa pensée et son style, quelquefois même peut-être d'un archaïsme exagéré. On a à regretter dans ses vers certaines élisions un peu forcées de voyelles, ainsi que l'absence de la rime, qui seule rompt la monotonie du tétramètre, et sert de digue au flux peu réglé de la parole qui déborde. Son emploi eût surtout été un ornement indispensable et un frein très-utile aux compositions d'Antoniadès. Les difficultés qu'elle oppose eussent fait supprimer plus d'un vers, et les poèmes y auraient gagné.

N'ayant pas l'autre poème de Stavridès sous la main, c'est encore à Skenderbey que nous empruntons un épi-

sode, qui servira mieux à donner la mesure des mérites et des défauts de cette épopée.

« Un jeune arbisseau couvert de fleurs croît aux bords du ruisseau murmurant, et se nourrit de son humidité. Mais, tandis que le zéphyr, imprégné d'arômes se joue dans ses feuilles, soudain la dent aigue d'un sanglier furieux le renverse brisé dans la poussière, tout chargé de ses guirlandes blanches, et avant qu'il n'ait porté des fruits. C'est ainsi, ô Dounazin, que toi aussi tu as terrassé Elmaze, vêtu encore de ses habits de noce.

« Rentrant de la guerre tout couvert de gloire, il salua avec joie le foyer de ses pères, et célébra ses noces avec Ghioulé, la plus jeune fille d'Abdulah. Le malheureux! A peine eut-il le temps d'admirer ses grâces. Il ne resta que cinq jours à Cazane, faisant la joie de ses tristes parents, de ses amis et de ses voisins. Le premier fut celui de son retour de Perse; le second, il demanda la main de la fille d'Abdulah; le troisième, plein de joie il reçut et il rendit l'anneau des fiançailles; le quatrième il envoya de riches présents, et le cinquième il célébrait bruyamment ses noces.

« De gais convives emplissaient la maison; les uns chantaient des hymnes à l'hyménée, d'autres frappaient des pieds le sol en mouvements cadencés, au son des flûtes et au bruit des tambours, tandis que les vieux parents, courbés sous le poids des années, vont, pleins d'activité, de l'un à l'autre, et servent les invités. Heureuse la jeune fiancée se tenait dans la chambre nuptiale, entourée de ses compagnes élevées à l'ombre du gynécée, des filles de noce qui admiraient la richesse de sa tunique brochée. Un voile pourpre lui couvrait la figure, et elle croisait sur sa ceinture d'argent ses

mains blanches comme la neige, dont le bout des doigts était peint.

«Soudain un prêtre à la barbe longue, au regard sinistre, entra dans la maison et dit au fiancé: «Elmas, prends tes armes, selle ton cheval, et cours à Byzance trouver Balaban, qui est envoyé à Croïa à la tête d'une grande armée pour abaisser l'arrogance de Skenderbey le vaillant. C'est notre bienheureux Sultan qui ordonne. Malheur à quiconque désobéit!» Il dit, et déploya un large parchemin scellé, où était écrit l'ordre du Sultan. D'un pas rapide il quitta ensuite la maison.

«Elmas écouta, et se mit en devoir de seller son cheval. En même temps des lamentations cruelles retentirent dans la maison. La vieille mère s'écria avec des sanglots: «Où vas-tu, mon fils, avant que ne t'ait vu ta fiancée, qui doit aujourd'hui la première fois quitter pour toi les bras de sa mère? Hélas! Jour de malheur! hymen conclu sous le coup de la colère divine! Où vas-tu, mon fils, quittant ta fiancée?

«Le jeune homme n'adressa pas un mot à sa mère. Il découvrit sa tête blonde, leva les yeux au ciel, et pria du plus profond de son cœur; «Fais, ô puissant Allah, que le Giaour invincible frappe la terre entière et en fasse son héritage!» Il dit, s'arma à la hâte, et de peur que l'action ne fût trop lente pour suivre l'ordre reçu, il s'élança sur son cheval et partit comme l'éclair.

«Il partit pour ne plus retourner, il partit pour tomber sous les murs de Croïa, moissonné comme la fleur des champs. Il était encore vêtu de sa tunique dorée, et il tenait à la main le drapeau de la demi-lune, bordé de pourpre.»

Nous croyons inutile de citer autrement que pour mémoire les auteurs suivants et leurs travaux:

J. MARGARITIS, qui a écrit un poème en dix chants sur la prise de Constantinople. Il lui donne lui-même le titre de poème épique; J. CONSTANTINIDÈS, qui a mis en vers l'expédition d'Omer Pacha contre Lassithi en Crète; Anaxagoras NAVTÈS, qui a raconté la destruction de la flotte ottomane à Navarin; G. PRANTOUNAS, auteur d'un poème sur la délivrance d'Athènes; Alexandre MORAITIDÈS, qui a décrit la destruction de Psara, et plusieurs autres dont les compositions ont la prétention et quelquefois la forme de poèmes épiques, tandis qu'il leur manque souvent toutes les qualités qui caractérisent soit l'épopée, soit même la poésie.

Panhellénis est un long poème en vers blancs d'EUTHYPHRON (J. LATRIS de Smyrne). Il forme un gros volume, mais doit néanmoins, par son contenu, être classé plutôt parmi les poèmes didactiques que parmi les épopées. Il émet les théories les plus justes sur la position de la race grecque dans la question d'Orient. Pour rendre justice à ce livre, il faut le considérer surtout à son point de vue politique.

Un gros volume de morale chrétienne, aussi en vers non rimés, d'ANTHIMOS, archévêque de Syros, témoigne plutôt des vertus théologales du vénérable prélat, que de son talent poétique.

CHAPITRE XI.

D R A M E.

Si pour avoir une scène nationale il faut des poètes qui la fournissent, il n'est pas moins nécessaire, pour créer des poètes dramatiques, d'avoir une scène où ils puissent se produire. La Muse ne s'engage dans le plus rude et le plus tortueux des sentiers du Parnasse, si ce n'est pour arriver par lui à cette tribune de haute publicité.

Lorsque la Grèce était courbée sous le joug, elle ne pouvait songer aux jouissances du théâtre, excepté dans les principautés Danubiennes, où les Princes phanariotes, en se dérobant à la servitude, s'efforçaient d'implanter la civilisation, et où l'on fit quelques timides essais de représentations grecques. Ils furent bientôt étouffés dans le bouleversement de la révolution.

Après avoir reconquis leur liberté, les Grecs eurent tout d'abord autre chose à faire qu'à relever la scène dramatique. Ils avaient leurs toits à reconstruire pour s'y abriter. Il ne se passa cependant pas long-temps, et Athènes eut son petit théâtre. Il y avait les planches; il fallait encore les acteurs, et à cet égard la Grèce en était revenue aux temps de Thespis. Des étudiants s'offrirent en volontaires. Tel qui devait être plus tard grave magistrat, tel savant professeur, avait débuté en

tyran de tragédie ou en père noble, et comme les mœurs d'alors n'admettaient pas encore que des femmes se montrassent en scène, la première amoureuse était, comme dans l'antiquité, un jeune homme imberbe habillé en femme. Le plus en vogue était alors celui qui depuis est devenu une des célébrités poétiques de son pays.

En peu d'années le progrès fut rapide. Plus de vingt troupes, composées des deux sexes, sont aujourd'hui établies dans les principales villes de l'Orient, ou les parcourent pour y donner leurs représentations. Seulement, laissés sans organisation, sans instruction convenable, privés aussi de traditions et d'exemples, ces artistes ambulants s'élèvent rarement au-dessus du médiocre.

Dans ces conditions des auteurs dramatiques ne pouvaient guère se former. Aux uns manquait la connaissance de la scène, les autres étaient peu disposés à consacrer leurs veilles pour produire des œuvres difficiles condamnées à rester plus ou moins ignorées, faute de pouvoir être interprétées d'une manière tolérable.

Cependant, à n'avoir égard qu'au nombre, on dirait que le drame n'est pas la partie de la littérature grecque la moins fournie. Nous donnons une liste nominative de tous les auteurs qui, à notre connaissance, ont prétendu écrire des drames originaux depuis 1821.

Liste alphabétique d'auteurs dramatiques.

Agalopoulos (N. J.). *Joannis,* un épisode de l'insurrection de Crète, drame en 3 actes.

Alberti (J. N.). *Le croque-dot*, comédie en 2 actes.

Alkéos (Th.). *Pittacus de Mitylène*, tragédie en vers, en 3 actes. — *Prise de Psara*, id.

Ampélas (Timoléon D.). *Prise de Troie*, drame en vers, en 5 actes. — *Le bataillon sacré*, drame en vers, en 3 actes. — *Léon Callergis*, drame en vers, en 5 actes. — *Les martyrs d'Arcadi*, drame en vers, en 3 actes, plus tard, en 5. — *Cléopâtre*, drame en vers, en 5 actes. — *Les Crétois et les Vénitiens*, drame en vers, en 5 actes.

A. M. (de Zante). *Le basilic*, drame en vers, en 5 actes.

Andricopoulos (G. A.). *Arcadi* ou *les martyrs de Crète*, drame en vers, en 5 actes. — *Bouboulina*, drame en 4 actes.

Antoniadés (A. J.). *Crispus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Philippe de Macédoine*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Pausanias*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Agis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Eugénie chrétienne*, tragédie en vers, en 5 actes. — *La malédiction de la mère*, tragédie en prose, en 5 actes. — *Le savetier*, comédie en vers. — *L'usurier brigueur de votes*, comédie en vers. — *L'infidèle*, comédie en vers.

Aristias (C. Cyr.). *Harmodius et Aristogiton*, tragédie en prose, en 5 actes. — *La mort de Démosthènes*, tragédie en prose, en 5 actes.

Arniotakis (Evang.). *Eupatris*, ou les troubles d'Athènes en 1863, drame en prose, en 7 actes!

Balabanis (G.). *Les jeux du sort*, comédie en 5 actes.

Barbéris (J.). *La miroir de notre époque*, différentes comédies de mœurs.

Basileiadés (S. N.). *Les nuits attiques*, contenant les drames: *Galatée*, *Chimère*, *Scylla*, *Sémèle*, *Amalthée*, *Ypsilantis*. — *Les Callergis*, drame. — *Lucas Notaras*, drame en prose.

Béakis (J.). *La prise de Chalcis* (par Mohomet II), drame en 3 actes. — *Tout est relatif*, comédie en 3 actes.

Bernardakis (D.). *Les Cypsélides*, drame en vers, en 5 actes.

— *Marie Doxapatrie*, drame en vers, en 5 actes. — *Mérope*, drame en vers, en 5 actes. — *Phrosyne*, drame en vers, en 5 actes.

Bersis (C.) *Annibal à Gortys*, drame satirique en vers et en 4 actes. — *Samson et Dalila*, drame.

Campouroglous (D.). *La bonne et la mauvaise conscience*, comédie en 3 actes.

Campouropoula (Mlle Antonousa). *George Papadakis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Lampro*, tragédie en vers, en 5 actes.

Capétanaki (Christ.). *La Lélégie (?) du Spartiate*, tragédie en 4 actes.

Cartesios (S.). *Le Carpathien*, ou l'amoureux imaginaire, comédie en prose, 3 actes. — *Le candidat parlementaire*, comédie en prose, 1 acte.

Carydis (Sophocle). *Les trois tombes*, drame en 3 actes. — *La société d'Athènes*, comédie en 4 actes. — *Le bavard*, comédie en 3 actes et un seul personnage.

Cécropidés et Anastasiadés. *Le médecin et les 3000 francs*, comédie en prose, en 5 actes.

Ch. D. *Une leçon aux Vieillards*, comédie.

Chalyvopoulos (ou Tsalicopoulos, Ch. G.). *Le prétentieux*, comédie en 5 actes.

Chourmouzis (M.). *Léprenti*, comédie en prose, en 5 actes. — *Malacoff*, comédie en prose, en 5 actes. — *Le fonctionnaire*, comédie en prose, en 5 actes.

Coromélas (D. A.). Plusieurs petites comédies en prose, quelques unes même en français.

Courtélis (M.). *Les femmes sans frein*, comédie en 3 actes.

Cyriacos (C.). *Harmodius et Aristogiton*, tragédie en 5 actes. — *Constantin Paléologue*, tragédie en 5 actes.

D. N. L. *Le soupconneux*, comédie en 2 actes.

Dapérés (A.). *Résultat des grandes dots*, comédie en 2 actes.

Davoulas (B.). *Samaritias, le franc-maçon,* comédie en 2 actes.

Démétracos (Od.) *Chaviarochanon*, ou les consolidés ottomans, drame comique en 4 actes.

Diplaropoulos (J.). *Le versificateur*, drame comique en 2 actes.

Dracakis (J.). *Don Colokynthas*, comédie.

El. N. X. *Les plaisirs d'un fiancé,* comédie.

Evanthia Caïri (Mlle). *Nikératos*, tragédie en prose, en 5 actes.

G. Th. D. *La fille de Contémoé*, comédie en 5 actes.

Gouzélis (C.). *Chasis,* comédie en prose en 5 actes.

Hégéménide (Mlle Aristée Ch.). *Ange et Virginie*, drame en 2 actes.

Héliadés (Achille). *Les serviteurs réciproques*, comédie en 1 acte, et quelques autres petites comédies.

Jatridés (P. E.). *Le crime d'Oropos*, drame en 3 actes.

Joannidés (D.). *Le mariage par fraude,* comédie en 2 actes.

Lampros (S. P.). *Le dernier comte de Salones*, drame en vers, en 5 actes.

Lassanis (G.). *La Grèce brisant ses chaînes*, drame en prose, en 1 acte.

Lévendi (Ath. D.). *Père Lampros*, comédie en 1 acte. — *Le procès de 10 ans, ou la destinée,* id.

Limpérios (Démosth. A.). *Léotzacos*, tragédie en 2 actes.

Manési (A.). *Alcyon,* tragédie.

Margaritis (J.). *Pausanias*, tragédie en vers, en 5 actes.

Mauromichalis (J. A. P.). *Coriolan*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Prise de Tripolitsa,* tragédie en vers, en 5 actes.

Mégaclès (Apost.). *Le prodigue*, comédie en 5 actes.

Mélissénos (Sp.). *L'initiateur de l'Hétérie*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Jeane Gray*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Jephthaé*, tragédie en vers, en 5 actes.

Moraïtidés (A.). *Destruction de Psara*, drame.

Nicolaras (A. D.). *Le faux cuisinier*, comédie en vers, en 1 acte. — *Trois promis pour une fiancée*, comédie.

Palamas (J. D.). *Phantina*, drame en 5 actes.

Papagéorgiou (de Messénie). *Maximilien du Mexique*, drame en 2 actes.

Paparicos (D. A.). *Pyrame et Thisbé*, tragédie en vers, en 5 actes.

Paparrigopoulos (D. C.). *L'Agora*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le choix d'une épouse.*

Parodis (D. A.). *Ulm le parricide*, en français, tragédie en vers, en 5 actes. — *Rome vaincue*, en français, tragédie en vers, en 5 actes. — *Séphora*, id.

Pervanoglous (J.). *Alexius*, trag. en vers allemands, en 5 actes.

Phatseas (A.). *Bertholdos*, une série de comédies politiques.

Politopoulos (G.). *Le serviteur éveillé et le serviteur imbécile*, comédie en 1 acte.

Proïmadès (N. S.). *La vengeance du serviteur*, comédie en 1 acte.

Ramphos (C.). *Le canard du financier*, comédie en 2 actes.

Rangabé (A. R. R.). *Les trente*, tragédie en vers, en 5 actes — *Doucas*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Phrosyne*, tragédie en vers, en 5 actes. — *La Vigile*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Les noces de Coutroulis*, comédie en vers. — *Le mariage d'Archontoula*, id. — *La visite de Jupiter*, id.

Rangabé (Cléon R.). *Julien*, tragédie en vers, en 5 actes. Inédite.

Rangabé (Jacques R.). *Coressus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Alexandre de Phérae*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Le retour des Muses*, drame en vers avec chœurs, en 3 actes.

Régopoulos (And.). *Jean Milton*, drame en 4 actes.

Rizos (Jacques, Néroulos). *La famille questionneuse*, comédie en prose, en 5 actes. — *Le pressophobe*, comédie en prose, en 5 actes.

Rodopoulos (G. N.). *La charmante gouvernante*, comédie en prose, en 2 actes.

Samarzidès (Christ.). *Armatoles et Clephtes*, drame en vers, en 2 actes.

Sisinis (M. N.). *Suzanne la prisonnière*, drame en vers, en 6 actes.

Souris (G. Ch.). *De marié, garçon de noce*, comédie en 1 acte.

Soutsas (P.). *Agathopoulos*, comédie. — *Archontochoriatis*, comédie.

Soutsos (Alex.). *Le prodigue*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le premier ministre*, comédie en vers, en 5 actes. — *Le poète indompté*, comédie en vers, en 5 actes.

Soutsos (N. A.). *Iphigénie*, tragédie en vers, en 5 actes.

Soutsos (Panag.). *Le voyageur*, drame en vers, en 5 actes. — *L'inconnu*, drame en vers, en 5 actes. — *Euthyme Vlachavas*, drame en vers, en 5 actes. — *Caraïscakis*, drame en vers, en 5 actes. — *Le Messie*, drame en vers, en 5 actes.

Stamatiadès (Al.). *Cassiané et Akylas*, drame en 2 actes.

Stamatiadès (Epam.). *Momus héliconien*, comédie en 1 acte.

Synodinos (P. E.). *La veille de la délivrance*, drame en vers, en 6 actes.

Tertzétis (G.). *Socrate*, en italien, tragédie en vers, en 5 actes.

Triantaphyllidès (P.). *Les fugitifs*, drame en vers, en 5 actes, avec préface sur le Pont.

Tzicnopoulos (P.). *L'échec de la coquette*, comédie en 2 actes.

Vikella (Euphrosyne). *Lucie de Lamermoor*, drame avec chants, en 3 actes.

Vlachos (Ange). *La fille de l'épicier*, comédie. — *Le siège d'un gendre*, comédie. — *La femme de Louloudaki*, comédie. — *Le mariage pour cause de pluie*, comédie. — *Le capitaine de la*

garde nationale, comédie. — *La fête de la Grand'mère*, comédie. — *La poudre aux yeux*, comédie.

Vlachos (Stam.). *La délivrance d'Athènes*, drame en 5 actes.

Vlaïcos (P.). *Le Russe amoureux*, comédie.

Zampélios (Jean). *Timoléon*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Codrus*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Médée*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Constantin Paléologue*, tragédie en vers, en 5 actes. — *George Castriotis*. tragédie en vers, en 5 actes. — *Rigas*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Diacos*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Androutsos*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Caraïscakis*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Botsaris*, tragédie en vers, en 5 actes. — *Capodistrias*, tragédie en vers, en 5 actes.

Zanos (D. P). *Les poètes amoureux*, comédie en vers. — *Guerre contre le beau sexe*, comédie en vers, en 3 actes. — *La fille d'Apergis*, comédie en vers, en 3 actes.

Zaphiropoulos (Périandre). *Hugues le terrible*, drame tragicomique, en 5 actes.

Zavitsanos (S. N.). *Le Patriarche Grégoire*, tragédie en 5 actes.

Zoéros (A.). Trois drames.

Cette liste pourrait être encore considérablement grossie, surtout par des drames dont les auteurs ont préféré garder l'anonyme. Il n'y a aucune raison pour les y troubler. Un grand nombre des pièces que nous venons de citer semblent être le produit prématuré d'une Muse inexpérimentée, et qui a le plus grand besoin de s'exercer. Plusieurs accusent une ignorance absolue de la scène, de la nature du drame, et assez souvent même de celle de la poésie.

Un défaut commun à bon nombre de ces dramaturges consiste dans le vers qu'ils ont adopté et qui est le tri-

mètre. Nous avons dit à plus d'une reprise[1]) que ce vers, par sa souplesse et l'aisance de son allure, convient au dialogue dramatique, mais que, lorsqu'on en néglige les règles, il devient plat et prosaïque, privé de l'harmonie dont la prose elle même ne peut se passer, et noyant la pensée, à supposer qu'il y en ait, dans une suite fatigante d'iambes non interrompus. C'est la difficulté la plus élémentaire à laquelle viennent se heurter ces poètes novices, qui veulent faire des drames avant de savoir faire des vers.

Une intrigue savante culminant à un dénouement nécessaire, un intérêt soutenu, des situations émouvantes et neuves, des caractères suivis, de la concision, de l'esprit, de l'à propos dans le dialogue, sont des qualités qu'on ne peut chercher que dans un très-petit nombre des auteurs que nous venons d'énumérer. S'il y a chance d'en rencontrer quelques unes, c'est encore chez les poètes dont nous avons fait une mention particulière dans les chapitres précédents.

Parmi ceux qui ont cultivé le drame, il y en a qui l'ont fait sans se rendre compte non seulement des difficultés du genre, mais aussi de leur propre vocation. Ils y ont inutilement dépensé des forces qui, dans d'autres directions, eussent pu produire des œuvres de grand mérite. C'est ainsi que nous avons vu P. Soutso, le

---

1) Voy. P. 76.

lyrique, et Al. Soutso, le satirique, faire des drames qui ne sont que des chansons et des satires dialoguées.

Cependant même parmi les pièces qui ne figurent que dans cette liste, il y en a qui accusent des dispositions susceptibles de se développer si la Grèce pouvait offrir à la Muse qui les a produites une scène plus digne d'elle. Tels sont les essais d'Ampélas, de Basileiadès, de Lampros et de quelques autres. Cette scène ne manquerait pas, dès le commencement déjà, d'une ample nourriture. Elle lui serait fournie par les meilleures parmi les compositions originales, avec la foule de traductions, soit en vers soit en prose, qui existent de presque tous les chefs-d'œuvre du théâtre des peuples modernes, et ce répertoire serait bientôt augmenté de nouvelles productions, où l'expérience viendrait à l'aide du talent.

Nous devons relever particulièrement les œuvres dramatiques de deux des poètes que nous avons compris dans la liste précédente. L'un est TERTZÉTIS de Zante, qui a écrit en vers italiens un drame aux belles formes et aux profondes pensées, l'autre, A. PARODIS, auteur de trois tragédies en magnifiques vers français. Nous pouvons nous abstenir de toute appréciation propre des pièces de ce dernier, si nous disons qu'elles ont eu les honneurs de représentations répétées aux théâtres de Paris, la seconde aux Français, où elle a reçu les applaudissements les plus unanimes. Il ne nous appartient pas d'insister sur l'analyse de ces drames d'un mérite exceptionnel, car si leurs poètes appartiennent à la Grèce

par leur naissance, leur productions honorent la littérature des pays dont ils ont employé la langue pour les écrire. Nous en disons autant de PERVANOGLOU.

CHAPITRE XII.

POÈTES HELLÉNISTES:

LEVKIAS. — PHILIPPE-JEAN.

Il nous reste encore à parler de quelques poètes qui se sont écartés de la route battue, en cultivant une langue qui n'est plus celle de la grande majorité des littérateurs grecs des temps actuels.

LEVKIAS.

Le savant médecin Anastase Georgiade LEVKIAS de Philippople, nourri de la lecture des anciens, et plus familiarisé avec leur idiôme qu'avec celui de ses contemporains, a écrit avant, et surtout après la révolution grecque de mombreuses poésies en hexamètres ou en strophes saphiques, qui sont admirables d'exactitude grammaticale et d'élégance classique. On n'y sent nullement le tour de force. Le poète se meut dans le dialecte d'Homère et dans le dialecte dorique avec la plus

grande aisance. On dirait un grec ancien oublié parmi ses descendants. Ses compositions sont spirituelles, et ne manquent ni d'imagination ni de verve.

Nous n'avons pas d'éloge particulier à donner à sa langue. Elle ne lui est pas propre. C'est celle des poètes de l'antiquité, qu'il s'approprie comme de droit. Ses plus beaux ornements consistent dans ces épithètes expressives et poétiques, qui sont autant de couleurs que le poète emprunte toutes prêtes à leur palette.

Le plus long des poèmes de Levkias, une rhapsodie de 2200 vers, chante le couronnement du Roi Othon. Le poète invoque la Muse en ces termes:

«Souvent, ô Muse, quand je t'invoquais autrefois, en Thrace, dans la fertile contrée des Daces, en Saxe la vénérée, ou dans l'Autriche traversée de larges routes, tu m'exauçais, et tu venais de l'Hélicon qui nourrit les abeilles aider ma faible voix à chanter de grands hommes ou des femmes glorieuses. Et plus que jamais tu te rendis à mes vœux quand, durant l'année qui vient de s'écouler, je t'adressai mes vœux dans Nauplie aux hautes murailles.

«Fille aînée du puissant Cronide et de la douce Mnémosyne, vénérable Calliopée, voici le moment où il est juste que tu me récompenses pour le culte que je t'ai voué ma vie durant, pour toutes mes journées de labeur, pour toutes mes veilles pendant les nuits sombres. Mon cœur brûlait du désir de te voir sourire à mes prières. Si j'ai jamais pu attirer ta clémence, viens aujourd'hui et soutiens moi. Plus qu'autrefois j'ai besoin de ton aide, car mon cœur m'incite à chanter comme je le dois mon grand Roi au moment où il monte sur

le trône des illustres Danaens, et ceint son front du bandeau doré, à chanter ce jour glorieux, dont la mémoire ne périra jamais. Sûr de ta divine assistance, ô Muse, je commence avec joie ce chant harmonieux.

«La lune changeante, fouettant ses chevaux à la large encolure, tournait déjà à travers l'éther son char vers l'Océan, et l'avant-courrière lumineuse du soleil entrouvrait les portes de l'Olympe, en poussant vers le couchant brumeux les étoiles effrayées de la présence de la nouvelle clarté.»

Tout dormait encore dans le ciel et sur la terre, tout, excepté Jupiter. Il réveille les autres Dieux et les convoque en assemblée. Il y a bien long-temps qu'il ne l'avait fait. Il leur raconte, un peu au long, les événements qui se sont passés depuis, «car, dit-il, peu de mots ne suffisent pas pour dire de grandes choses.» Il leur annonce enfin que la Grèce est libre, qu'elle a un Roi, et que ce Roi va être couronné.

Là dessus il expédie Mercure à Lemnos pour intimer l'ordre à Vulcain de fabriquer une couronne, la plus belle que ses usines aient encore produite. Vulcain obéit. Il produit un ouvrage devant lequel pâlissent et le bouclier d'Achille, et tout ce que jamais l'art a produit ou aurait pu produire. Toute la couronne est couverte de bosselages et de gravures en nombre si prodigieux que le poète consacre 700 vers à leur description. Tout y est représenté, les monts et les mers, les îles et les cités, les temples et leurs statues, les flottes et les armées, tous les combats et toutes les naumachies qui ont illustré

la Grèce ancienne ou ont délivré la Grèce moderne, et Crète et Samos et la bataille de Navarin. Il croyait avoir fini, lorsqu'il se rappela qu'Othon était prince de Bavière. Il crut ne pouvoir moins faire que d'y ajouter encore Munich avec ses monuments, Nymphenbourg avec ses jardins, et tous les héros de la race des Wittelsbach, et tous leurs exploits, et le siège de Vienne par les Turcs, et Max-Joseph concluant une alliance avec Napoléon et battant les Autrichiens, et le Roi Louis bénissant son fils qui partait pour la Grèce. Il trouva encore de la place pour clore toute cette série de représentations par Mars et Minerve qui, armés de leurs lances, se regardent en souriant. Il est difficile de comprendre que, malgré toute son habileté divine, le forgeron des cieux ait réussi à faire tenir tous ces ornements sur la bande de la couronne; mais ce qui est certain, c'est que la description est faite en vers coulants et pleins de grâce. Pour en interrompre la monotonie, le poète y intercale des épisodes et des dialogues entre Mercure et Vulcain à Lemnos, et entre les Dieux sur l'Olympe.

C'est ainsi par exemple que, tandis que Vulcain se repose pour un instant de son travail difficile, les Dieux du haut de l'Olympe regardent la terre de l'Attique, et se communiquent leurs observations. «Je vois, ô ma fille, dit Jupiter à Minerve, plusieurs des habitants de la belle Cécropie qui ont le désir de relever ton temple magnifique, que le temps, les Vénètes, et la race bar-

bare des Turcs, soufflant le feu par cent bouches de bronze, ont dépouillé de son antique splendeur et réduit en un tas de ruines.» L'illustre Tritogénée lui répondit: «Je me réjouis, ô mon père, de voir que dans la glorieuse cité d'Athènes on relève mon temple divin, celui que j'ai aimé au-dessus de tous les autres. Je voudrais bien voir de même ma statue chryséléphantine rétablie dans mon sanctuaire; mais la terre des Danaens ne possède plus de Phidias et de Praxitèle, capables de la produire.» — «Courage! ma fille; demain ce sera mieux,» lui dit l'omniscient Jupiter. «Si les fils de l'Achaïe trouvent aujourd'hui leur plaisir dans les combats, ils succèderont bientôt à la renommée de leurs ancêtres dans les arts et dans la science. Renonçant même à la langue qu'ils parlent aujourd'hui en commun, ils imiteront, autant qu'il leur sera possible, celle que parlaient leurs pères dans les jours de leur grande gloire.»

On voit par ce passage quelle est la théorie de Levkias au sujet de la langue. Il ne fait lui-même qu'anticiper sur cet avenir qu'il s'imagine, et qui serait en effet fort beau s'il n'était impossible, si tous les auteurs Grecs étaient capables d'écrire comme lui sait le faire, et si dans ce cas ils trouvaient des lecteurs.

La couronne, une fois terminée, est présentée aux Dieux qui l'admirent.

Cependant, dès la pointe du jour commence à Athènes la fête du couronnement. Dans les salles du palais, le président de la Régence, se dessaisissant des rênes du

gouvernement, les avait remises au Roi, qui, entouré des Ministres, de l'armée, d'un peuple avide de le voir, se rend au temple. D'invisibles messagers de Jupiter viennent d'y déposer sur l'autel la couronne divine. «Les vénérables archevêques à la longue chevelure la bénissent, et le Roi la prenant, la pose avec plaisir sur sa noble tête. Il prend dans sa droite le sceptre de commandement, et remonte sur le trône, rayonnant de gloire.» Toute la ville retentit de cris d'enthousiasme, et le bruit des cloches et des canons s'unit à celui du tonnerre, dont Jupiter s'est plu à accompagner du haut de l'empyrée les manifestations de la joie des hommes.

Après la réception des sommités civiles et militaires et des représentants des nations étrangères, on s'assied au palais à un banquet somptueux. Jupiter croit bon d'en faire autant, et convoque tous les Dieux à une fête sur le sommet de l'Hymette. De cette hauteur la société divine entend les toasts qui sont échangés dans les salles royales. L'usage plaît à Jupiter; il lui paraît digne d'être imité, et le père des Dieux boit le premier à la prospérité du jeune souverain. Il ajoute ensuite avec un doux sourire et d'un ton enjoué:

«Le vin absorbé à longs traits par les hommes, de même que le doux nectar bu par les Dieux, procure du plaisir, fait jaser, et dévoile les pensées secrètes qu'on a long-temps cachées dans son sein, et qu'on n'aurait pas autrement trahies; car il y a des paroles que les Dieux et les hommes font mieux de garder pour eux-mêmes. Or, écoutez vous tous, Dieux éternels que je

vous dise sans m'en cacher ce que je veux faire dans l'avenir; c'est le doux nectar qui me donne envie de parler. De même qu'un petit enfant ne saurait vivre long-temps sain et sauf au milieu de géants enfantés par la terre, il me semble de même impossible à un état infime de se conserver indépendant au milieu de ceux qui possèdent des domaines immenses, des populations innombrables et une puissance sans bornes; car les hommes sont envieux; on ne peut pas toujours se reposer sur leurs serments, ni se croire à l'abri sur la foi des traités. A la sainte amitié succèdent tôt ou tard la haine, la discorde, la guerre avec tous ses maux, vomissant le meurtre et les calamités sur la terre. Aussi ai-je dessein d'élargir la Grèce, cet enfant né d'hier. Je lui souhaite de grandir avec Othon, son premier Roi, qui m'est cher, et de devenir robuste comme le platane aux larges feuilles ou le cyprès élevé, qui trempe ses racines dans le ruisseau.»

«C'est ainsi que parla Jupiter, et il se leva de son siége en agitant son égide. En brandissant dans sa droite sa foudre terrible, il dit encore aux Dieux bien-heureux: «Il arrivera un temps, et bien que je ne puisse en prédire l'époque, il arrivera au vol rapide, où j'étendrai si bien les limites de la Grèce, que tous les pays où l'on parlait jadis sa langue, viendront s'unir à elle. Je déplacerai alors son siége, et le transporterai dans une vaste cité, dont la divine Pythie avait dit autrefois de sa voix inspirée: «Heureux ceux qui habilent cette heureuse ville, l'humide côte de Thrace, l'embouchure des mers, où le poisson et le cerf vivent sur la même plaine!» L'illustre ville d'Athènes restera à tout jamais le siége de la haute science, et l'autre recevra la trône rayonnant d'Othon ou de ses successeurs, qui jouiront après

lui de la douce lumière du ciel. Le jour heureux luira où tout ce que je vous annonce sera accompli. Mes paroles ne sont ni fausses ni vaines. Ce que je dis sera.»

Mars et Neptune s'engagent à sauvegarder le nouveau royaume. Amphitrite, suivie de son cortége maritime, vient à travers la mer Égée rejoindre les autres Dieux. Jupiter, un peu en gaîté, veut procurer un petit plaisir à son frère Pluton, et l'autorise à faire remonter à la lumière, pour jouir de l'aspect du premier Roi de la Grèce, tous les héros anciens et modernes qui ont illustré ce pays, depuis Japétus et Deucalion, jusqu'à Nikétas, le mangeur des Turcs, Caraïscos et Botsaris.

Parmi les ciselures dont l'*illustre boiteux* avait orné la couronne, il y avait la représentation de la grande solennité par laquelle le Roi Othon avait consacré un monument aux cendres de Caraïscos. Il avait à cette occasion déposé sur le catafalque le cordon de l'ordre nouvellement institué du Sauveur. L'ombre du héros, venant assister au couronnement, est parée des insignes de cet ordre, et Botsaris, et les autres grands capitaines qui l'accompagnent, l'en félicitent, sans en être envieux. Du haut de l'Acropole les âmes voyant le peuple entourer le palais et saluer le Roi apparu au balcon, unissent leurs bénédictions à celles de la foule.

Enfin la nuit tombe. C'est une nuit belle comme on n'en voit qu'en Attique. Au banquet succède une brillante illumination et un bal au palais. «Les hommes les plus haut placés, soit natifs du pays soit étrangers,

offrent la main aux dames magnifiquement vêtues, aux belles filles dont la superbe chevelure est le plus bel ornement, et se livrent à des danses agiles, tournant sur eux mêmes, s'entrelaçant, décrivant des courbes, et frappant le sol d'un pied rapide au son des flûtes, dont jouaient des artistes enflant leurs joues.»

Les Dieux prenaient du plaisir à contempler ces danses, qui leur étaient neuves, et qu'ils comparaient aux mouvements des étoiles gravitant avec leurs satellites autour du soleil. Jupiter déclare qu'il n'a pas d'objection à ce que l'Olympe imite ce qui se fait de bon sur la terre, et sur cette insinuation, Apollon saisit sa lyre, et les autres Dieux, deux à deux, Pluton avec Amphitrite, Mars avec Junon, Jupiter avec Vénus, dansent à qui mieux mieux la valse tourbillonnante ou la polka aux sauts rapides.

«Mais lorsque la pleine lune aux blanches joues dirige son timon doré vers l'Océan, et que l'Aurore vient faire tourner sur leurs gonds les portes de l'Olympe,» alors le Roi, les troupes des danseurs, la foule qui entourait le palais, les Dieux réunis sur l'Hymette et les âmes campées sur l'Acropole, tous se retirent pour se livrer au repos.

Tel est ce poème, que Musée n'aurait pas refusé d'avouer. C'est peut-être une mosaïque composée de fragments antiques; mais le poète sait agencer ces fragments avec tant d'art, et leur donner tant de vie et de grâce, qu'il en a tiré un tableau charmant et animé.

PHILIPPE-JEAN.

Philosophe des plus distingués de l'université d'Athènes, Philippe-Jean de Thessalie est en même temps un des premiers philologues de son pays. Comme Levkias il a écrit des poésies et de la prose en grec ancien. Ce n'est pas qu'il soit en peine de manier l'idiôme actuel. Il l'écrit au contraire mieux, ou tout au moins plus correctement qu'aucun des littérateurs ses contemporains; mais il se plaît à se livrer à ce jeu savant, qui met en relief toute son érudition, et marque à la fois les dernières limites vers lesquelles doit tendre la langue actuelle, bien qu'elle ne prétende pas les jamais atteindre.

Philippe-Jean a publié un gros volume de 700 pages, ayant pour titre: «*Hors d'œuvres littéraires*», et écrit tout entier en grec-ancien. Il comprend:

A. Des traductions.

1. Celle du livre de *Tacite* traitant de la Germanie. Sous sa nouvelle forme on dirait que ce livre a été extrait de Strabon ou de Diodore. Il est accompagné de nombreuses notes historiques.

2. Du 64e livre de *Catulle*, contenant «l'épithalame de Pélée». La traduction est en hexamètres. L'auteur a voulu rendre à la Thessalie, sa patrie, ce beau poème qui traite de ses plus anciennes traditions historiques.

3. Du 66e livre du même poète, sur «la chevelure

de Bérénice», en vers élégiaques. On sait que cette charmante composition est due originairement à Callimaque et que Catulle n'a fait que la traduire du grec, qui s'est perdu. Philippe-Jean a essayé de la restituer à sa forme primitive par une traduction nouvelle.

4. Des 5 premiers livres des «Métamorphoses» d'*Ovide*, en hexamètres. Les dix autres doivent être publiés plus tard.

5. De la première et de la septième des «Héroïdes» du même poète, en vers élégiaques.

6. De trois «Idylles» de *Virgile*, en dialecte dorique.

7. D'une «Ode» d'*Horace* en strophes saphiques.

8. Du poème de *Schiller:* «Les Dieux de la Grèce» en iambes, ainsi que de deux chants populaires traduits du grec moderne.

B. Des poésies originales.

Ce sont des odes, des élégies, des épigrammes. Une langue toujours élégante et choisie y exprime des sentiments droits et des pensées élevées.

Nous faisons suivre comme exemple un fragment tiré d'une élégie, longue de 568 vers, et écrite à la mémoire du frère du poète, tombé les armes à la main pour la défense de la liberté. Philippe-Jean lui-même avait combattu sur terre et sur mer dans les rangs des libérateurs de son pays.

«.... Au sortir d'un combat tumultueux, je montais le pied escarpé du Tricoryphon pour me rendre à ma

tente, quand je vis devant moi un jeune combattant couvert de ses armes. Il sa retournait souvent et me mesurait de l'œil. Il s'approcha, et me demanda d'où j'étais. Quand je l'eus renseigné, il jeta sur moi un regard affectueux et me dit: «Serait-ce vrai que je vois mon ancien ami Philippe, mon compatriote, qui a grandi avec moi?» A ces mots je reconnus George, ayant surnom Galatès, le compagnon de mes premières études. Je me jetai à son cou, je collai mes lèvres sur les siennes, j'embrassai trois fois mon ami d'enfance, et je lui dis: «D'où viens-tu sur les monts sourcilleux de l'Arcadie? Qu'est ce qui t'amène ici? Je te savais absent. Le négoce te retenait sur les côtes de l'Euxin. Je ne pensais pas te retrouver au milieu des armées, couvert de l'armure de Mars.»

«Il me prit par la main, s'assit près de moi sur la pierre, et répondit à toutes mes demandes: Il me dit que dans sons désir de voir les Chrétiens arrachés au joug dégradant des Turcs, il te suivit, ô mon frère, avec plusieurs autres combattants jusque dans la Dacie au sol fertile. Il me dit encore que le chef glorieux vous reçut et vous donna des places d'honneur dans le bataillon sacré. Il me parla de l'enthousiasme belliqueux des Hellènes qui accouraient de toute part, décidés à se dévouer à la patrie; de la mauvaise foi et de la ruse de deux traîtres, qui tramèrent contre leur chef; enfin de l'intrépidité du saint bataillon, qui paya de sa vie une gloire éternelle.

«Ces dernières paroles troublèrent mon âme, et je demandai à mon ami si tu étais en vie.» Ton frère vit, me répondit-il; car je ne dirai pas qu'il est mort celui qui est tombé en défendant sa patrie. Il vit, bienheureux parmi les bienheureux, parcequ'il fut un brave cham-

pion de la liberté; il vit dans la bouche et dans le souvenir de ses compagnons qui ont admiré sa vaillance. Lorsque dans le combat il vit les Hellènes tomber en masse, écrasés par le nombre, et sur le point de reculer, il leur cria ces mots pour les encourager: «Amis, soyez des hommes. Ne nous montrons pas indignes de notre origine en voulant sauver notre vie. Mourons à la défense de la patrie. Mieux vaut perdre la vie, que de vivre esclaves.» Il dit, et ranima le courage de ses frères d'armes. Avec une poignée d'hommes il se jeta comme la foudre sur l'ennemi. Il portait partout des coup mortels, lorsqu'il tomba lui-même percé de mille coups.»

«A cette triste nouvelle de ta mort, ô mon frère, les larmes remplirent mes yeux. Je quittai mon ami, je me retirai à l'écart, et je pleurai amérement. J'errai long-temps dans les ravins déserts du Tricoryphon, répétant avec des sanglots ton nom chéri. L'écho seul répondait du fond des rochers à ma voix plaintive; et la lumière du jour était déjà éteinte, lorsque je songeai à rentrer sous ma tente. J'y entrai dans l'obscurité, et après avoir pris un peu de nourriture, je me livrai, harassé de fatigue, au sommeil, que Dieu dans sa clémence envoie aux humains affligés avec l'oubli de leurs peines.

«Mais à peine le sommeil avait-il étendu ses ailes noires sur mes yeux, en paralysant mes membres, que Régius m'apparut en rêve, brillant de beauté et de vaillance, une croix d'or sur la poitrine, et tenant, comme les martyrs, une branche de laurier dans la main. Il arrêta sur moi un regard plein de douceur, et me parla ainsi d'une voix qui respirait la tendresse:

«Il m'eût été doux, ô mon cher frère, échappant à la mort, de rentrer sous le toit paternel, de baiser la

main de notre mère vénérée et les lèvres de mes sœurs, et de rendre au Dieu tout-puissant des actions de grâce pour mon salut. Mais telle n'a pas été la volonté du Très-Haut, et je tombai loin de ma patrie en combattant dans les premiers rangs contre les barbares et pour la liberté des chrétiens. Mais ne t'afflige pas trop, ô mon frère, de ma fin. Ma mort ne mérite pas des larmes. Je ne suis plus esclave, je ne suis plus témoin des insultes des Turcs et des souffrances de notre patrie. J'ai quitté, il est vrai, sur le schamps de Dragassan mon corps privé de sépulture. Il y sera la proie des bêtes féroces, et mes os y pourriront à l'air humide. Mais moi-même je suis monté au séjour des bienheureux, où je partage avec d'autres les douces récompenses réservées aux martyrs. Ne pleure donc pas, Philippe, pour moi; donne tes soins à la maison paternelle, à notre mère, à nos tendres sœurs; et lorsque la patrie aura recouvré sa liberté, ne livre pas mon nom à l'oubli. Dresse auprès du temple du Sauveur une petite colonne, qui porte le nom de ton Régius.»

«C'est ainsi que parla mon frère chéri. J'étendis mes bras pour l'y presser; mais ce fut en vain, car la vision nocture s'envola, et avec elle le sommeil déserta aussi mes paupières. Ses chers accents retentissaient encore à mon oreille après que je m'éveillai, et mes yeux étaient mouillés de larmes.»

CHAPITRE XIII.

POÈTES IONIENS.

SALOMOS. — CALVOS. — ZAMPÉLIOS. TYPALDOS. — MARCORAS.

Du suprême hellénisme, représenté par les poètes dont nous venons de parler, et jusqu'auquel la langue de la Grèce actuelle ne pourra et ne devra jamais s'élever, nous passons à l'extrémité opposée, à celle de la corruption dialectique, qui tend à disparaître rapidement par les soins que les meilleurs écrivains mettent à épurer leur style.

SALOMOS.

L'un des premiers chantres qui se soient réveillés en Grèce à l'aurore de sa liberté, fut Salomos de Zante. Son génie fait de lui une des plus grandes gloires de son pays. Malheureusement le langage dont il a revêtu et souvent étouffé sa brillante pensée a nui à la popularité qu'il mérite à beaucoup de titres.

Les îles ioniennes n'ont été que très-peu dans les mêmes conditions que les autres parties de la Grèce, où la religion, les divers degrés de civilisation et la haine des races élevaient une barrière infranchissable entre les

conquérants et le peuple conquis, et où les Grecs, conservant même sous le joug leur supériorité sur leurs oppresseurs, ont souvent imposé à ceux-ci leurs mœurs, leurs usages et jusqu'à leur langue. Dans ces îles ce sont au contraire les Grecs qui ont subi l'influence de la civilisation supérieure des Vénitiens, et leur dialecte s'en est grandement ressenti. L'italien fut adopté comme langue officielle dans les bureaux et dans les cours de justice; il fut parlé par la haute société, et il déteignit sur le dialecte de la population des villes, qu'il entacha aussi d'une foule de mots étrangers.

Beaucoup d'hommes courageux ont essayé d'opposer au torrent l'autorité de leur talent; mais les ouvrages si distingués des Bulgaris et des Théolokis ont honoré leur patrie sans lui désapprendre sa langue abâtardie. Quelques uns des Lords Hauts Commissaires, qui y représentaient la protection anglaise, ont compris combien il était noble en même temps qu'utile de relever l'hellénisme dans les terres classiques d'Ulysse et des Phéaciens, et d'y préparer, à l'ombre du drapeau britannique, cette partie du peuple grec pour le rôle important qu'ils comprenaient que la providence lui réserve. L. Guilford, dont la mémoire est restée à jamais bénie dans les îles, y a été le régénérateur de la langue et de l'instruction hellénique. L'université qu'il y fonda fut, depuis que celle d'Athènes rendit sa conservation moins urgente, remplacée par un système plus humble mais plus large d'instruction secondaire. Pendant le temps qu'elle a

fleuri par le zèle et les sacrifices du grand philhellène, elle a rendu les services les plus signalés à la Grèce entière non moins qu'à l'État ionien. Un grand nombre des fonctionnaires les plus éminents du nouveau royaume y ont puisé des connaissances solides.

Après lui, L. Seyton y a opéré une révolution salutaire. Il a banni l'italien des tribunaux et des bureaux du gouvernement, et y a rétabli la langue hellénique. Aussi des auteurs d'un grand mérite pour le fond de leurs pensées y écrivent-ils aujourd'hui le grec avec la plus grande pureté et la plus rare élégance.

Salomos n'est pas de cette école. Il est fort à regretter que, soit système, soit impuissance, il ait persisté à écrire dans un langage qui n'est pas celui de la majorité de sa nation, une espèce de patois corrompu, propre à peine à un coin de la Grèce, et qui, souillé de tournures et de façons de dire italiennes, est souvent inintelligible hors des îles, et est repoussé même par la plupart des septinsulaires qui savent écrire la langue commune et nationale. L'exemple de Pindare ou de Théocrite ne peut lui servir d'excuse : ces grands poètes employaient des dialectes cultivés, qui avaient un caractère propre et original, et qui étaient familiers aux deux plus grandes divisions du peuple grec.

La prosodie même de Salomos est calquée sur la versification italienne. Ainsi il fait avec toute l'école à laquelle il appartient un usage immodéré de la *synizèse*. On sait que l'on entend par ce mot la contraction de

deux syllabes, où il y a contact de deux voyelles, en une. La poésie ancienne, issue à son début de la langue populaire, et suivant peut-être aussi en partie la prononciation conservée dans les temps postérieurs, ne repoussait pas la synizèse. Il n'en est pas de même du langage élevé dans le grec actuel. Il n'admet point cette modification de la prononciation. Pas plus que le grec ancien, il ne répugne pas à l'hiatus autant que le fait la versification française; néanmoins les bons poètes s'étudient à en éviter le fréquent retour. Mais lorsque deux voyelles, les mêmes, ou donnant le même son (*αι*, *ε*; *ι*, *η*, *υ*, *ει*, *οι*; *ο*, *ω*) se rencontrent l'une à la fin, l'autre au commencement d'un mot, la première peut être éliminée, pourvu qu'elle ne soit pas accentuée. Il y a aussi quelques rares exceptions de certains petits mots, qui perdent leur dernière voyelle, bien qu'elle ne soit pas identique avec le mot qui suit. Dans un même mot il n'y a pas de synizèse de voyelles.

Il n'en est pas de même dans le langage populaire: Il admet la contraction, dans un même mot, mais ne doit pas l'appliquer aux mots qu'il emprunte à la langue cultivée. Quant aux voyelles qui appartiennent à deux mots différents, plus l'idiôme est vulgaire, et plus il use librement de l'élimination et de la synizèse ou fusion.

Mais les versificateurs ioniens, à l'exemple des Italiens, ne connaissent pas de borne à l'une et à l'autre de ces altérations. Quel que soit le nombre des voyelles qui se suivent, elles ne font, ou peuvent ne faire, qu'une

syllabe, ce qui renforce encore le caractère étranger de la versification.

Un autre défaut des vers des poètes ioniens est celui de leur rime, qui, lorsque l'accent porte sur la dernière syllabe, est pauvre et défectueuse, ne faisant accorder, d'après les règles de la versification italienne, que la dernière voyelle avec les lettres qui la suivent, au lieu de la syllabe entière. Cette imperfection, repoussée par les bons auteurs comme contraire à la richesse d'euphonie de la langue grecque, a été imitée avec un empressement bien concevable par les versificateurs médiocres, pour qui la rime est une entrave incommode, au lieu d'être une parure que le poète habile doit porter avec aisance, pour en rehausser l'éclat de sa pensée.

Ce qui est plus regrettable encore, c'est que le grand talent de Salomos ait sanctionné jusqu'à ses défauts auprès de ceux de ses concitoyens qui trouvaient plus difficile d'imiter ses beautés, et croyaient s'élever à sa hauteur s'ils copiaient servilement son style, en mettant à l'abri de son exemple leur ignorance des premières règles de la langue et de la prosodie. Le chantre Zantiote eût brillé comme le plus beau joyau de la couronne poétique de la Grèce ; mais l'opinion des meilleurs juges lui en a voulu de ce que, au lieu de réunir ses efforts à ceux des littérateurs qui travaillent à cultiver et à perfectionner la grammaire et la versification nationales, il ait montré une grande insouciance pour l'une et pour l'autre.

Découragé de l'accueil que reçurent ses premiers essais, il se retira bientôt de la carrière poétique, ou plutôt il n'écrivit plus que pour lui-même. Ce fut une perte sensible pour le Parnasse; car, si les instruments pour formuler ses inspirations lui ont fait défaut, il possède au plus haut point les qualités du poète, la vivacité de l'imagination, l'élévation de la pensée, la tendresse du sentiment. Si l'on dégage sa pensée du style brumeux qui la ternit, on la voit briller de tout l'éclat de la plus belle des poésies.

Nous donnons quelques fragments de sa fameuse ode à la liberté, qui a suffi, et à juste titre, sans ses autres productions, pour établir sa réputation.

«Ode à la liberté.

«Je te reconnais au tranchant terrible de ton sabre; je te reconnais à ton regard, qui traverse la terre avec la rapidité de l'éclair. Sortie des ossements sacrés des Hellènes, et forte comme autrefois, salut, ô liberté, salut!

. . . «Tous les pays te saluèrent avec des cris de joie, toutes les bouches t'exprimèrent l'enthousiasme des cœurs. Les îles ioniennes élevèrent leur voix jusqu'aux nues, et frappèrent des mains en signe d'allégresse.

. . . «La terre de Washington tressaillit aussi à ton apparition, et se ressouvint des fers qu'elle avait portés elle-même. Le lion espagnol secoue sa crinière sur sa tour mauresque, et t'adresse un rugissement de salut.

«Le léopard anglais se tourne contre les extrémités boréales de la Russie et mugit en courroux. Son regard étincelant fait bondir la mer Égée. Du haut des

nues t'aperçoit aussi l'aigle qui nourrit sa griffe et son aile du cœur de l'Italie.

... «Mais insensible aux clameurs, tu ne te détournes point de ta route, tu ne daignes pas y répondre, semblable au rocher qui laisse l'onde impure souiller ses pieds d'une écume impuissante et affronte l'orage, la pluie et la grêle qui frappe sa cîme éternelle.»

Et plus loin:

«Tous ceux que le glaive ottoman a injustement massacrés s'élancent en masse de la terre. Ce sont des ombres innombrables de vierges, de vieillards, de jeunes gens et d'enfants à la mamelle. La faulx du moissonneur ne couche pas plus de gerbes sur les champs qu'elle dépouille.

«La compagnie funèbre fourmille toute nue, et noire comme le voile qui couvre un cercueil. A la lueur incertaine d'une étoile elle marche vers la forteresse assiégée, et s'avance au milieu d'un silence mortel.

«Telle une forêt épaisse, éclairée par les pâles rayons de la lune, lorsque le vent mugit à travers ses branches dénudées, secoue ses mille ombres tremblantes sur la campagne.

«Elle cherche des yeux les lieux où le sang s'est figé, et danse dans les mares fumantes en poussant des mugissements rauques. Sa rage s'exalte au milieu de ces danses.

«Elle s'approche des Grecs, et touche leurs seins de ses mains glacées. Ce toucher leur pénètre le cœur, en bannit toute pitié et les endurcit.»

Toute cette ode est remplie de traits qui ne manquent, pour être inimitables, que d'une langue plus digne de leur sublime beauté.

Nous donnons encore une petite idylle toute naïve du même poète, pour faire voir qu'il n'a pas moins de grâce et de sensibilité que d'élévation et de force:

« Avgoula.

«Où est Avgoula? Le soir approche, les ténèbres vont s'étendre sur la terre. —

«Il va vers le haut cyprès, il la cherche à la fontaine; elle n'y est point. Il regarde au loin, il regarde le chemin, et appelle: Avgoula, mon Avgoula!

«Ce nom sort de son sein avec des soupirs, et une autre voix répète: «Avgoula». Il croit que c'est elle, il accourt, il cherche, comme la colombe qui a perdu sa compagne.

«Il la voit enfin qui s'avance. «Mon Avgoula, quelle frayeur tu as causée à ton ami!»

«Il dit et court à elle; mais elle ne répond pas. Elle repose sur un coussin rouge, dans le lit étroit du cercueil. Toujours belle, elle porte la couronne des morts dans les cheveux.

«L'ange qui a pris son âme doit avoir déposé un baiser sur ses lèvres, car sa bouche sourit encore, et l'on ne peut croire qu'elle doive être mise en terre.

«— Non, elle n'est pas morte. Voyez ses couleurs. Elle dort, elle dort d'un profond sommeil.» Il lui prend la main, il lui pose la couronne sur la tête et la lui reprend.

«— Ma mère, Avgoula dort, je te le dis en vérité. Oh! ne pleure pas, ma mère, car je pleure aussi. Voilà sa couronne . . .

«Oh! ne te détourne pas, ne ferme pas les yeux! Je la laisse sur tes genoux. Si Avgoula tarde à se réveiller, tu mettras cette couronne sur ma propre tête.»

FOSCOLO. PALLI.

Salomos n'est pas le seul poète qui ait presque manqué à sa patrie par le peu de soin qu'il a donné à cultiver sa langue maternelle. Le Parnasse grec compte encore d'autres glorieux déserteurs. Foscolo, le chantre sublime des *Sépulcres*, est natif de Corfou. Dédaignant la langue de ses pères, qu'il croyait imparfaite parce qu'il ne la connaissait qu'imparfaitement, il cultiva la muse italienne, et oublieux des malheurs de son propre pays, il consacra ses pleurs à ceux de Venise.

Son *Jacopo Ortis*, cette belle contre-partie de Werther, qui fait les délices de l'Italie, eût fait la gloire de la Grèce. Il a su plaire et intéresser même après le chef-d'œuvre de Gœthe, qui lui a servi de modèle. Sa grande réputation poétique repose, comme celle de Salomos, sur une seule ode, celle qu'il a consacrée aux « Sépulcres », et qui contient de grandes richesses de poésie.

Un autre beau talent que l'Italie a soustrait à la Grèce est celui d'Angélique Bartoloméo, née Palli. Originaire de l'Épire, elle s'établit en Italie avec sa famille, et s'y maria. Devenue familière avec la belle langue du Tasse, elle développa à un point remarquable ce talent qui semble exclusivement réservé à l'Italie, de faire jaillir spontanément la pensée avec tout l'éclat de la poésie et tout le brillant appareil du rhythme. Ses improvisations font l'admiration des Italiens. Elle s'est distinguée

tout autant dans la poésie moins éphémère, où la réflexion et l'étude viennent en aide à l'inspiration et l'épurent, et elle a écrit des poèmes et des romans, qui la rangent parmi les illustrations contemporaines de la littérature italienne. Elle a malheureusement eu si peu d'occasions d'approfondir sa propre langue, qu'elle ne s'est jamais hasardée à en faire usage dans ses compositions, excepté pour quelques petites pièces de circonstance; tandis qu'elle n'a pas hésité à écrire une tragédie, intitulée *Euphrosyne*, en vers français, dans laquelle on est étonné de voir que, sans connaître à fond les bases de la prosodie française, elle a souvent composé des scènes parfaitement imitées des classiques, de la lecture desquels on voit aisément qu'elle avait saturé son esprit.

CALVOS.

Calvos est, comme Salomos, un Ionien; mais loin de se contenter, comme lui, du jargon de son île, il fait pour l'épurer, dans ses poésies lyriques, des efforts qui ne sont pas toujours couronnés de succès. Il perd trop souvent de vue que le grec moderne n'est dans sa plus grande partie qu'une altération du grec ancien, due à l'ignorance ou à la négligence, et qu'il a gardé le cachet intact de son origine, vers laquelle il aspire sans cesse. La seule manière de l'épurer, c'est donc de le rapprocher le plus possible des formes classiques, tandis que celles que Calvos adopte souvent ne sont sanctionnées ni par la grammaire ni par l'usage.

Il a déclaré la guerre à la rime, croyant avec raison que cette chaîne que ne connaissait point le génie des anciens, et dont les chants populaires sont aussi affranchis, n'est point indispensable à la poésie grecque. Pour s'en débarrasser, il se servit d'un rhythme arbitrairement choisi, sans se trop rappeler que l'harmonie a ses lois obligées dans la nature, et que dans son domaine on ne peut rien inventer qui ne soit dicté par elle. Ce qui semble peu régulier dans la lyrique des anciens et dans celle des cantiques de l'église, a son explication et ses règles obligées, bien que non apparentes, dans la musique, dont ces chants étaient toujours accompagnés.

Calvos a publié quelques odes à l'allure vigoureuse, au mouvement dithyrambique, aux pensées brillantes et neuves. Mais fatigué de sa double lutte contre la langue de son île qu'il trouvait de la difficulté à manier, et contre le rhythme gênant et ingrat qu'il s'était créé, il se retira trop tôt de la carrière poétique, qu'il eût pu parcourir à sa propre gloire et à celle de la Grèce.

Voici un échantillon de sa poésie:

«La vision.

«Mon esprit se trouble. La terre penche sous mes pieds; il me paraît que je cours sans le vouloir dans une forêt suspendue à un pan de montagne.

«Le sort m'entraîne. Quelle nuit affreuse et quelle terreur dans l'endroit où je me précipite! Est-ce une caverne, est-ce la gueule de l'enfer?

«Les vents sont ici déchaînés; des torrents impétueux s'échappent des flancs déchirés des nuages d'hiver.

«Des voix confuses et indistinctes s'élèvent comme des soupirs de milliers d'hommes qui se noient au loin dans la mer.

«Je vois dans le fond une étincelle. Elle s'approche et grandit; elle forme déjà un cercle immense; elle s'étend en une mer de flammes.

«J'y vois passer des débris de naufrage. Un grand cadavre y flotte. C'est celui d'une reine.

«O Grèce!.... Voilà, il y passe des milliers d'enfants au maillot, et chacun porte un poignard dans le cœur.

«Il y passe des jeunes filles, des mères qui brillaient autrefois comme des étoiles, et que le glaive a moissonnées.

«Les débris de leurs couronnes sont effeuillés. Leurs seins blancs sont découverts et souillés du contact des lèvres de féroces barbares.

«Voici aussi des troupes de combattants, des marins illustres, de braves soldats, un peuple doux et civilisé.

«C'est en vain qu'ils ont tiré leurs épées aiguisées; c'est en vain qu'ils ont cueilli des lauriers. Le vent a passé et a emporté toutes leurs espérances.

. . . .

«Gigantesque et terrible, comme un aigle immense, la discorde se balance sur ses ailes tendues.

«C'est moi, s'écrie-t-elle, qui ai effacé un peuple de la terre, qui ai changé la terre en désert. Je l'ai fait, et j'en jouis maintenant.»

«Ainsi parle la furie, et elle verse du sang de deux coupes. Les cieux, la terre, les mers et les îles sont teints en rouge....

«La vision s'est évanouie comme un rêve. L'air pur descend de nouveau sur moi. Il effleure mes lèvres et refraîchit mon âme.

«O Grèce, ô ma patrie, ô mère de mes espérances, les plus douces! Je te revois. Tu vis encore et tu es couverte de ton armure! Je respire.

. . . .

«Apprends que comme la bravoure sauve les combattants, de même la concorde sauve les peuples.»

ZAMPÉLIOS.

Jean Zampélios de Leucas est encore un de ces exemples et une de ces victimes de la teinte italienne que le régime vénitien a donnée aux îles ioniennes, et que le sentiment national est depuis l'affranchissement de la Grèce en train d'effacer. Instruit, doué d'imagination, poète dans l'âme, Zampélios a écrit des tragédies, beaucoup de tragédies même, qui ne sont pas sans mérite. On y trouve souvent des mots heureux, des sentiments élevés et de belles tirades; mais il leur manque l'orginalité, qui est le cachet du génie. Sa langue n'est pas quelquefois privée de force; mais elle est irrégulière et défigurée par des expressions locales que la poésie cultivée ne saurait tolérer. S'il s'était étudié à mieux châtier son style, s'il avait laissé son talent se développer dans sa spontanéité, il eût pu marcher à la tête des poètes dramatiques de la Grèce moderne. Il a trop servilement subi l'influence du Parnasse italien, et l'imitation a refoulé en lui ce qu'il y avait de sève propre.

Les sujets de ses pièces, comme on a pu le voir dans la liste ci-dessus des poètes dramatiques, sont tirés de l'histoire nationale. Il est inutile d'en donner l'analyse: elles sont à peu près toutes coulées dans le moule uniforme d'Alfieri. Quiconque en a lu une, les connaît toutes. Pour passer de l'une à l'autre on n'a presque qu'à changer les personnages. Elles ont du reste avec les compositions du dramaturge italien les mêmes défauts d'arrangement et d'exposition, mais souvent aussi les mêmes beautés, moins celles du style, et plus pâles, comme ne peuvent qu'être les beautés copiées. La plus ancienne, *Timoléon*, est la meilleure de toutes, et respire l'enthousiasme de la liberté. Les autres sont des amplifications, et font moins d'honneur au poète qu'au patriote.

Zampélios a secoué le joug de la rime, qui eût été trop pesant pour lui. Il s'est servi de l'iambe des Byzantins, appelé *Scazon*, que Christari et d'autres avaient déjà essayé de mettre en honneur. Partagé en deux moitiés inégales, toutes deux iambiques, ce vers est fatigant et monotone, manquant du mouvement et de la variété de l'iambe antique, que la césure divise en une partie iambique et en une partie trochaïque.

Zampélios avait débuté par des Chants Anacréontiques[1]), qui n'ont pas beaucoup contribué à sa réputation poétique.

---

[1]) Corfou, 1817.

Les îles ioniennes ont produit plusieurs autres poètes qui ont plus ou moins marché sur les traces de ceux que nous venons de nommer. Ils partagent avec eux les imperfections qu'on ne pardonne à Solomos que parce-qu'il s'élève à une hauteur où les taches pâlissent. Par tout le reste de la Grèce, ainsi que dans les villages de ces mêmes îles, le dialecte vulgaire n'est qu'une altération de la langue, qui se produit d'une manière conséquente et conforme à ses régles fondamentales. Dans les chefs-lieux des îles au contraire il a été imprégné d'italismes, et s'est aussi entièrement corrompu dans la bouche, ou par la dédaigneuse indifférence, des nouveaux maîtres. Prétendre en faire l'organe de la belle littérature, c'est oublier que l'art de parler et d'écrire doit, comme tout art, commencer par l'appréciation de la qualité des matériaux et des instruments dont on se sert. On connaît ces peintres de génie qui en barbouillant avec une plume ébréchée, produisent des chefs-d'œuvre. De plus faibles doivent se garder d'un pareil procédé.

Nous donnons la traduction d'une pièce de Jules Typaldos de Zante, auteur d'un grand nombre de poésies, qui ne manquent ni d'invention ni d'énergie. Mais, en le lisant, on oublie ses beautés, choqué qu'on est de se heurter à chaque pas à ce que les autres Grecs appellent des solécismes, et que les adhérents de l'école à laquelle le poète appartient prétendent excuser comme des provincialismes.

«La mort de Hamko (mère d'Ali-Pacha).

«Quelle terreur s'est emparée du malheureux Teplen? Le soleil se lève terne de derrière les montagnes. L'air retentit de blasphèmes, de cris de joie, de malédictions et de pleurs.

«Elle se débat avec rage sur son lit de douleur. Voyez; la mère d'Ali est en lutte contre la mort; avec les dents elle retient son âme féroce près de lui échapper.

«Elle soulève la tête, et roule des yeux à demi-éteints, mais qui portent encore des reflets sanglants. Qui cherche-t-elle dans cet instant suprême? Elle fixe son regard, et fait de vains efforts pour parler.

«O mort, éteins la parole sur ses lèvres impies. Non encore repue de sang, ce sont des paroles d'horreur et d'extermination qu'elle va prononcer. Elle léguera à Ali un héritage de poignard et de poison.

— «Où es-tu, mon fils? Pourquoi m'as-tu délaissée? Accours, car la mort arrive pour m'accabler. Mon cœur se glace dans mon sein désolé, tandis que tant d'autres sont pleins de vie et de joie.

«La douleur me brise les os, tandis que les roses fleurissent sur les joues d'autres femmes. Pour moi un lit isolé sous la terre, pour elles des chants, des couronnes, des danses!

«Mon fils, change, ô change Gardiki en un désert, en un vaste cimetière où les loups viennent paître. Étouffe dans leur sang les mères et les enfants, les jeunes filles et les vieillards! Partout le fer et le feu!

«Le feu et le fer! Qu'on écrase la tête du jeune homme dans les bras de la vierge qu'il aime; que la mère qui serre en tremblant son enfant sur son sein, le voie égorgé à ses pieds.

«Brandissez le poignard. Que pour toute joie ils

aient une longue agonie, qu'ils invoquent la mort pour les délivrer. Le fer et le feu! Que la tombe enferme la fiancée avec sa couronne.

«Le fer et le feu! Un cercle de glace m'enserre. Anathème! anathème! Le soleil s'obscurcit. Quels sont ces horribles fantômes qui m'entourent? Cadavres décapités, que venez-vous chercher?

«Terreur! Ils s'approchent lentement de mon lit... Ah! Ils lancent sur moi leurs têtes décharnées, et de leur bouche sort une malédiction terrible. Arrière! Laissez-moi, frères d'Ali!

«Une épée vengeresse brille dans l'ombre et te menace, ô mon fils. Sois sur tes gardes; la mort assiége la forteresse. Là! Ils approchent; ils sont entrés; ils fondent sur toi, avides de ton sang.

«Ah! Le premier est tombé; il expire. Le second chancelle avec une blessure au flanc. Mais la foule se rue sur toi, les brandons à la main... O mort, hâte-toi de me fermer les yeux.

«Aie pitié de moi, ô mort. Tes coups ne sont-ils pas déjà assez cruels? Un yatagan nu siffle dans l'air. On le traîne sans pitié par ses cheveux blancs. Quel affreux spectacle!

«Arrêtez! J'entends un gémissement de mort!... Sa tête est laissée à terre. Vengeance, vengeance, Mouctar et Véli! Mais voici quelqu'un qui traîne aussi leurs têtes tranchées!

«La terre s'est couverte de ténèbres, les enfers mugissent. Quel est ce monstre infernal qui me menace en grinçant des dents? Il se jette sur moi... il m'étouffe... Ali!... — La mort lui a enlevé son âme féroce.»

Au même poète on doit un excellent essai d'une traduction de la Jérusalem du Tasse.

MARCORAS.

On peut constater un véritable progrès au point de vue de la langue dans un nouveau poète Ionien, qui s'est produit en dernier lieu. Gérasimos Marcoras de Corfou a publié un poème long de 1800 vers, rimés, intitulé «*le serment*». Il y est resté fidèle au dialecte ionien, et son style en présente les défauts: La formation des mots y est souvent d'une grande irrégularité, indiquant une triste corruption de la grammaire ancienne, ou plutôt défiant toute grammaire. Les expressions dialectiques, qui n'excluent pas quelquefois jusqu'à des mots turcs, y sont en si grand nombre, qu'elles obscurcissent même le sens en certains passages pour les habitants des autres parties de la Grèce. Néanmoins le poète sait manier en artiste l'instrument imparfait dont il dispose. On ne peut assez louer la vigueur et la concision de sa langue, qu'il enrichit par de fréquents et judicieux emprunts faits à tous les dialectes vulgaires parlés dans les différentes parties de la Grèce. Avec le sentiment intime qu'il a de la forme littéraire, et les connaissances philologiques qu'il laisse deviner, Marcoras aurait composé un chef-d'œuvre à côté duquel plusieurs des meilleures productions du Parnasse de la Grèce actuelle eussent pâli, s'il avait voulu s'exprimer dans la langue parlée et aisement comprise par tous les Grecs. Il a l'imagination à la fois brillante et sobre; il n'est jamais banal, jamais exagéré, et ses vers sont harmonieux et beaux,

malgré l'abus qu'il fait, comme tous les Ioniens, de la contraction des voyelles qui se heurtent, abus affligeant pour l'oreille des habitants des autres parties de la Grèce.

Le sujet de cet excellent poème, digne d'un meilleur dialecte, est le fameux Arcadi, ce Misolonghi de la dernière insurrection de Crète. Le poète débute en ces mots:

«Dans cette rapide nacelle qui glisse sur tes eaux par la nuit calme et sans souffle, si tu savais, ô mer souriante, combien de faibles âmes sont en proie aux orages d'une nuit aveugle et glacée!

«Des femmes et des enfants retournent à la terre ensanglantée où l'étoile ottomane a triomphé de la croix. Voyez, ils sont tristes, et ni la sérénité des cieux, ni la tranquillité des eaux ne les console. Leur regard sec, immobile, indifférent aux spectacles de la nature, plonge dans l'abîme du désespoir. Ils le laissent errer sur l'immensité de l'élément désert, et semblent y mesurer celle de leurs malheurs. Le timonier hésite à leur annoncer que leur navire abordera demain à leur patrie. Les esclaves ont-ils une patrie?

«Sainte espérance, c'est grâce à toi que ces existences frêles ont résisté pendant trois ans aux maux et aux douleurs de l'exil. Reviens, oh, reviens parmi eux! Pose-toi sur la proue de leur barque; que la femme, que l'enfant, que la jeune fille te voie, comme jadis les habitants de l'arche virent la blanche colombe venir à eux une branche verte au bec! Viens; qu'ils traversent sous ton ombre le nouveau courant de leurs destinées, et qu'ils s'enhardissent jusqu'à lever les yeux vers le ciel. Pose doucement la main sur leurs seins endoloris, qui n'ont plus de secours à attendre ni de la terre ni du

ciel, et fais, ô espérance divine, que ton lait coule encore du sein de la mère dans la bouche de l'enfant!»

Parmi les voyageurs une jeune fille murmure: «Pourquoi le navire ne vole-t-il pas avec les ailes de mes désirs?» C'est qu'*Eudoxie* espère retrouver en Crète un père et une mère, et le jeune et brave *Manthos*, son fiancé. «Va, lui a dit celui-ci au moment du départ; ne crains pas pour moi. J'atteste cette lumière céleste qui s'éteint au couchant, que notre séparation sera courte, que tu reviendras bientôt et que nous serons unis.»

Mais quand le navire aborde, elle apprend que ses parents ont été égorgés par les Turcs. Manthos est tombé à Arcadi. Elle est anéantie.

«Plusieurs l'ont vue, mais nul n'osait dire si elle était un corps inanimé ou si elle respirait encore. Le cruel Charon, qui en traversant les champs et les montagnes avait pendant trois ans cueilli une ample moisson de fleurs de la Crète, se tenait auprès d'elle, impatient d'ajouter cette rose embaumée à sa couronne mortuaire. Mais le sort ne l'a pas voulu. Une larme au coin de son œil y a rappelé une nouvelle aurore de la vie.»

Dès qu'elle eut repris des forces, elle se mit en marche. Elle avance sans s'arrêter. Lorsqu'elle est sur le point de s'affaisser, son âme semble dire à son corps: «Marche, corps misérable, ou je fuis et te laisse derrière moi.»

Elle va à Arcadi, où, vrai fils de la Crète, Manthos était tombé avec ceux qui par leur mort avaient épouvanté l'ennemi. «Une étincelle a dispersé leurs osse-

ments sur la terre sacrée, leurs âmes aux étoiles, et leur nom partout.»

Manthos était mort «Il était mort! Cette idée seule dominait son esprit. Les douleurs, les joies, les nobles sentiments de patriotisme, les pensées et les désirs, tout flottait dans l'immense chaos glacé qui s'étendait dans son âme, comme les épaves dispersées d'un navire brisé que les flots entraînent.»

Eudoxie entend le tocsin lointain qui sonne les vêpres. Elle plie le genou, elle prie.

«Un lys, que Dieu avait fait pousser là au milieu d'herbes parasites, sentait de chaudes larmes mouiller doucement ses racines. Ces larmes arrosaient à la fois et la fleur et l'âme de la jeune fille» .... «Soudain elle voit, oh joie! elle voit assis auprès d'elle Manthos, tenant dans la main le lys que ses pleurs avaient mouillé.»

Manthos n'avait pas oublié son *serment.* «Dieu, lui dit-il, a permis que l'esprit de la vie recueillît et consolidât ma cendre dispersée, et que je reprisse pour un moment cette forme qui ne vivait plus qu'en toi.»

Eudoxie ne se croit pas digne de l'accompagner aux sphères éthérées qui sont aujourd'hui son séjour. «Mais le son ne retourne pas plus vite des voûtes qu'il a frappées,» que le jeune homme ne répondit à sa bien-aimée: «Les martyrs de la douleur, qui ont soutenu triomphalement la grande agonie de l'âme, te recevront là-haut, ô jeune fille! Elle t'appelle, la malheureuse qui vit ses enfants égorgés à ses pieds, et qui, tout en chantant

leurs complaintes, bénissait en même temps les braves qui les vengeaient. Elle t'appelle, la belle vierge qui, fuyant dans les bois la rage lubrique de l'infidèle, a déposé au ciel, où la douleur l'a portée, son âme immaculée, ornée de roses virginales. D'autres t'appellent encore, ces victimes du froid et de la faim, qui se montrèrent grandes et sans peur vis à vis de la mort, car dans leur âme, qui ne connut pas le péché, brillait la divine espérance, comme la lumière Sainte rayonne dans la tombe de notre Seigneur.»

Il lui raconte alors dans tous ses héroïques détails la destruction d'Arcadi, dont il fut témoin et victime, et cette narration est pleine de traits sublimes. Voici comment il décrit le moment qui a précédé la catastrophe:

«Au milieu de cet affreux tumulte j'entends un bruit comme si l'on prononçait mon nom. J'étais à genoux. Je me retourne, et je vois le supérieur. Il tenait une torche allumée, qui jetait moins d'étincelles que les yeux du vaillant vieillard; car une balle mortelle l'ayant atteint, toute son âme, en s'envolant de son corps, s'était concentrée dans ses yeux. Il était pâle; il chancelait, et serait tombé, si je n'étais accouru. Je le soutins. Il me prit par l'épaule, et me montrant la trappe béante: «Avant, dit-il, que toutes mes veines ne soient épuisées, aide ce faible corps; descends là-bas avec moi.»

«Quand nous fûmes dans le souterrain, j'appuyai le saint homme contre une colonne de marbre, et je restai immobile et muet. Je portai avec terreur les yeux vers les profondeurs de ce noir abîme. Ses ténèbres pesaient

lourdes sur mon cœur. Mon esprit envoyait un dernier salut aux montagnes, aux bois, aux larges mers. Il disait adieu à tous les oiseaux libres qui volent dans l'air, à toutes les brises du ciel, à la lumière du soleil, et à toi. Dans un seul instant, qui passa avec la rapidité de l'éclair, je revis tous les rêves dorés de notre bonheur; et dans le trouble qui me dominait j'étais sur le point de maudire ceux qui venaient les éteindre. Mais ayant reporté le regard vers le supérieur, je le vis qui se tenait debout, baigné de son sang. Comme un martyr, il levait en haut, vers le séjour divin, ses pensées, ses yeux et ses bras. Alors j'oubliai la terre et toutes ses peines, et me sentant pécheur, je pliai les genoux avec contrition.»

Ayant fini sa terrible narration.

«Allons, ma douce amie, lui dit-il; le temps presse. Il n'y a pas une fleur du paradis qui ne t'appelle. Là haut, depuis long-temps, ta mère, ton glorieux père, attendent que tu ploies l'aile de ton âme. Tu y verras notre bon supérieur et tous nos Crétois venir à ton jardin, s'asseoir sur ton gazon, et raconter leurs exploits, parler du sang qui a teint tous les sommets de notre île avant qu'elle n'ait courbé de nouveau sa noble tête sous le joug. . . . .

«Elle se pencha; son âme innocente vola dans les bras de Manthos, qui fixa dans ses magnifiques cheveux la fleur qu'il tenait à la main. Ils s'agenouillèrent tous les deux, et prirent congé du beau corps, doucement étendu sur le sol béni.»

Telle est cette épopée, à laquelle on ne saurait donner un plus grand éloge qu'en disant qu'elle est digne du sujet qu'elle traite.

Nous passerons sur plusieurs autres poètes de cette école qui ne présentent pas de type à part, et dont le mérite ne compense pas assez les nombreux défauts.

CHAPITRE XIV.

POÈTES VULGARISTES :

TERTSÉTIS. — VALAORITIS. — MAUROJANNIS. APHENTOULIS. — PARASCHOS. — VIKELLAS.

Les Ioniens qui écrivaient le grec altéré et terni d'italismes le faisaient les uns sincérement et par nécessité, n'en sachant pas d'autre, comme Salomos, qui faisait des vers italiens beaucoup plus facilement que des vers Grecs, ou comme Foscolo, qui ne pouvait rimer qu'en italien; d'autres employaient ce dialecte par imitation, croyant faire aussi bien que Salomos, s'ils faisaient aussi mal que lui.

Mais ceux d'entre eux qui avaient une connaissance approfondie de la langue comprenaient qu'ils devaient la cultiver pour la rendre digne d'exprimer les inspirations de la Muse. Si, comme Calvo parmi les poètes, comme Bulgaris et Moustoxydis parmi les philologues,

ils ne cherchent pas à la relever à la dignité de l'idiôme antique, ils n'en repoussent pas moins les tournures étrangères qui la défigurent, et lorsqu'ils s'en tiennent au dialecte vulgaire, ils adoptent celui qui est répandu dans toutes les parties de la Grèce.

TERTSÉTI.

Un bel exemple d'un Ionien vulgariste, qui ne se borne pas au jargon de son île, nous est offert par G. Tertsétis de Zante. Nous l'avons vu figurer parmi les poètes dramatiques par sa tragédie écrite en italien. Avant sa mort il occupait le poste de bibliothécaire de la chambre des députés à Athènes.

Avec une profonde connaissance de la littérature de tous les pays, Tertsétis, comme la plupart des habitants les plus instruits des sept îles, était peu versé dans l'étude de sa propre langue. C'est ce qui le rendait fidèle à l'idiôme vulgaire. Mais au dialecte de Salomos il préférait avec raison celui qui avait été consacré par la poésie clephtique, et avec son goût exquis il savait le rendre souple et propre à traduire toutes ses pensées les plus neuves et les plus recherchées.

Il a écrit plusieurs poèmes, dont les principaux ont pour titre: *Corinne et Pindare; Les noces d'Alexandre le Grand; le baiser*, etc. Tous sont pleins d'originalité et de verve, et se distinguent par une grande suavité d'expression et de sentiment. Dans les pièces dont les sujets sont empruntés à l'histoire ancienne, il sait avec un

rare succès faire refléter sur l'antiquité le type populaire de la Grèce moderne. Aux chants clephtiques il emprunte, avec la langue et le sentiment, aussi le rhythme du vers, qui est l'Alexandrin non rimé.

Corinne et Pindare, l'une de ses plus belles compositions, a pour sujet l'un des cinq concours poétiques qui, au dire d'Aelien et de Pausanias, ont eu lieu entre le chantre de Thèbes et la belle Muse de Tanagra, «celle qui avait des roses sur les lèvres, des lys sur les joues, et des rayons de soleil dans ses yeux noirs.» D'après notre poète, le thème à traiter était la puissance de l'amour et de la beauté. Pindare chante le premier, et raconte les aventures d'Hyménéos, un jeune Athénien qui, épris des charmes d'une fille d'Éleusis, la suivit, habillé en femme, à la procession de la grande Déesse, l'arracha aux mains des pirates et l'obtint en mariage en récompense de sa valeur. La description de la noce, qu'on dirait copiée à un bas-relief antique, peut tout autant avoir été empruntée à l'un des chants des montagnards d'aujourd'hui; tant Tertsétis s'étudie à relever adroitement les rapports étroits qui unissent le passé et le présent de la Grèce.

A la lecture de ce poème, ainsi que des noces d'Alexandre, on se sent comme devant une statue de Phidias que le poète aurait recouverte d'une tunique moderne, transparente et légère.

Il esquisse la noce d'Hyménéos en ces termes:

«Lorsque la blonde étoile du soir commence à scin-

tiller, et que la nuit est venue, le cortége de la noce arrive pour accompagner les deux époux. Mille flambeaux changent la nuit en jour. La jeune fiancée, les yeux baignés de larmes, marche à pas lents au milieu de ses compagnes; des jeunes gens tiennent l'époux par la main, et des garçons à la belle voix chantent: «Hymen ô hyménée.»

Après Pindare, Corinne prend la parole, et célèbre l'amour conjugal d'Admète et d'Alceste, et redit comme celle-ci s'est vouée à la mort pour sauver son époux.

«Mais soudain, sur la tombe où elle devait descendre apparut un héros, le fils d'une femme Argienne, né dans la ville de Thèbes. Il est armé d'un arc et d'un glaive, et brandit aussi un lourd javelot. Sur l'aire pavée de marbre il a lutté contre la mort, et, lorsque le soleil se couchait, il lui fit plier le genou. Il terrassa la mort, et la belle femme se releva, et la beauté de la vie rayonna de nouveau dans ses yeux.»

Ce passage reproduit à la fois les vers d'Euripide, qui racontent ce fait d'Hercule, et une des chansons clephtiques les plus connues, qui paraît en être l'écho conservé à travers les siècles.

A l'issue du combat les juges sont incertains. Les deux rivaux ont mérité le prix à titre égal. Il a fallu recommencer. Pindare chante ce qui suit:

«O Vénus, non pas toi, déesse blonde, née de l'écume, qui allumes les feux de l'amour pour des yeux noirs, pour des lèvres de corail et pour des joues de neige, mais toi, qui embrases les cœurs pour les grandes actions; Tu ne recherches pas le plaisir, la beauté du corps, ni les ornements dorés qui la relèvent; Tu es la

lumière pure émanée de la lumière du jour, et les hommes t'appellent la Vénus Uranie.»

Il raconte ensuite comment la déesse a inspiré à Codrus son dévouement héroïque, et termine par ces mots:

«Codrus fut l'amant de ta beauté, ô Vénus Uranie. Ce ne sont pas tes yeux, ce ne sont pas tes traits qu'il aima; c'est ton esprit qui a sanctifié le sien. Sa main royale tient une coupe d'or, où son propre sang a coulé. «Bois, dit-il à sa patrie, bois mon sang que je t'offre; c'est une libation à la liberté.» O déesse, fille de la lumière, tes rayons pénétrent l'esprit et y dissipent les ténèbres.»

Corinne à son tour célèbre les amours de Vénus et d'Anchise, et la naissance d'Énée, dont les descendants étaient destinés à asservir un jour la Grèce. Ces mots irritent le sentiment national de Pindare, qui déclare que la Grèce ne sera jamais asservie aussi longtemps qu'existeront Sparte et Athènes, les deux villes héroïques qui ont refusé l'eau et la terre aux Perses, et s'élève contre ses concitoyens, les Thébains, qui, entraînés par les Oligarques, se sont alliés aux ennemis communs de la Grèce.

Cette sortie provoque un grand tumulte. Le peuple se soulève contre ses magistrats, qui finissent cependant par rétablir l'ordre, et la couronne est décernée à Corinne.

Une peinture murale au gymnase de la petite ville de Béotie consacrait un de ces triomphes de la poétesse, qui dans un des rares fragments de ses œuvres que le

temps a épargnés se vante elle-même de «la gloire qu'elle a apportée à ses concitoyennes aux blanches tuniques.»

Le poème de Tertsétis se termine par un panégyrique d'Athènes, depuis que la religion du Christ y a appelé la vraie lumière.

Le poète ne donne sans doute pas une haute idée de sa modestie lorsqu'il prête ses propres chants à Corinne, et même à Pindare. Mais il le fait de si bonne foi, sans penser à mal; il exprime du reste des sentiments si élevés, il sait tirer un si beau parti du langage inculte qu'il emploie, qu'on est tenté de lui pardonner cet accès de présomption naïve, eu égard surtout à sa pensée fondamentale, qui est de montrer l'identité de caractère qu'il suppose entre la poésie de la Grèce antique et celle des montagnards de la Grèce actuelle. Il va sans dire qu'il réussit jusqu'à un certain point seulement à prouver ce qui n'est vrai qu'à demi.

Un autre de ses poèmes, *le rêve*, où le Roi de Grèce lui apparaît visitant les enfers sous la conduite de l'ombre de Capodistrias, contient des passages sublimes et dignes du pinceau de Dante.

VALAORITIS.

La preuve que le manque d'exercice dans la langue cultivée n'est pas le seul à en détourner souvent les Ioniens nous est offerte par l'un des poètes les plus éminents de la Grèce moderne, par Aristote VALAORITIS, qui, très-versé en philologie, écrit le grec avec la plus

grande pureté, mais n'a jamais composé un seul vers dans un autre dialecte que dans celui du peuple. Comme Tertsétis cependant, ce n'est pas le jargon ionien, c'est l'idiôme vulgaire des montagnards qu'il a adopté.

Natif de Leucade, qui n'était unie aux îles ioniennes que par des liens administratifs, mais qui est plutôt un promontoire de l'Acarnanie, et n'en est séparée que par un étroit bras de mer, il a subi depuis son enfance l'influence de ces chants clephtiques si naïfs et si frais, qui respiraient les brises des montagnes et les premières aspirations des Grecs vers la liberté. Il y trouvait cette inspiration mâle et sublime du grand poète, le peuple, qui manquait souvent aux productions des imitateurs froids des littératures étrangères. Dominé par le charme de ces poésies primitives, il en attribua une trop grande part à la langue dans laquelle elles étaient chantées, et non seulement il a adopté cette langue pour en habiller, quelquefois pour en déguiser, ses brillantes pensées, mais il en a aussi fait une étude des plus approfondies, et en a exploité avec un goût éclairé toutes les beautés et toutes les richesses, au point d'employer souvent des locutions et des mots usités peut-être dans les gorges ignorées du Pinde, mais inconnus aux autres parties de la Grèce. S'il faut un vocabulaire pour l'intelligence de la poésie moderne, mieux vaut recourir à celui du grec ancien.

Cependant ce dialecte a sur celui des Ioniens le grand avantage d'appartenir au grand continent grec,

d'être par conséquent beaucoup plus généralement répandu. Étant celui dans lequel s'exprimaient ces hommes énergiques qui avaient, les armes à la main, affronté la tyrannie, il en acquérait un prestige qui le répandait partout où il y avait des Grecs soupirant pour leur indépendance, et les chants des montagnards belliqueux le sanctionnaient comme langue poétique du peuple, de même que dans l'antiquité les rhapsodies d'Homère consacraient le dialecte dont il s'était servi comme seule langue de l'épopée.

Les vulgaristes avaient toutefois le tort de perdre de vue qu'à côté de ce langage abandonné à lui-même et altéré par la négligence et l'ignorance de la classe qui le parlait, les Grecs en avaient un autre, celui dont l'église et la société plus instruite conservaient la tradition, et qui, cultivé avec ardeur, aspirait à marcher sur les traces de cette langue antique, qui est le plus beau patrimoine vivant du peuple hellénique.

Les poésies de Valaoritis sont nombreuses, et se distinguent par la puissance de l'imagination, la richesse des couleurs, l'originalité de l'invention, et par une grande force, qui quelquefois paraît outrepasser la mesure. Le caractère tout national dont le poète tient à revêtir sa langue nous dispenserait de dire que c'est celui qu'il a aussi donné au sujet de toutes ses compositions. L'une des plus belles, *Phrosyne*, a la forme d'un drame, sans en être un, même dans la pensée de son auteur. C'est une narration dialoguée, en vers tantôt blancs tantôt

rimés, ayant pour héroïne cette intéressante victime de la férocité d'Ali Pacha, sur laquelle nous avons vu plus haut que plus d'une tragédie a été écrite. Le poème de Valaoritis se distingue de tous ceux qui ont traité la même matière par une grande audace de pensées et d'expression, qui ne saurait convenir à l'art dramatique. Nous en donnons un exemple:

« Tahir.

(Ce fragment est en vers blancs.)

« Vézir, j'avoue que je ne m'attendais pas à entendre le terrible lion de l'Albanie gémir comme une tourterelle dans le désert. A ton ordre ma tête peut rouler à tes pieds; mais, ô mon père, prête l'oreille à ton viel ami. Nos deux mères nous mirent au monde au même instant. Une force supérieure nous a envoyés ici bas, au lieu d'envoyer le tremblement de terre, l'explosion d'un volcan, l'inondation, l'épidémie, la famine ou toute autre misère. Ta mission a été d'être le glaive tranchant, la mienne d'être le fourreau fidèle qui garderait cette épée. Nous courons du même pas depuis quarante ans. Regarde, Vézir, combien de montagnes nous avons franchies, combien de rochers et de précipices. Reporte ta pensée en arrière, compte nos traces et compte les tombes qu'elles ont creusées.

« Il est dommage qu'on ne les voie pas; car qui peut se les rappeler? Les corps se sont dissous, ô Vézir, les os ont été réduits en poudre. La terre qu'on entasse sur les tombeaux s'éboule doucement et disparaît; arrive ensuite le printemps avec ses fleurs, avec ses feuilles vertes, ses jeux et ses rires, et là où gît la victime du

meurtre, isolée et entourée de ténèbres, les enfants dansent et les oiseaux chantent.

«Le sang que nous avons versé la terre l'a bu, le nuage l'a lavé, la rosée l'a effacé; nous l'avons oublié. Dans la nuit quelquefois les fantômes de nos victimes nous apparaissent; mais qui en aurait peur? Au premier rayon de l'aurore ils s'évanouissent. Ne crains pas les morts: ils sont tranquilles; ils ont le sommeil profond; ils dorment comme les petits enfants.

«Maintenant, ô Vézir, je te demande si je ne t'ai pas montré le vrai moyen de ravir à Dieu la toute-puissance, de te rendre son rival et de le combattre en face. Si lui donne la vie, toi, tu la détruiras. Comment devais-tu agir? Avec l'amour que tu n'as pas recherché dans ta jeunesse et après lequel tu cours maintenant, tu aurais encore aujourd'hui été sous la loi de la misère dont tu souffrais à Tépélin. Assis devant ta porte, tu aurais encore tendu la main au passant. Tu as pris en haine le monde, et tu en as triomphé.

«Mais n'oublie pas que Souli vit encore, ainsi que Lampro Zavella. Rappelle toi que là où elle est couchée sous la terre, ta mère ne trouvera sommeil ni repos à moins que tu n'égorges Gardiki sur sa tombe.

«Vézir, dis-moi, quels sont tes désirs? Quelle femme ou quelle fille t'a fui et n'est pas venue se placer à ton côté? Quelle est la mère à Janina ou quel est le père qui oserait te refuser les charmes de son enfant? Les années ne t'ont pas vieilli; ton bras ne tremble point; tes lèvres sont du feu, ton regard lance la foudre. Qui, en voyant la crinière blanche du Pinde enveloppé dans sa majesté, ose dire que le géant a vieilli? Dis ce que tu veux, donne tes ordres. Ma main et mon âme sont à toi. Ouvre ton cœur à ton ami. . . . .

« Ali.

(Ce passage est en strophes rimées.)

«Toi, qui que tu sois, tu n'as pas le courage de me regarder en face. Ferme tes yeux bleus, cache-les. Que les nuages soient tes paupières. Montre-moi à tes côtés l'éclair et la foudre; parle avec la voix du tonnerre, des orages et du tremblement de terre. Tu vois, je ne te crains pas: je ne courbe pas la tête. J'ai élevé la voix vers toi, je t'ai lancé le blasphème. Si tu es mon Dieu, montre-toi donc une nuit à moi.

«Je ne dois ma puissance ni au sort ni à personne. Je suis ma propre créature. Je ne suis pas comme toi, qui t'es trouvé seul dans la nature et sans un ennemi. Un faible enfant pouvait aisément vaincre le chaos et la matière inerte. qui dormait inanimée et errait au hasard. Si tu es véritablement fort, détruis cette nature, ou bien elle te détruira.

«Descends ici-bas; c'est ici que je t'attends. Prends, si tu veux, pour ton allié la création chérie de tes mains, la mort, ton enfant en qui tu te complaîs, et viens à Janina faire preuve de ta bravoure. Pourquoi me fais-tu la guerre, caché dans ton éther, et m'enlèves-tu chaque jour la vie goutte à goutte? Tu dévores l'humanité, et, plein de rage, tu en nourris une lâche immortalité.

«Si tu es tout-puissant, que n'as-tu détruit dans le sein de ma mère le germe dont je suis né? Pourquoi n'as tu pas encore éteint l'étincelle qui devait incendier ton monde? Pourquoi, avant qu'elle n'eût éclaté en flamme, ne l'as-tu anéantie de ce même souffle dont tu as animé la matière? Dois-tu t'en prendre à moi si je te consume maintenant?

«Plusieurs ne croient pas à toi et nient ton existence, pour ne pas avoir un obstacle en toi; car ils te crai-

gnent, les lâches. Moi, Ali, j'ai voulu croire que tu es, pour pouvoir te combattre. Tu sais combien de tes créatures je t'ai enlevées. Je n'ai qu'à baisser ma paupière, et des milliers se jettent à terre devant moi, et t'oublient pour n'adorer que mon glaive. Prends-moi ma vieillesse, donne-moi ta vie, et puis viens te mesurer avec moi.

«Tu attends que je sois couché dans la tombe pour m'y infliger alors tes punitions? Là non plus je ne te crains point. Tu ne peux pas bouleverser l'ordre de la nature à l'intention d'Ali. Dans mon dernier lit je prendrai la terre pour concubine; et un secret espoir me dit qu'il sortira de mon corps de la bile qui empoisonnera ton monde. Je deviendrai immortel, et tu m'auras toujours devant toi, une ombre à ta lumière.

«Et lorsque tes rayons enverront de là-haut la vie et l'amour sur les plantes, je descendrai avec eux, et je serai un ennemi éternel et caché, la corruption et la pourriture et la mort prématurée. Je flétrirai la rose avant qu'elle ne s'épanouisse; je dévorerai la beauté et la force pour me rassasier. Tu vois si tu m'effraies. Vivant ou mort, je serai toujours puissant.

«Ce soir, j'y suis décidé, ce soir je te montrerai que je puis étouffer tout sentiment humain. Je suis père, et comme toi j'ai créé mes enfants. Mais je le veux, et je dévorerai mes entrailles. Si tu m'as donné l'amour comme une torture, attends, et tu verras. Je n'aurai pas recours à toi; je ne veux pas d'aumône. J'enlèverai Phrosyne.»

(Vers blancs.)

«L'athée, vert comme la vipère, leva la tête, et avec un blasphème qui lui resta dans la gorge, il cracha à la face du ciel et des étoiles; il appuya ensuite la main

lentement sur son yatagan, et il s'étendit, insouciant, sur sa peau de lion.» ....

Voici le passage qui décrit la mort de Phrosyne et de ses compagnes, en strophes rimées:

«Assis sur ce rocher, Ali plein d'inquiétude suivait de l'œil la bière noire qui passait seule sur les eaux. On dirait que l'écume du lac l'avait entourée pour la porter lentement à quelque église lointaine. Il voit le navire s'arréter ... Il se lève, il attend, il respire à peine.

«Il prête l'oreille, attentif au moindre bruit ... Mais les eaux dorment encore; rien n'y retentit. Voilà un bruit sourd ... Il s'élance avec un sourire. Un second ... un troisième ... un quatrième ... Il est transporté de joie. Pourquoi, timonier cruel, te presses-tu? Ne vois-tu pas le Vézir qui n'arrive pas à compter? Deux ou trois restent encore; la nacelle est allégée et elle vogue comme une feuille sur l'eau.

«On a entendu seize coups ... N'est-ce pas encore fini? se disait le Pacha en lui-méme. Il comptait, et il lui manquait encore un cadavre ... Deux hommes se penchent, s'en emparent, le traînent, lui attachent au cou une corde et une pierre. L'un tient ses pieds nus et raidis, l'autre passe les doigts dans les nœuds de ses cheveux. Ils le balancent, comme s'ils endormaient un enfant. Ils jettent un cri, un second, et au troisième ils le lancent. Un grand bruit se fit entendre sur les flots, qui se soulevèrent en écumant.

«L'eau forme des couronnes, qui s'élargissent et vont mourir aux pieds d'Ali. On dirait que la vague reçoit la morte dans ses bras comme une fiancée, et fête ses noces en la couvrant de couronnes liquides. Tahir se penche pour regarder ... Il voit l'écume, il entend le bruit sourd surgir des flots comme une malédiction mystérieuse que le

monde infernal lui envoie de son sein glacial. Il est saisi de terreur, il est anéanti. Fuis, scélérat! Ton ombre souille la tombe où dorment les dix sept avec Phrosyne! Ils ont levé l'ancre. Leurs rames s'entourent d'écume. Ils partent ... Que la malédiction soit avec eux!

«Et toi, Ali, qui as assouvi ta colère et ta rage, quand l'heure terrible aura sonné, enfermé dans ton île, tu n'oublieras pas la nuit que tu viens de passer. Quand tu approcheras tes lèvres de l'eau pour les rafraîchir, c'est de la flamme, c'est de l'amertume que tu boiras; car les larmes sont amères, et laissent un arrière-goût de poison. Oui, elles sont amères, ne l'oublie pas. Tu les verras se soulever et venir dans la nuit battre ton rocher. Elles se goufleront en vagues écumeuses, mugissantes, pleines de sanglots, impitoyables et avides. Elles se dresseront autour de toi comme des montagnes; elles te barreront le passage; tu ne pourras pas fuir. Tu appelleras au secours; nul ne t'écoutera. Le lac t'aura dévoré.»

Toutes les autres poésies de Valaoritis, soit narratives («*Astrapoghiannis*», «*Diacos*», «*Vajas*» etc.), soit lyriques, contenues dans deux beaux volumes avec Phrosyne, sont également admirables par la témérité de la pensée et par le charme et la puissance du style.

MAVROJANNI.

Un autre Ionien qui, au lieu du dialecte de son île, a employé la langue vulgaire mais commune à toute la Grèce, est G. Mavrojannis de Céphalonie. Tout à la fois homme de lettres et artiste, il fut un des rédacteurs du journal politique *l'Eunomie*, et il est aujourd'hui à la

tête de l'école des arts à Athènes. Poète d'un goût fin et cultivé, et doué d'une douce sensibilité, il a écrit des poésies lyriques et narratives. L'une des plus belles est son *Marinier*, idylle maritime écrite en trimètres blancs, du rhythme populaire, qui n'admet qu'une césure dans le 4e pied. Nous donnons la traduction des principaux passages:

«En pleine mer, un navire fraîchement peint fendait les flots entre Skinari et Céphalonie. La brise caressait les voiles blanches, et les vagues folâtraient avec la proue. Des dauphins nagent à ses côtés, et courent en soufflant pour le dépasser.

«Le calme avait endormi les matelots. Un seul se tenait éveillé à la poupe. C'était un gracieux jeune homme de vingt ans, qui s'essuyait les yeux en chantant le refrain nautique. Sa voix retentissait sur le désert et le silence des mers:

— «Souffle, ô douce brise, dans nos voiles blancs, souffle pour me rafraîchir et pour m'égayer. Six mois se sont écoulés; je m'ennuyais à Céphalonie, comme si j'étais en prison. Enfin le vent d'ouest a soufflé et nous avons levé l'ancre. Jeunes filles de Livatho, je vous dis adieu.»

«Il essuie une autre larme, en répétant le refrain nautique. «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous passions rapides devant l'île de Cythère. Alors viens, ô brise du sud, chargée de rosée, et mène nous en deux jours à Syra, où les jeunes filles ont, comme des perdrix, leurs nids sur les flancs et sur les sommets des rochers.»

«Et il répétait son réfrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous arrivions bien-

tôt au Détroit, que je revoie la ville aux sept collines, ses grandes mosquées et ses *minarets;* que je puisse faire le signe de la croix dans sainte Sophie, que les Turcs ont donnée à Mahomet. Mais alors aie bien soin, ô vent du sud, humide de rosée, de ne pas nous pousser vers les courants, et souffle pour nous faire passer Arnaoutkioï. Dès que le capitaine nous fait jeter l'ancre, «Viens, crierai-je au premier batelier que je rencontrerai, viens me prendre et allons au village où réside la dame Phrosô. et où les Pachas ont des kiosques dorés; viens, et voilà, reçois tout l'argent que je porte.» Je ne négligerai pas ma promenade; les matelots et le pilote n'ont qu'à se fâcher. Le Bosphore est tout plein de vaisseaux. On dirait un lac tout couvert de roseaux.»

«Et il répétait son refrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que l'hiver ne nous surprenne pas dans la mer Noire. Notre Dame de Dia, inspire-les pour que nous ne voguions pas vers le Danube. Maudit sois-tu, fleuve noir! Tes insectes m'ont dévoré, et mon dos s'est courbé à tirer la remorque. Je ne veux pas, moi, des voyages à travers des marais pleins de joncs; je ne veux pas voguer en compagnie des grenouilles, moi qui ai voyagé entouré de dauphins.»

«Et il répétait le refrain nautique: «Souffle, douce brise, dans nos voiles blanches, que nous franchissions le détroit d'Azoff, que nous arrivions à Kertsch la maritime, où nagent maintenant les blondes russes comme des cygnes qui se baignent dans le lac. De là nous mettrons le cap sur Jeni-Calé. O cher Jeni-Calé, cité grecque, aux jeunes filles sveltes et élancées! Elles sont fières, mais elles sont aimables. Salut, deux fois salut aux jolies jeunes filles! On dirait qu'elles arrivent droit du Phanar.»

«Et il répétait le refrain nautique, et la brise gon-

flait leurs voiles blanches et les mâts accompagnaient son chant de leurs doux grincements, et le navire roulait en voguant, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Cérigo, l'île stérile, qu'ils eussent passé Syra, atteint Psômathia, et jeté l'ancre à Constantinople, la grande ville, où des milliers de femmes turques aux doigts teints se tiennent cachées derrière leurs grilles, comme de jeunes perdrix dans des cages dorées.

«Un jour s'éteint et l'autre lui succède; un mois passe et l'autre commence, et avant qu'ils n'eussent déchargé leur cargaison dans la mer d'Azoff, le mois de novembre est arrivé avec l'hiver, et la mer Noire commence à mugir. A leur retour, lorsqu'ils se dirigeaient vers le sud, à vingt milles avant les bouches du Bosphore, ils furent atteints par un grand ouragan de neige. Au-dessus d'eux des nuages noirs et menaçants courent sur le ciel et se heurtent.

«Ils ne voient plus ni ciel ni terre; mais le navire était robuste et luttait bravement contre les vagues écumantes qui se ruaient avec rage sur ses flancs. Enfin un grand coup de vent vint mettre en lambeaux toutes ses voiles. Alors il vire de bord, et s'abandonne à la fureur des flots, comme le prisonnier que le vainqueur entraîne pour le mener à la mort.

«Le capitaine, muet, lance souvent sa sonde et il l'interroge; mais il en reçoit une dernière et fatale réponse. Il s'adresse du regard au pilote, au teneur du journal de bord. Ils sont tous les deux blêmes et ne disent mot...

«— Notre Dame de Dia, aie pitié de ma mère, dont je suis le seul fils; aie pitié, ô Évangélistra[1]), de mon

[1]) La Vierge de Ténos. — N. D. de Dia est nommée d'après une petite île avoisinant Céphalonie.

unique sœur qui attend mon retour pour célébrer ses noces» . . . C'est ainsi que, appuyé sur l'avant, pirait le marinier, les yeux remplis de larmes.

«Quelques instants après le capitaine déchire en pièces et lance à la mer sa carte, et s'écrie en gémissant: «Hélas! enfants, nous sommes perdus! Nous avons été jetés sur les bas-fonds, les maudits!» Le navire s'arrête, et une vague furieuse passe sur lui et l'enveloppe. Il se penche alors sur un de ses flancs, comme s'il était un monstre marin blessé. Ses deux mâts tremblent, et leur pointe, qui s'élevait fière vers le ciel, est insultée et battue par la vague insolente.

«Où sont nos matelots? Où ils sont, les malheureux? Les vagues furieuses les ont balayés, et le premier qui a été emporté, c'est notre jeune marinier! Pendant plusieurs années sa mère et sa sœur l'attendent, mais ni la mère ni la sœur ne l'ont jamais revu, et n'ont pleuré, les pauvres, sur son cercueil.» . . . .

APHENTOULIS.

Un autre poète, qui donne aussi ses préférences à la langue vulgaire, est Th. Aphentoulis. Il est originaire de Crète. Lui non plus ne s'est pas attaché à ce dialecte par nécessité et par impuissance de manier la langue cultivée. Il y a au contraire peu de littérateurs Grecs qui écrivent celle-ci avec plus de goût, de correction et d'élégance. Nous avons dit ailleurs qu'il est un des médecins les plus habiles et l'un des plus éminents professeurs de l'université d'Athènes, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, dont le mérite a été reconnu même hors de sa patrie.

Aphentoulis, donc l'étude a fait un homme de science, a été créé poète par la nature. La plus importante de ses œuvres poétiques est celle où il chante les derniers désastres et les derniers exploits de sa glorieuse patrie. Il a touché les mêmes cordes que Marcoras, dans une langue tout aussi vulgaire, mais, comme nous l'avons dit, plus accessible à tous les habitants de la Grèce, bien qu'elle contienne aussi certaines tournures et quelquefois des mots qu'on a de la difficulté à comprendre lorsqu'on n'est pas très-familiarisé avec les chants populaires. Elle se permet aussi, bien que rarement, l'usage de quelques mots turcs, que le poète eût mieux fait d'éviter.

Ses vers, n'abusant pas de la Synizèse des voyelles, sont sonores et harmonieux, et l'on ne trouverait à leur reprocher que quelques oublis, peu fréquents, d'exactitude dans la rime, qui en général est heureuse et riche.

Le poème, divisé en quatre parties, dont trois seulement ont été publiées, a le caractère plus épique et moins subjectif que celui de Marcoras. Outre la langue, il imite aussi avec beaucoup de bonheur le ton des ballades chantées sur les montagnes du continent Grec; il en a toute la robuste fraîcheur, avec leur originalité et leur simplicité grandiose, ainsi qu'on en peut juger par les exemples suivants.

Les Crétois, avant de recourir aux armes, s'étaient réunis au haut de leurs montagnes pour délibérer sur le

parti qu'ils auraient à prendre. Voici la description du paysage qui s'offrait aux yeux de l'assemblée:

«Vis-à-vis d'eux s'élèvent les chauves Madares, blanchies par les orages, les pluies et les neiges. Comme des étoiles sur le firmament, on voyait sur leur dos gris des milliers de fleurs de toutes couleurs, exhalant des parfums, et formant un lit qui s'agitait au gré de la brise. A leurs pieds s'étendaient des buissons de myrte, des oliviers et des marroniers verts et fleuris. Le zéphyr répandait partout leurs arômes, et l'aurore était souriante. Du fond des ravins ou entendait retentir le chant du merle, et un jeune berger, beau comme un ange, réveillait par les sons de son chalumeau l'écho des collines. Les brebis qui paissaient aux alentours s'arrêtaient pour prêter l'oreille à cette lutte charmante, et entendre lequel des deux chantres serait le premier réduit au silence et auquel serait la victoire.»

L'un des membres de l'assemblée s'exprime en ces termes:

«Si c'est le sort d'un de nous de tomber à la guerre et que sa veuve porte le deuil, la Vierge aussi s'en est vêtue, la Vierge, devant qui nous nous inclinons. Nous ne valons pas plus qu'elle. Elle avait son fils unique; il est né de Dieu, et cependant il n'a pas dédaigné de se laisser moissonner par le faulx de la mort, et de permettre que son corps odorant et sacré fût enveloppé du linceuil et descendu dans la tombe. Si nous mourons comme le Christ, nous ressusciterons comme lui. Notre nom retentira en Morée et en Roumélie, et toutes les fois que le tocsin appellera à l'église, il y sera répété au milieu des chants.»

Le pathétique épisode qui suit est tiré du second

chant, où les jeunes Crétois s'arment pour marcher contre les Turcs:

«Mère, vois-tu là bas le bon Constantaki?» disait une tendre colombe, une rose à peine épanouie, une fillette de douze ans. Vois comme il est armé. Mère, fais-lui signe de venir. Trois jours il est resté loin de nous. Hélas, mère! C'était comme toute une année. Où pouvait donc aller Constantaki tout seul? — Tais-toi ma petite. Aye honte que les voisins ne t'entendent. — Vois, mère, il nous salue. Mon œil se trouble; je pleure, ô ma mère. Pourquoi? Ah! J'ai peur des armes. Je lui ai déjà dit de ne pas en porter, car il m'effraye.

«— «Laisse le aller, ma fille, laisse-le aller comme son aieul racheter le sang de son père,» disait un vieillard, assis à la porte voisine, qui avait prêté l'oreille aux discours de l'enfant et de la veuve. «Mon petit-fils, mon seul rejeton, c'est pour ce moment que je le nourrissais, afin qu'il ceignît mon épée. Je l'endormais dans mes bras, je le berçais avec la main qui me manque, et je lui mettais la nourriture dans la bouche comme à un jeune pigeon. Laisse mon petit-fils aller avec ma bénédiction, aller à la guerre comme mon enfant y est allé. Pendant trois jours et trois nuits nous combattions côte à côte. Nos fusils étaient brûlants, nos sabres s'étaient courbés: mais mon intrépide aiglon n'a pas bougé d'un pouce de mes côtés. Son bras tournoyait comme le moulin quand le vent souffle avec violence, et que son aile crie en pliant. Nous combattions ensemble, et il me couvrait de sa poitrine.

«Au troisième soir une bombe meurtrière tomba à mes pieds. Tous reculent épouvantés devant le projectile qui siffle comme une vipère dans le creux de la terre. Sans hésiter un instant, mon fils se jette en avant,

et lance son manteau pour étouffer le monstre. Mais soudain la bombe prend feu, éclate en mille morceaux, creuse un trou profond, et malheur! je vois mon fils adoré tomber, et se debattre méconnaissable, noyé dans son sang. J'étendis la main pour le soutenir; la main n'y était plus. «Père, dit-il, je te quitte. Prends soin de mon Constantaki. Il sera bientôt orphelin et de moi et de toi. Dis-lui que je suis mort à mon poste. C'est ma dernière prière.» Il se tourna sur le côté, et ne bougea plus. Son âme avait pris son vol vers le ciel. Laisse-le, ma fille, aller, comme son aïeul, racheter le sang de son père.»

«La jeune fille cachait dans ses deux mains son visage angélique, et couvrait ses yeux qui lançaient des flammes. Elle penchait sa tête sur le sein embaumé de sa mère, et demandait secours à son affection.»

A. PARASCHOS.

Dans la catégorie des poètes qui ont cultivé le dialecte populaire nous en comprenons un qui eût pu tout aussi bien être classé parmi les premiers de ceux qui ont écrit en style élégant et soigné. C'est Achille Paraschos de Smyrne, frère de G. Paraschos, que nous avons cité plus haut. Quelque langue qu'il emploie, quelque corde qu'il tende à sa lyre, il en sait toujours tirer les accents les plus mélodieux. Il semble cependant se complaire d'avantage dans les tons simples et pittoresques de l'idiôme du peuple; il y est plus à son aise, et en obtient les plus beaux effets.

Il possède au plus haut point toutes les qualités les

plus charmantes et les plus réelles du poète lyrique. Qu'il chante l'amour ou la patrie, la joie ou la douleur, il unit à la chaleur de la verve, au feu de l'enthousiasme, une sensibilité profonde et suave, une grande originalité d'idées, et une mélodie incomparable de la versification. Il est du nombre des poètes qui ne seront pas oubliés.

Nous voulons donner quelques échantillons de ses poésies. Le choix est difficile. Toutes ont des beautés de premier ordre, et chacune, d'une nature différente.

«Désirs.

«Je voudrais ouvrir le tombeau de mon père, creuser de mes mains et en retirer la bière, et voir ce que, après si longtemps, la terre et les ténèbres ont fait de mon vieux père; serrer étroitement dans mes bras son corps froid, ma poitrine contre sa poitrine, ma tête contre sa tête.

«Je voudrais être le linceul pour le recouvrir, le coussin sur lequel sa tête repose, le rêve de sa jeunesse dans son sommeil éternel, la bénédiction de sa mère, qui doit l'y réchauffer: être la bienfaisance qu'il répandait autour de lui durant sa vie, la prière des orphelins qu'il consolait.

«Je voudrais être le ciel, pour l'avoir dans mon sein, le paradis, pour le baigner de mes rayons, un nuage blanc, pour le transporter sur mes ailes, un ange de Dieu, pour l'accompagner, l'étoile du matin, pour briller dans ses cheveux, ou le soûrire de la Sainte Vierge, pour épanouir son cœur.

«Je voudrais être la croix plantée sur sa tombe, la rosée du ciel qui en arrose la terre. Je voudrais être un arbre touffu, pour le couvrir de mon ombre, un oiseau, pour lui chanter des mélodies, une fleur, pour lui

envoyer des arômes, le cierge allumé sur le bord de sa tombe, ou sa tombe même, pour qu'il ne soit pas dans la solitude.»

«L'orphelin.

«Je viens à votre porte, triste, l'œil en larmes, le visage couvert de pâleur; car je suis pauvre, et n'ai rien à vous offrir, pas même une fraîche fleur de myrte.

«Le sort m'a condamné à vivre solitaire, et je parcours seul le triste sentier de la vie. Aujourd'hui je me présente devant vous en humble posture, et je chante le pain, mais je ne vous en demande pas...

«Déshérité par le destin, comme une feuille d'automne j'erre sans but. Personne ne m'aime, nul n'est mon ami, car je n'ai pas de mère, je suis un orphelin!

«Pas de mère! Ces trois mots renferment l'isolement, le froid et la faim. Ils me chantent une déchirante complainte, sur un ton de musique sauvage à rendre fou.

«Lorsque, là où je mendie, je rencontre d'autres enfants, habillés de soie, heureux et joyeux, de tous leurs biens je ne leur envie que leur mère. Pauvre mère, comme je t'aurais aimée!

«Elle n'a pas eu le temps de déposer un baiser sur ma bouche, de me caresser ni de me bénir... Malheur à celui qui passe à travers cette vie sans avoir été embrassé par sa mère!

«Avant-hier, dans un champ, des enfants heureux jouaient en commun. — «Voulez-vous, leur ai-je dit, que je joue avec vous? — «Nous ne jouons pas, répondirent-ils, avec l'orphelin.»

«Oh! Puissiez-vous tous, comme des fleurs dans le jardin de la vie, recevoir la rosée qui descend du ciel. Que tous aient une mère dans ce monde, et que je sois pour vous le seul orphelin!»

«La rivière.

«Rivière voyageuse, ô chère rivière, tu murmures et passes; où ta course va-t-elle te plonger? Tu es comme nous: Toujours, nous allons toujours, mais nous ne savons pas où.

«Laisse-moi te dire, ô bonne rivière, où le destin mène tes eaux de cristal. Tu viens de l'abîme et tu vas vers l'abîme, et tous les efforts ne t'arrêteront pas. Tu suivras la loi commune. Toi aussi, un jour viendra où tu seras tarie.

«Regarde, oh regarde autant que tu le peux, bien que tu n'aies pas d'yeux, regarde le ciel argenté et les fleurs que tu arroses. Jouis de la beauté de la terre et de la splendeur du firmament, avant que tu ne sois précipitée dans les ténèbres et que le gouffre ne t'ait engloutie.

«Coule lentement, ne te presse point. Aie égard au ciel que tu reflêtes et que tu entraînes avec tes eaux. Vois les nuages blancs qui passent audessus de toi. Ils te saluent parceque tu leur ressembles. Tu es un nuage liquide, aussi blanc que les lys, tu es un nuage sur la terre, comme ils sont des nuages au ciel.

«Dis-moi, ô rivière, où tu as ta source, et quels nuages t'on créée, t'ont donné ces flots que tu roules? Ah! Tu ressembles à l'homme, tu me ressembles à moi; mais moi, je me suis fatigué bien avant toi.

«J'ai envie, ô rivière, de me jeter dans tes flots, et d'éteindre dans ton sein la flamme qui brûle le mien. Tu es de l'eau et je suis du feu; tu feras cesser mes souffrances. L'eau de Lethé coule en toi, et je veux en boire!»

«C'est ainsi que parlait un poète qui, les yeux baignés de pleurs, marchait le long de la rive, un poète

qui a beaucoup aimé, et qui n'a pas été payé de retour. A force de regarder l'eau, il s'oublia, et sentit tout à coup qu'il s'était précipité dans la tombe liquide. Le flot reçut le jeune chantre, et l'abîme reçut le flot.»

«Amour.

«Je ne veux pas de l'impertinente beauté d'une fille hautaine, fière de ses charmes, froide pour avoir été trop adulée. Je n'ai jamais arrêté un regard admirateur sur les plumes de paon, ou sur une fiole qui brille, mais d'où l'arôme s'est évaporé. Je ne veux pas des joues de pourpre ou des lèvres roses. La couleur de la pourpre accuse des soulévements de la chair.

«Je veux que mon amie soit faible, pâle et blanche comme le drap mortuaire, avec vingt automnes et aucun printemps, avec peu de corps, — presque de l'air, — une poignée de poussière. Je la veux mourante, avec le parfum de l'immortalité, fille et fantôme à la fois, traînant un linceul au lieu de tunique.

«Je la veux défaillante et je veux qu'elle soit seule, qu'elle n'ait ni mère ni frère; rien qu'elle et son Dieu! Qu'elle soit l'anémone du désert; que je sois et sa mère et son frère; que je guide lentement ses pas à travers la vie, et que nous heurtions ensemble du pied le seuil de la tombe.

«Je ne veux pas qu'elle aime rien de vivant ou d'inanimé, ni les oiseaux, ni les fleurs, ni les étoiles; que tout, excepté moi, lui soit étranger, et que je remplisse tous ses jours et toutes ses nuits; et que lorsque ses yeux se ferment doucement au sommeil, son âme m'ait encore devant elle dans un rêve d'amour.»

«Je n'aime pas des sentiments divisés, un amour qui s'épuise parcequ'il est prodigué aussi à d'autres. Celui

qui aime tout, n'aime rien. Voilà peut-être pourquoi je hais le soleil, qui déverse sur tous également ses rayons dorés, et éclaire un singe aussi bien que Byron.

« Je veux que l'univers soit d'un côté et moi de l'autre, et qu'elle choisisse. Je ne sais pas ce que je veux de plus, mais je veux. Ce degré d'amour ne me suffit pas. Mon cœur crée encore, et ajoute toujours. Ajoute, ajoute, ô cœur insensé et prodigue. Le moment de la soustraction et de l'indigence ne tardera pas à venir.

« Je veux que mon amie soit le chant qui s'éteint graduellement ; qu'elle trace la route de l'immortalité au bord même de la tombe ; que, belle et mélancolique, elle ait le regard paisible, et que des ailes lui poussent sur le corps qui l'abandonne. Je veux qu'elle soit ma fille, ma sœur, mon amie, mais jamais, non jamais ma fiancée.

« Oh ! Quels soins je lui donnerais sur son lit de mort, avec quelle affection muette je veillerais sur elle ! Son coussin serait mon cœur aimant, et mon seul rival serait la mort. De quelles attentions n'entourerais-je pas la jeune fille malade ! Pâle, je retiendrais ma respiration en l'épiant, je me refuserais au sommeil.

« Souvent, quand je repose, la malade m'apparaît belle comme la lune d'hiver lorsqu'elle décroît. Elle me dit qu'à la chute des feuilles elle mourra, et me tend son front pur pour que j'y dépose un baiser. Quelquefois je l'aperçois aussi quand mes yeux sont ouverts, tantôt sur la terre, tantôt dans la voûte céleste.

« D'autres fois, lorsque j'écris une ode ou que je la chante, je la vois devant moi m'adresser un signe amical. Alors le fantôme chéri se penche sur mon sein, et me dicte sa propre composition. Et lorsque je veille seul pendant une nuit d'orage, je la vois apparaître dans la blanche clarté de l'âtre.

«Quand j'erre au milieu des montagnes neigeuses, je la vois qui expire sur la neige rayonnante, en m'invitant à mourir avec elle. Plus d'une fois aussi je l'ai rencontrée dans un cimetière; le front rayonnant, elle s'appuyait sur la croix qui surmontait une tombe.

«Mon œil rencontre partout mon amie mourante, près de la colonne brisée, dans la chapelle déserte de la forêt, au milieu des fleurs pâlissantes, partout, excepté à la lumière de Dieu, sous les rayons du ciel. Je la vois comme une jeune fille brisée, comme un ange mort que le tombeau attend.

«Oh! combien de jeunes filles n'ai-je pas vues, et j'ai pleuré parcequ'elles étaient pâles et que la souffrance était empreinte sur leurs traits! Combien n'en ai-je pas accompagnées à leur dernière demeure, croyant que c'était mon amie que je suivais! Que de fois n'ai-je pas vu les lèvres d'une morte se remuer et me dire: «Suis-moi! c'est moi ce cadavre.»

«Hier, la nuit, j'étais plongé dans une profonde tristesse. Elle est venue. Je me suis penché sur son cœur, et je lui disais d'une voix étouffée par la douleur: «Quand les feuilles tomberont, je mourrai avec toi.» Elle m'écoutait en souriant; elle me regardait en silence, et elle rêvait à notre tombe commune.»

«Démos, le vieux capitaine.

«Mes enfans, prêtez l'oreille à moi aussi, au vieux capitaine. Mes cheveux ont blanchi à la guerre. Depuis le temps d'Ali[1]) je combattais les Turcs, et mes yeux ont vu bien des événements. Mon berceau fut la guerre, et, tout petit enfant, j'allai à l'école du vieux

[1]) Pacha de Janina.

Zidra[1]) et de Caraïscos. Enfants, j'ai bien vieilli. Le lion infidèle n'est plus tel que je le connaissais. Aujourd'hui il attend le boucher. Levez-vous un bon matin tous à la fois, invoquez l'aide de Dieu, et allons entrer dans notre *Ville*[2]).

«Enfants, il n'y a plus de Turquie, il n'y a pas de Janissaires. Nous les avons tués ceux-là; la lune les a dévorés. Votre œil n'a pas, comme le mien, vu le Turc lorque son étalon gambadait et jetait de l'écume. Il hennissait et l'Europe tremblait, et seuls les enfants des Clephtes savaient arrêter sa course. Les Tsames et les Turcs-Albanais sont perdus, et nous, malheureux enfants, nous ne sommes pas encore entrés dans la *Ville!*

«Ah! Il me revient, le souvenir de ces temps passés, de ces combats, de ces campements, de ces neiges de Liacoura[3]). De jeunes hommes, grands et droits comme des sapins, nourris aux batailles, l'œil noir et étincelant comme le charbon, les poitrines velues, la croix et le glaive à la main, repandaient le carnage dans les troupeaux de loups des Turcs. Chaque jour était marqué par un combat, chaque nuit on entendait retentir le fusil, et nos bras étaient las de moissonner des ennemis. Ceux-là aussi ne sont plus: ils sont endormis. Oh! s'ils se réveillaient, nous serions bientôt dans la *Ville*.

«La Foustanelle brillait alors, blanche comme la neige, sur les beaux corps de Nico-Tsaras, de Grivas, de Tzavellas. Les plaques d'or retentissaient sur la poitrine de Millionis, et les lions de Catsantonis ne portaient pas l'uniforme serrant les membres. Quels temps sont passés pour ne plus revenir! Le Clephte et la Liberté dormaient côte à côte. Jamais les coups de fusil ne ces-

1) Chef fameux. — 2) Constantinople. — 3) Le Parnasse.

saient un instant, et chaque sommet abritait son Armatole et son Clephte. Enfants, si alors nous nous étions réunis tous sous un même drapeau, par la croix que j'adore, la *Ville* était à nous.

«Réveillez-vous, jeunes braves; Catsantoni, sors de ta tombe; reviens, ô Thanasi Diaco; montre-toi, Boucouvalla; secoue ton sommeil, fils de Chormos; en avant, vieux Naso; Androutso, ceins tes pistolets; à cheval, Caratasso! Écoutez! le fusil à retenti. Sortez de dessous les broussaillas; couvrez vos enfants de l'ombre de vos sabres. Désertez la terre noire, les rochers, les gorges où vos corps sont étendus, et venez, ne laissez pas votre Démos seul. Lève-toi, armée des morts; ressuscitez tous. Le vieux Démos veut entrer avec vous dans la *Ville.*

«Le colosse croule; ses méfaits l'ont miné. Le jour approche, et le vampire est attiré par l'odeur de la tombe. Et vous, malheureux enfants, vous restez encore? On pourrit à rester les bras croisés. Honte à votre jeunesse, honte à votre bravoure! Le Turc n'a pas encore entendu une seule fois votre fusil retentir. Oh! Rappelez-vous que vous êtes du sang de nos cœurs. Laissez-là vos livres, prenez vos armes, et courez tous en Thessalie, en Épire. Elle est à nous, enfants, la fameuse ville.

«Ne voyez-vous pas une île, Crète toute seule croiser l'épée contre toute la Turquie? Le feu, l'Égyptien, le Turc, la famine ont fondu sur eux, mais les Crétois ne mettent pas bas les armes et ne se rendent point. Eux n'attendent rien de l'Europe. Ils savent quel est le secours que donne l'étranger. Et vous, enfants de la liberté, vous qui avez été élevés dans les écoles, vous attendez que l'Europe vous fasse cadeau de votre indépendance! Elle est au bout de votre épée. Degaînez-tous, et allons arracher la *Ville* à l'infidèle.

«A la *Ville*, à S[te] Sophie! A ces seuls noms mon cœur prend des ailes. J'adore, même de loin, le Saint Sépulcre; mais aujourd'hui mon Saint Sépulcre à moi est la *Ville* sainte. Allez d'abord à la *Ville*, et au Saint Sépulcre plus tard. Enfants, si je ne la vois pas, saluez-la pour moi, et, enfants heureux, allumez pour moi aussi un cierge à Sainte Sophie. Quand vous y entrerez, qu'un de vous se rapelle de crier: «Le vieux Démos seul n'est pas entré dans la *Ville.*»

«Mais non, non, Démos ne meurt pas facilement; son âme ne le déserte pas de sitôt. Ah! Si *Démocopoulos* était votre gloire, si *Praïdés* était votre frère, si vous pleurez la mort d'*Anaguostopoulos*, rachetez leur sang, vengez-les. Rappelez-vous *Esslin*, *Varnavas*, le malheureux *Vaphiadés*[1]), privés de sépulture, et jetés dans les ronces. Ils vous demandent un tombeau. Prenez vos armes, et Démos connaît le chemin qui mène à la *Ville.*

VIKELLAS.

Les colonies grecques de Londres, de Liverpool et de Manchester ont une renommée bien acquise dans le monde du commerce et de la banque; mais il est ordinairement peu connu que plusieurs de leurs membres sont des hommes fort instruits, qui cultivent les Muses avec non moins de succès que Mercure. Démétrius Vikellas en est un des exemples les plus distingués. Nous avons dit ailleurs qu'il a publié des opuscules en prose, recommandables par un style élégant et pur non moins que par les connaissances solides dont l'auteur y fait preuve. Il a en outre écrit des poèmes, qui brillent

1) Tous tombés à l'insurrection de Crète.

souvent par l'esprit et la grâce, et pour plusieurs desquels il a employé le dialecte populaire.

C'est celui qu'il a choisi pour son excellente *traduction* du VIIe chant de l'*Odyssée*, en alexandrins blancs. Il l'a fait intentionnellement et avec beaucoup d'adresse, tenant à prouver le caractère légendaire des poésies homériques. Sa traduction est d'une grande fidélité jusque dans les moindres détails, et cependant on dirait qu'Ulysse et Nausicaa ont été chantés par un de ces rhapsodes anonymes qui de nos jours ont réveillé les échos de l'Olympe et du Pinde.

Après Homère, Vikellas a entrepris l'un des géants de la poésie moderne. Il a eu le courage de se mesurer avec *Shakespeare*. Mais ici les difficultés étaient d'une autre nature. Le traducteur n'est pas le compatriote du poète; il n'est pas l'héritier de sa langue, de son esprit national, du monde qu'il décrit. Aussi le génie de Shakespeare reste-t-il isolé et à des hauteurs où nulle traduction ne saurait l'atteindre. Cependant celle de trois tragédies (Roméo, Hamlet, Macbeth) par Vikellas peut être mise à côté des meilleures qui aient été faites dans d'autres langues.

L'auteur a aussi composé dans le dialecte soit vulgaire soit élevé des poésies légères, qui toutes se distinguent par la beauté de la pensée et la grâce de la versification. Une de ses plus remarquables compositions est une pièce où, dans sa patriotique colère contre les fautes politiques de la Grèce actuelle, il s'en prend, fort

injustement sans doute, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, aux Grecs de l'antiquité, que les politiciens Grecs d'aujourd'hui prétendent prendre toujours pour modèles et pour garants de leur conduite. De cette mélancolique mais spirituelle boutade, écrite en de très-beaux vers, nous citons quelques strophes.

Après avoir médit des Dieux de l'Olympe et des temps héroïques, il ajoute :

« Mais peut-être diras-tu que ce sont là des fables. Veux-tu l'histoire véritable ? Tu y verras avec douleur les mêmes traits s'y reproduire.

« Ouvre sa plus belle page, reporte-toi au combat de Marathon. As-tu un autre jour à me signaler qui élève plut haut l'honneur de la patrie ?

« Aussi long-temps qu'un cœur mâle palpitera dans un sein épris de la vertu, votre nom sera adoré, ô champs sacrés de Marathon !

« Une poignée de guerriers libres t'y ont sauvée, ô sainte liberté ! Mais là aussi que cache l'histoire ? Leur triomphe à quoi est-il dû ?

« A-t-on élevé une statue à chacun des héros qui y ont combattu ? N'est-ce point le hasard qui a décidé du sort de la bataille ? N'est-ce pas l'aveugle ballottage qui a sauvé la Grèce ?

« La patrie était en danger. L'ennemi l'a envahie et l'inonde. A quoi pensent ses fils ? Comment chacun aura le commandement au lieu de son rival.

« La discorde se met entre eux. Il y a dix généraux, ils ont dix avis contraires. Trouves-tu que je les calomnie, on que je me trompe ? Hélas ! Tel fut et tel est le Grec.

« Et si, en palce de Miltiade, le sort avait désigné

alors un autre pour chef, les soldats de Perse eussent triomphé, et Athènes eût porté le turban.

«Et si, à Salamine, Thémistocle, tendant le dos au bâton, n'avait par ses stratagèmes forcé les Grecs affrayés à se battre . . .»

C'est ainsi qu'il déverse sa mauvaise humeur sur toute la Grèce antique, peuple, hommes d'État, hommes de guerre et philosophes. Mais il fait amende honorable par ces strophes qui terminent le poème:

«Insensé quiconque tire vanité de la gloire des ancêtres. Cette gloire n'est qu'un vain mot. Notre canaille d'aujourd'hui diffère peu de celle de l'antiquité.

«Mais quels blasphèmes ai-je prononcés! quelle est mon aberration! Où l'amertume m'a-t-elle entraîné! Ombres de nos pères pardon! Nous, les nains, comparés à vous, les géants!

«Non, la génération actuelle ne s'élève pas à votre hauteur. Aveugle! Je suis aveugle! Et que nous reste-t-il si votre gloire nous fait défaut?

«La Grèce d'aujourd'hui n'est qu'une triste parodie de celle d'autrefois. Voilà le mot de mon inspiration; voilà ce qui m'a dicté ces lamentations.

«J'ai vu tout conspirateur banal prétendre au nom de Thrasybule, tout assassin se dire un Aristogiton, et l'antiquité m'a paru comme un miroir de ce que nous sommes aujourd'hui.

«Voilà pourquoi j'ai senti en moi de la haine contre la renommée des anciens, et de même que Job qui maudit la nuit où il fut dit: «Un enfant est né,» j'ai maudit la mémoire de nos ancêtres.»

CHAPITRE XV.

LE ROMAN.

Le roman, qui prime aujourd'hui dans presque toutes les littératures modernes, est le genre qui s'est encore le moins développé en Grèce. Cela tient à deux raisons: D'abord le roman n'est pas un livre indispensable. Il n'est imposé ni, comme les livres de science, par la nécessité de l'instruction, ni, comme la poésie, par celle de l'inspiration, par le besoin impérieux que le poète sent d'épancher le trop plein de sont cœur. Ensuite, le nombre des romans qui se publient dans toutes les langues est si immense, et leur traduction, surtout lorsqu'on ne tient pas à bien traduire, demande si peu de peine, qu'il n'y a presque pas de jeune homme en Grèce qui quitte les bancs du collège sans s'emparer du premier roman qui lui tombe sous la main, et sans le traduire tant bien que mal, et, il faut bien le dire, plutôt mal que bien. On sait combien de ces compositions sont faites en dépit des Muses. Elles ne sont que des produits de fabrique, surtout destinés à l'exportation, et, maltraitées qu'elles sont par les traducteurs, elles n'ont que ce qu'elles méritent.

Il est inutile d'insister sur ces entreprises plutôt commerciales que littéraires, qui, par le choix peu judicieux des originaux, par le peu de compétence des traducteurs, et par la hâte avec laquelle les traductions sont faites,

portent atteinte non seulement aux bonnes mœurs, mais très-souvent aussi au bon goût et à la pureté de la langue. Elles l'entachent de solécismes qui lui nuisent, car ces romans, tout mauvais qu'ils sont, et souvent même parce-qu'ils sont mauvais, ne laissent pas d'être beaucoup lus; Souvent même elles y font entrer des tournures empruntées aux langues étrangères, tandis qu'avec moins de négligence et un peu plus de connaissances philologiques, on en trouverait les équivalents dans les auteurs anciens.

Nous ne nions pas de très-honorables exceptions. Toutes les fois que des hommes sérieux et instruits, comme par exemple N. Dragoumis, le rédacteur de la Pandore, E. Simos, M. Reniéris et d'autres, se sont donné la peine de doter les lettres greques de romans étrangers, ils ont toujours eu soin de choisir les ouvrages qui ornent et non ceux qui déparent les littératures de l'Europe, et l'ont fait de manière à perfectionner la langue et à l'enrichir. La variété des détails et des situations que le roman comporte leur donnait l'occasion de remettre en usage une foule d'expressions empruntées à de bonnes sources, qui donnent la souplesse et l'abondance nécessaires au langage de la vie actuelle, organe d'une société développée.

Les essais de romans originaux sont rares, mais n'ont pas tout à fait manqué à la Grèce, comme on a pu le voir dans d'autres parties de ce livre.[1] Il y a en outre quelques compo-

1) Chap. I, II, III etc.

sitions encore de ce genre qui méritent d'être particulièrement citées.

Tels sont deux ouvrages du savant Léon Mélas, qui a consacré tous ses soins à l'éducation du peuple. L'un a pour titre «*Gérostathis*,» l'autre «*Christophoros*, *ou les naufragés*.» Sous la forme attrayante de narrations dialoguées, tous les deux se proposent de populariser des connaissances utiles et les préceptes d'une saine morale, appuyés des exemples de l'histoire sainte et de celle de de l'antiquité hellénique.

Jean Delyanni, ancien ministre des affaires étrangères, a écrit en 1832 quelques nouvelles, publiées en un petit volume, en 1845. Si nous en faisons mention, c'est moins pour leur valeur littéraire, que parcequ'elles ont été le premier pas par lequel la littérature nationale s'essayait dans cette voie. Les sujets sont empruntés aux temps obscurs du moyen-âge de la Grèce et aux relations de la vie sociale actuelle dans le pays.

Le savant avocat et ancien ministre P. Calligas est le premier qui ait écrit un roman de quelque étendue. Il est intitulé «*Thanos Vlécas*,» et s'attache à décrire les mœurs de la population montagnarde de la Grèce. Il est pétillant d'esprit, et écrit dans un style qui peut servir de modèle. Achille Leventi s'est aussi attaché à dépeindre cette même partie du peuple grec dans un petit roman, qui ne manque pas de talent.

Le roman historique d'Emmanuel Roidés, intitulé «*la Papesse Jeanne*» est une œuve remarquable par l'intérêt de l'intrigue tout autant que par le style puissant

en même temps qu'incisif. On peut même dire que cette dernière qualité frise quelquefois de bien près les bornes que le bon goût et même la bienséance n'aiment pas à dépasser, et l'ironie dont tout le roman est empreint est souvent d'une âcreté que n'a pas le sel attique. L'auteur ne se pique pas non plus d'une trop grande circonspection dans le choix des situations, bien qu'il exploite une légende dont l'authenticité n'est pas audessus du doute. Ce roman n'en est pas moins l'un des plus considérables que la littérature grecque ait produits, et il a eu l'honneur d'une traduction italienne.

Ét. Xénos est auteur de romans longs de plusieurs volumes (*le diable en Turquie*, *l'héroïne de la révolution*), qui dénotent de la facilité et de l'abondance, et beaucoup d'esprit et d'invention. Ils décrivent avec talent et avec vérité, bien que quelquefois avec quelque exagération, les conditions sociales de l'Orient, qui en est le théâtre. Mais en même temps il leur manque cet arrangement savant de la fable et cette perfection dans l'exécution, dont une œuvre littéraire ne peut se passer.

C. Ramphos, avocat et préfet, a aussi composé de petits romans, dont la scène se passe en Turque (p. e. *Chalet-Effendi*), et dont le principal mérite consiste dans le style vif et spirituel, surtout dans les dialogues.

Ampélas, historiographe et poète, a également essayé d'un roman, intitulé «*Hélène de Milet*,» qui traite des événements de la guerre de l'indépendance.

Le médecin Salabanda a écrit un roman historique qui raconte les péripeties de la ville héroïque de Souli.

Marietta Ralli, une jeune fille de Syra, a puisé dans la Bible les sujets d'une collection de nouvelles qu'elle a publiées.

D. Pantazis, auteur de plusieurs livres didactiques, l'est aussi d'un grand nombre de contes tirés soit de la mythologie, soit de l'histoire des plus anciens temps de la Grèce. Ils sont pleins de charme et pétillants d'esprit, mais ne s'élèvent pas jusqu'aux dimensions du roman.

Toutes ces compositions, bien qu'il y en ait dans le nombre qui ne manquent pas de mérite, ne suffisent cependant pas pour constituer une branche distincte de la littérature grecque, qui, peut-on dire, à de rares exceptions près, ne possède encore le roman qu'en traductions.

Nous n'avons en général nommé dans cette esquisse que ceux des littérateurs qui s'élèvent plus ou moins par quelque qualité distinctive, quelquefois même peut-être par le nombre seul de leurs travaux, audessus du commun. Les régions plus modestes du Parnasse grec sont aussi peuplées d'une foule d'auteurs industrieux, qui font infiniment de travail, et, en alimentant la littérature journalière, contribuent à rendre à la fertilité première ce sol que l'esclavage avait condamné à rester en friche pendant des siècles.

Dans le tableau que nous avons présenté nous avons vu les lettres suivre en Grèce pas à pas les destinées

du pays qui fut leur ancien berceau et leur temple. La littérature s'y développait dans la même mesure que la liberté. Sous le despotisme à peine brillait-elle comme un point prêt à s'éteindre. Lorsque la Grèce eut recueilli toutes ses forces pour les diriger vers l'indépendance, elle aussi traversa les ténèbres comme un rayon ardent, qui dardait sur un seul point. Enfin, depuis que les Grecs eurent brisé leurs chaînes, la littérature s'est répandue en surface lumineuse, qui a embrassé toutes les connaissances humaines.

Si, grâce à ses efforts persévérants, la race Grecque atteint les destinées auxquelles elle aspire, lorsque son intelligence, réunie autour d'un foyer, aura acquis partout un égal degré de culture et d'élévation, alors sa littérature prendra aussi le nouveau caractère que lui aura imprimé cette grande révolution. Elle sera ce que sera la Grèce elle-même, la médiatrice entre l'intelligence du midi et celle du nord et le foyer commun où viendront se refléter les rayons de l'imagination ardente et de la froide raison.

TABLE ALPHABETIQUE.

B.

D.

M.

N.

R.

S.

T.

U.

V.

Imprimerie C. Feicht à Berlin.

ERRATA.

Vol. I.

Préface	ligne	8	pour	admiraîlt	lisez	admirait
»	»	35	»	omisions	»	omissions.
Page 6	»	19	»	l'une	»	lune
» 12	»	17	»	fossoyer	»	fossoyeur
» 23	»	7	»	ses	»	ces
» 35	»	15	»	grècs	»	grecs
» 36	»	18	»	des	»	de
» 44	»	11	»	progréssif	»	progressif
» 89	»	8	»	céèlbre	»	célèbre.
» 121	»	25	»	me, repond	»	me repond
» 129	»	7	»	pieurs	»	pleures
» 139	»	8	»	tort.	»	tort,
» 141	»	1	»	Gonzélis	»	Gouzélis
» 174	»	18	»	M. LAMPROS	»	S. LAMPROS
» 193	»	19	»	ses	»	ces
» 201	»	15	»	STARVIDIS	»	STAVRIDIS
» 205	»	19	»	publi éun	»	publié un
» 214	»	10	»	prouvér	»	prouver
» 215	»	22	»	d'énotent	»	dénotent
» 216	»	23	»	des	»	de
» 223	»	16	»	. Téphile	»	, Théophile
» 243	»	25	»	PAPAEIGOPOULOS	»	PAPARIGOPOULOS.
» 253			»	Chapitre II	»	Chapitre VI
» 255			»	Chapitre IV	»	Chapitre VI

Vol. II.

Page 5	ligne	9	pour	ces	lisez	ses
» 16	»	10	»	. . emblances	»	. . semblances
» 26	»	17	»	on	»	ou
» 45	»	2	»	vent	»	veut
» 76	»	27	»	ou	»	or
» 86	»	22	»	et la	»	et qu'il la
» 108	»	27	»	s'écrient-ils au	»	s'ecrient-ils, au
» 127	»	12	»	affection	»	affliction
» 142	»	31. 32	»	pourqoi	»	pourquoi
» 154	»	27	»	un	»	une
» 172	»	24	»	naiveté	»	naïveté
» 188	»	25	»	grave	»	un grave

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE: La grèce libre.

LIVRE DEUXIÈME: Poètes.

